This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600022308L

ULRICH DE HUTTEN.

SA VIE, SES ŒUVRES, SON ÉPOQUE.

, von M. D. F.
Brockhaus,

des M. d. F.
Beigedruckt
7 S. 350-374.
Naturs der
und-Kirchner.

ostellen,
und Ad
ina portis
Mercurdam tis.
e Ne Ayrolli,
Praem T.

1.

ULRICH DE HUTTEN.

SA VIE, SES ŒUVRES, SON ÉPOQUE.

ULRICH DE HUTTEN.

SA VIE, SES ŒUVRES, SON ÉPOQUE.

HISTOIRE

DU

TEMPS DE LA RÉFORME.

PAR J. ZELLER,

DOCTEUR ÈS LETTRES.

Jacta est alea.
Ep. de Hutten.

PARIS,
JOUBERT, LIBRAIRE ÉDITEUR, RUE DES GRÉS.
1849.

56

210. e. 157.

Rennes, imp. de F. DE FOLLIGNÉ.

INTRODUCTION.

Souvent en histoire, la réputation d'un homme qui a rempli tout un siècle de son nom nous empêche d'apprécier, comme il convient, l'époque même où il a vécu. Le rôle éclatant d'un pareil personnage, en attirant toute l'attention, empêche de tenir compte de tous les éléments qui seuls peuvent autoriser à porter sur ce siècle même un jugement complet et définitif. En pareil cas, n'est-ce point une contre-épreuve sûre que d'étudier un autre personnage, important aussi dans le même temps, mais jusque-là laissé dans l'ombre, et de se rendre bien compte de l'influence moindre, mais réelle cependant, qu'il peut avoir aussi exercée? Une pareille étude, à notre sens, peut mettre en relief maints détails inaperçus, éclaircir bien des doutes, fruits d'une trop grande préoccupation, et modifier un jugement trop prompt. Le personnage principal, loin de rien perdre, a lui-même tout à gagner à cette sorte de révision; jusque-là il était entrevu dans l'éclat plutôt que dans la lumière; il commence alors à se dessiner plus nettement, à se caractériser mieux, comme, dans un tableau, dont un clair obscur habilement pratiqué illumine subitement tout l'ensemble.

La grande révolution désignée au XVIe siècle en Allemagne sous le nom de *Réforme*, n'est-elle point une de ces époques dont nous parlons? Le nom du moine augustin Luther ne jette-t-il point quelque trouble dans

l'appréciation de ce grand mouvement qui, pendant plus d'un siècle, a secoué, dans ses fondements, l'Allemagne et l'Europe tout entière? Nous n'en sommes plus au temps où l'on pouvait attribuer à un homme seul, à Luther, l'honneur ou la responsabilité d'un pareil ébranlement; mais la réputation du moine de Wittemberg éblouit encore assez les esprits, pour qu'on ne sache décider s'il a été le contemporain d'une révolution religieuse, politique ou intellectuelle, et qu'on ne puisse tomber entièrement d'accord sur le vrai caractère de ce grand événement. A ceux qui n'y veulent voir que l'affranchissement de la pensée, la naissance du libre examen, on rappelle que Luther a enfermé la raison dans l'Évangile, on objecte son livre du *Serf-Arbitre* et sa doctrine de la grâce; à ceux qui n'y trouvent qu'une rénovation chrétienne, un retour à l'Évangile, on raconte les intérêts politiques des princes réformés, et les sécularisations nombreuses des biens ecclésiastiques; à ceux qui n'y montrent qu'un mouvement d'indépendance nationale à la faveur duquel les petits États allemands s'affranchissent du pouvoir impérial, on cite la foi profonde de Luther, visible dans ses écrits et surtout dans sa conduite à la diète de Worms; de telle sorte qu'en ne tenant compte que d'un homme, l'esprit n'est satisfait d'aucune des solutions qu'il avance.

Une juste appréciation de l'état de la société au moyen âge, de l'histoire du sacerdoce et de l'empire, de Rome et de l'Allemagne, des rapports de la religion et de la science pendant cette époque curieuse, pourrait faire pressentir déjà que la révolution du XVIe siècle, qui a changé complétement les bases de l'ordre social, a dû

être à la fois littéraire, politique et religieuse, et que l'influence de Luther n'a point été seule puissante alors quoiqu'elle ait été prépondérante.

On le sait, tout se tenait, tout adhérait étroitement dans l'édifice social élevé au moyen âge; la science, la politique, la foi, les deux premiers principes étant cependant placés sous la prédominance et sous l'inspiration du dernier. La politique n'était guère moins que la science la servante de la théologie, et le droit divin était aussi réellement la source du savoir que celle du pouvoir. La papauté au moyen âge délivrait les priviléges de la puissance aux empereurs en Allemagne, aux rois en Europe, comme elle consacrait à leur avènement les universités nouvelles. La peine de la déposition lui garantissait en général l'obéissance des souverains temporels dans le champ de la politique, comme celle de l'excommunication lui garantissait la dépendance des universités dans le champ de la pensée. Ainsi, la foi sanctionnait, créait presque la science et le pouvoir qui, à leur tour, démontraient et assuraient la foi; la société spirituelle primait la société temporelle, comme les clercs primaient les laïques; la foi s'imposait à la science, et l'autorité romaine, une et triple en même temps, comme la tiare pontificale, dominait sur les esprits, sur les volontés, sur les consciences, et était comme la clef de voûte de tout l'ouvrage.

Quoique cet édifice élevé au moyen âge eût déjà essuyé plus d'une brèche à la fin du xve siècle, les restes en étaient encore assez imposants en Allemagne, dans ce *Saint-Empire romain*, où le pouvoir temporel dérivait d'une élection demi-ecclésiastique et d'une consécration

toute sacerdotale, et où la plupart des universités dépendaient beaucoup plus du pouvoir épiscopal que de l'autorité laïque. On sait que la papauté et l'empire au moyen âge n'ayant pu réussir à constituer la société chrétienne tout entière en une double monarchie spirituelle et temporelle, se sanctionnant et se contrôlant elle-même dans la personne de l'empereur et du pape, l'empire, victime de cet essai de constitution gigantesque, de cette alliance avec le Saint-Siége, qu'on avait fait remonter jusqu'à Constantin et à Sylvestre, n'avait gardé de cette antique union qu'une dépendance réelle dont le poids devenait chaque jour plus pesant.

En effet, après les longues et sanglantes luttes du sacerdoce et de l'empire, où les deux pouvoirs s'étaient abîmés pour avoir voulu la domination au lieu de l'égalité, l'empire germanique, plus profondément ébranlé, ne s'était jamais entièrement relevé des ruines du grand interrègne. Il avait perdu le droit de confirmer l'élection des papes, et laissé échapper presque toute influence au-delà des Alpes en Italie; malgré la restauration du trône des Othon et des Frédéric, il allait s'affaiblissant tous les jours dans les limites même de la nation allemande. La papauté, au contraire, sortie de l'abaissement de la *Captivité de Babylone* et des scandales du grand schisme, avait repris, en apparence au moins, toute l'étendue de son pouvoir dans la chrétienté; dans l'empire germanique même, elle avait conservé le droit de confirmer l'empereur par le couronnement, et le pouvoir d'influer sur son élection par la puissance politique et la richesse du clergé allemand. Aussi le Saint-Siége, qui savait borner ses prétentions dans les pays où il ren-

contrait un pouvoir temporel puissant, comme en France et en Angleterre, se montrait-il plus exigeant vis-à-vis du Saint-Empire germanique dans lequel il voyait toujours un rival abattu ; il parvenait peu à peu à reprendre le terrain perdu en Allemagne après les conciles de Constance et de Bâle et à y augmenter tous les jours son autorité ; de telle sorte que, de tous les États chrétiens, l'empire se trouvait le moins bien défendu contre les prétentions du Saint-Siége, au moment où celui-ci compromettait tous les jours davantage son pouvoir en le mettant au service d'une politique toute mondaine, et d'une ambition qui pouvait quelquefois passer pour de l'avidité.

Au moment où s'abaissait ainsi le premier pouvoir temporel en Allemagne, les universités, la science s'étaient encore moins affranchies des liens de la foi dans un pays où le Saint-Siége, où les princes ecclésiastiques étaient restés si puissants. Tandis que Wiclef était mort en paix en Angleterre, que Jean Gerson et Pierre d'Ailly avaient dirigé la discussion des conciles fameux de Constance et de Bâle, et quelquefois même les attaques contre les abus du Saint-Siége et les vices de l'Église, Jean Huss et Jérôme de Prague avaient péri sur le bûcher ; tandis que l'université de Paris, la fille aînée des rois de France, avait obtenu quelques priviléges de la reconnaissance des fils aînés de l'Église, pour les avoir défendus souvent contre l'autorité du Saint-Père, les différentes universités allemandes n'avaient encore trouvé dans l'empereur ou dans les princes laïques aucune protection sérieuse ; les études et la science à cette époque s'y développaient encore non-seulement sous la surveillance

jalouse des autorités ecclésiastiques et de l'ordre des dominicains, instrument obéissant du Saint-Siége auquel Alexandre VI accordait une autorité toute nouvelle, mais sous le joug de l'imitation servile d'un nominalisme consacré, qui avait déjà perdu dans l'université de Paris tout son crédit.

C'était donc en Allemagne, c'est-à-dire là où, dans un temps de décadence et de corruption, la papauté et l'Église continuaient à exercer la plus grande autorité politique et religieuse, et à entretenir ces abus et ces vices, contre lesquels saint Bernard avait déjà réclamé dès le XIIe siècle, que devait s'élever la première et la plus puissante protestation contre le pouvoir spirituel; mais cette protestation allait avoir un caractère littéraire et politique autant que religieux, parce que, la foi étant le fond de la société au moyen âge, comme le patriotisme, selon Bossuet, était le fond de la société romaine dans l'antiquité, la religion avait absorbé la science en même temps que la chrétienté avait effacé, pour ainsi dire, toute nationalité.

Une histoire impartiale et complète de la réforme prouverait sans aucun doute que l'esprit humain, le patriotisme allemand, la conscience, ont été les trois leviers de cette grande révolution du XVIe siècle contre le pouvoir spirituel; elle montrerait comment ces éléments se sont rencontrés, confondus, et expliquerait pourquoi l'élément religieux a cependant enveloppé et absorbé les deux autres. Peut-être une entreprise moins vaste, la simple monographie d'un homme qui ne serait point, comme Luther, la personnification spéciale de la lutte de la liberté de conscience, qui aurait été au contraire

mêlé à tout, qui se serait fait le défenseur ardent de tous les besoins, de tous les intérêts de son pays, et aurait combattu de la plume et de l'épée même sur tous les terrains alors en litige, pourrait-elle, sinon nous mener à un aussi grand résultat, le préparer au moins en jetant quelque jour sur certains points inconnus ou mal compris.

Ulrich de Hutten, écrivain satirique, chevalier de petite noblesse, du commencement du XVIe siècle, nous semble le personnage le plus approprié au but que nous nous proposons, et qui est de montrer, dès le commencement même du XVIe siècle, les intérêts les plus graves de la littérature, de la politique et de la religion, engagés dans la Réforme.

Le nom de Hutten, inséparablement attaché pendant quelques années à celui de Luther, dans un grand nombre d'écrits du temps, comme si ces deux hommes étaient les soldats d'une même cause; les partisans et les adversaires nombreux, exaltés, que Hutten a eus pendant sa vie; les panégyristes enthousiastes et les détracteurs qu'il a trouvés après sa mort, depuis le savant Burkhard et le jésuite Weislinger au XVIIIe siècle, jusqu'à MM. Meiners et Hurter pendant ces dernières années, montrent suffisamment que nous ne voulons point lui donner une importance exagérée, en essayant une de ces réhabilitations désespérées qui faussent l'histoire plus qu'elles ne l'éclairent.

Mais comment prendre au sérieux la vie d'un aventurier échappé du couvent à seize ans, étudiant vagabond jusqu'à vingt-quatre, soldat de l'empereur Maximilien en Italie, courtisan d'un archevêque électeur à Mayence, apôtre armé de la réforme à trente ans,

mort à trente-six en exil dans une île de la Suisse? comment chercher un enseignement dans des écrits qui ne peuvent être classés que parmi les satires les plus discréditées et les plus cyniques pamphlets? On ne connaît point assez Ulrich de Hutten, on est accoutumé seulement à voir en lui le chevalier batailleur dans les campagnes de l'Italie et sur les bords du Rhin, ou à chercher dans ses écrits le joyeux buveur, le railleur impitoyable de l'esprit et des mœurs monastiques. La fameuse satire des *Epistolæ obscurorum virorum* est tout ce qu'on lit de lui, et encore ne la lit-on pas bien. Il y a cependant plus que cela dans les aventures et les ouvrages du chevalier Ulrich de Hutten. Les *Epistolæ obscurorum virorum* sont plus sérieuses même qu'on ne le pense généralement; et les autres satires de Hutten sur des sujets politiques et religieux, qui n'ont guerre obtenu l'honneur de l'examen, renferment encore pour l'historien des enseignements plus graves et plus féconds. C'est l'*os médullaire* dont parle Rabelais; il fallait seulement, *par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sugcer la substantificque moëlle.*

Nous croyons que celui que ses contemporains ont honoré du titre de *poëte et orateur de toute la chrétienté*, et du nom même d'*éclaireur du monde* (Auferwœker der Welt), mérite bien cette peine. Il nous paraît avoir eu le privilége d'embrasser tous les éléments de la réforme au XVIe siècle, et sa biographie peut être l'occasion, sinon d'approfondir quelqu'une des grandes questions de cette époque, au moins de saisir les points par où elles se touchent et d'en comprendre l'ensemble.

C'est entre l'année 1513 et l'année 1522, c'est-à-dire

à la naissance même de la réforme que nous apparaît Hutten. Ses pensées, ses écrits, ses actions se renferment dans cette laborieuse décade qui commence par l'*Éloge de la Folie*, et finit par l'*Anabaptisme*. Il appartient donc à l'époque la plus curieuse à étudier, la plus instructive, celle de l'enfantement. Tempérament inquiet, j'allais dire vagabond, il a parcouru dans tous les sens l'Allemagne et l'Italie, le pays de la révolution et celui de la conservation. Caractère confiant et ombrageux, il a connu, pratiqué, aimé ou haï tous les personnage qui ont alors joué un rôle, Maximilien l'empereur, et l'archevêque électeur de Mayence Albert, Érasme et Reuchlin les érudits, Luther et Zwingle les évangélistes, Hogstraten le dominicain, Seckingen le chevalier et Karsthans le paysan. A la fois humaniste, écrivain politique, théologien, homme de guerre, il a touché à tout, et soutenu maintes luttes de la plume et même de l'épée. Esprit capricieux, vif, indépendant, mais sans profondeur; cœur généreux, ardent, mais sans règle, il a saisi promptement toutes les questions, il a embrassé chaleureusement toutes les causes, allant par bonds de l'une à l'autre, sans avoir le temps d'épuiser les premières et de sauver les secondes. Enfin, âme troublée, mais non vicieuse, abaissée par ses fautes, relevée par l'épreuve du malheur, se raillant dans le mal, s'exaltant dans le bien, il a vraiment vécu de la vie de son siècle dont il a partagé les chutes et les aspirations.

Essayons donc de faire revivre dans Hutten, selon l'expression de Herder, « ce libre penseur hardi, ce » patriote passionné, cet apôtre enthousiaste qui aurait » pu soulever la moitié d'un monde; » racontons sa vie

si accidentée; analysons ses écrits qui touchent à tout, aux lettres, à la politique, à la religion; faisons-le parler, agir au milieu de ses contemporains.

Jetons d'abord un regard même sur son aventureuse jeunesse, depuis le jour où il se soustrait à l'autorité de de l'abbé de Fulde, Jean II. Étudiant dans les universités allemandes, où les récentes importations de la renaissance sont surveillées de près par l'autorité ombrageuse des chefs de l'Église et des ordres religieux, il assiste à la naissance de nouvelles écoles où l'on abandonne les voies rebattues de la théologie et de la scolastique pour commencer des études plus mondaines. Il s'enrôle à la suite de Reuchlin et d'Érasme parmi des lettrés qui, par un privilége tout nouveau, n'appartiennent point à l'Église, et ne craignent pas de négliger les compilations de la scolastique pour se précipiter vers les chefs-d'œuvre de l'antiquité retrouvés; il embrasse, en un mot, l'étude de ce qu'on a appelé depuis lors, en opposition avec la science divine de la théologie, les *humanités*. Quand l'autorité spirituelle, effrayée de l'invasion de cette littérature seculière, née sous l'invocation du paganisme, veut faire rentrer l'esprit humain dans la vieille ornière de la scolastique, et saisit l'occasion de la lutte de l'humaniste Reuchlin contre le prieur des dominicains de Cologne, Hutten se jette au plus fort de la lutte engagée pour la liberté des lettres contre l'autorité de la foi, et ses écrits nous dépeignent toute la vivacité, toute l'importance de ce premier engagement qui est bien comme la préface même de la réforme.

Descendons ensuite avec lui les Alpes pour visiter l'Italie que se disputent encore les barbares au XVIe siècle, et que

l'éclat d'une civilisation avancée ne saurait défendre. Chevalier de l'empire, il regarde cette belle contrée comme la possession de son maître Maximilien César. En véritable chevalier du XIIIe siècle, il voudrait y voir régner de nouveau l'aigle germanique comme au temps des Othon et des Frédéric; il s'indigne de voir les Italiens repousser les droits de l'empire, et ne peut souffrir, singulière contradiction! que des étrangers, des Français, viennent lui disputer cette conquête. Il constate douloureusement la chûte de la domination impériale au-delà des Alpes, ouvrage d'anciens papes que lui rappelle Jules II. A Rome, la vue de ce pontife tout belliqueux, le spectacle du luxe de la cour pontificale, la corruption romaine, aigrissent encore les souvenirs des vieilles luttes du sacerdoce et de l'empire, et réveillent en lui tous les ressentiments, toutes les rancunes de l'Allemagne vaincue, abaissée par le Saint-Siége au moyen âge.

Peu de temps après, en deçà des Alpes, à Augsbourg, la présence d'un légat romain, qui vient au nom du pouvoir spirituel, commander à l'Allemagne, où Maximilien est impuissant, lui imposer, après tant d'autres, un nouveau tribut, et lui dicter le choix d'un nouvel empereur, le révolte encore davantage. Celui-ci mettait le comble aux exigences de Rome, et à la misère où l'immensité des biens ecclésiastiques réduisait le pays. Devant cette intervention d'un pouvoir italien, étranger dans une affaire toute allemande, d'une autorité spirituelle au milieu d'intérêts tout politiques, il se fait l'organe de tous les sentiments du patriotisme allemand, de tous les intérêts nationaux; il réclame, au nom de l'État opprimé par l'Église, au nom de l'Allemagne sub-

juguée par Rome, et conçoit le projet de rendre la prospérité à son pays en le délivrant des biens du clergé, et de restaurer la puissance de l'empire en l'affranchissant du joug du droit divin.

Écoutons enfin, avec l'humaniste chevalier, la voix du moine augustin Martin Luther dans la ville de Wittemberg; celui qui avait jusque-là médit de tout ce qui tenait à l'Église, qui avait même porté ses railleries jusque sur les choses de la foi, ne paraissait jamais devoir faire cause commune avec une tête encapuchonnée; bientôt cependant Hutten prête l'oreille. Quelques doutes lui restaient encore. L'ignorance des moines, la tyrannie, le luxe des princes de l'Église et la corruption des uns et des autres, les misères de l'Allemagne et l'abaissement de l'empire, la décadence d'un pouvoir spirituel qui compromettait son existence et son caractère au service de passions mondaines, l'ambition de dominer et l'avidité de jouir, l'avaient déjà détaché des ministres de la religion et ébranlé chez lui la foi elle-même. La foi cependant, au nom de laquelle l'Église régnait dans les universités et dans l'Allemagne, était l'obstacle le plus puissant à l'affranchissement des lettres et de l'empire. Mais voici qu'un moine lui-même vient ruiner, au nom de la foi, ce que Hutten a attaqué au nom de l'esprit humain et de l'intérêt national et qu'il remue la pierre angulaire de tout l'ouvrage. L'humaniste, le patriote fait cause commune alors avec le moine, et tout l'édifice, miné par sa base même, semble prêt à crouler. L'esprit humain, l'État, la conscience s'affranchissent du même coup. Luther a levé vraiment le sceau contre lequel Hutten n'avait fait que se révolter et protester.

Le chevalier croit donc le moment déjà venu de séculariser la science, l'empire, l'Église elle-même. Il excite l'empereur Charles-Quint, les princes de l'empire, les chevaliers, les bourgeois des villes et tous les hommes libres de la Germanie à séparer l'Allemagne de Rome, à donner à l'empire, à l'Église le baptême de l'élection libre et nationale, à séculariser les bénéfices, à faire entrer le sacerdoce dans le siècle par le mariage, à délivrer les lettres du joug de la scolastique, à livrer la foi elle-même à l'examen, à l'interprétation libre de l'esprit humain, à prendre en un mot l'initiative de cette révolution toute laïque contre la théocratie du moyen âge. Ainsi l'État, les lettres, la conscience humaine seront restaurées en même temps par la liberté. Dans son impatience cependant, Hutten n'attendra pas que les esprits soient suffisamment préparés; dans sa passion, il ne s'arrêtera pas devant l'abandon des chefs de l'empire, de Charles-Quint et des princes, du chef même de la réforme, de Luther. Soutenu seulement du condottierre Seckingen et de quelques chevaliers, il essaiera par sa parole de soulever toute la chevalerie de l'empire, les villes et les paysans contre Rome, contre l'établissement ecclésiastique, et, par une tentative insensée, il se condamnera lui-même à la proscription, à une mort inévitable, et compromettra la cause des lettres, de l'Allemagne et de la foi qu'il prétendait servir.

C'est ainsi qu'en faisant la biographie d'Ulrich de Hutten, nous examinerons l'un après l'autre les différents points de vue sous lesquels on peut envisager la réforme, et que nous pourrons essayer de caractériser et d'expliquer cette grande révolution. Luther ne nous

en paraîtra plus le seul auteur ; la foi, le seul mobile ; car nous verrons à l'œuvre les précurseurs du moine augustin et, avant lui, nous trouverons le terrain tout préparé. La renaissance des lettres, la liberté de l'esprit humain sera la première occasion de lutte contre Rome catholique ; la vieille rivalité du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, du sacerdoce et de l'empire, ravivée encore à cette époque entre l'Allemagne et l'Italie, sera la seconde. Nous verrons l'empire disposé à prendre sa revanche sur la papauté, à réparer les pertes nombreuses qu'il avait essuyées au moyen âge dans ses luttes contre la papauté. Enfin la question de la foi viendra la dernière, mais la plus puissante, parce qu'elle résout forcément les deux autres, et on comprendra comment Luther, bien qu'il ait eu des collaborateurs puissants, des précurseurs même, a imposé à la révolution le cachet de son originalité et de son nom. Des questions insolubles, des contradictions apparentes quand elles sont envisagées sous le prisme de l'autorité de Luther, se dénoueront et s'éclairciront ainsi d'elles-mêmes. Le moine augustin n'étant plus l'étroite et unique personnification de la réforme, l'élément littéraire, l'élément politique pourront reprendre leur place naturelle sans gêner l'élément religieux ni sans être gênés par lui. Une nouvelle confession chrétienne pourra sortir sans contradiction d'une renaissance toute païenne ; le livre du *Serf-Arbitre* aura, sans qu'on s'en étonne, le libre examen pour berceau ; et, dans cette révolution, les intérêts de l'esprit humain, de la politique, de la foi, agiront naturellement et se prêteront un mutuel secours en Allemagne,

sans qu'on puisse les accuser d'avoir pris le masque les uns des autres.

Nous verrons, enfin, pourquoi et comment la réforme a réussi en Allemagne, et après quelles luttes variées et intéressantes est tombée, dans ce pays, cette autorité romaine qui, pendant si longtemps et avec tant de puissance, avait dominé sur les esprits, sur les volontés et sur les consciences.

Loin de nous cependant la pensée, en entreprenant ce travail, de nous faire juge entre deux communions rivales, et surtout de tourner contre celle qui a des droits tout particuliers à notre respect, les plaintes formulées alors par les réformateurs contre l'état de la papauté et de l'Église ; nous faisons une œuvre d'histoire et non de doctrine.

En s'enfermant dans l'étude d'une époque où l'affaiblissement momentané de l'esprit religieux et de la discipline dans le clergé a fait courir au catholicisme de si grands dangers, l'auteur s'est rappelé de quel éclat a brillé l'Église romaine avant et après cette époque malheureuse, et quels immenses services elle a rendus à la civilisation. Il sait combien, dans des temps de ténèbres et de barbarie, quand l'esprit humain était exposé aux écarts de l'ignorance, et les pouvoirs temporels aux tentations de la violence, il fut heureux que l'autorité romaine, quand elle s'exerçait dans de justes limites, leur servît souvent de frein.

Les ardentes attaques de ceux qui, au XVIe siècle, ont rendu le dogme responsable de la décadence de la discipline, ne lui ont pas fait oublier que Jean Gerson, Nicolas de Clemengis et Pierre d'Ailli, ces gloires de

l'Église française, avaient demandé déjà une réforme plus sage et plus pacifique ; elles n'ont pas couvert surtout cette divine voix de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui, du sein de la corruption même de l'Église à cette époque, protestait en faveur de l'ineffable pureté de la doctrine. Enfin, l'auteur s'estime heureux de pouvoir proclamer que, si les succès du protestantisme, au commencement du XVIe siècle, sont dus à l'obscurcissement passager de la gloire de l'Église romaine, le catholicisme, régénéré bientôt après par une réforme intérieure partie du Saint-Siége, a pris une éclatante revanche à la fin du XVIe et au XVIIe siècle. La communion, à l'ombre de laquelle a grandi la civilisation moderne, qui, dans une époque même d'affaissement, a eu pour se consoler l'*Imitation du Christ*, qui, après la réforme, a produit saint Vincent de Paul et Fénélon, peut, sans crainte et sans ombrage, laisser rappeler les fautes et les douleurs d'une époque avant laquelle elle a fait de si grandes choses, et dont elle s'est depuis si glorieusement relevée

..... Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

ULRICH DE HUTTEN.

CHAPITRE PREMIER.

LITTÉRATURE.

Jeunesse de Hutten. — Les Universités allemandes. — Les *Epistolæ obscurorum virorum*.

Barbare ridentur Barbari.
ERASME. *Epist.*

Né du chevalier de Hutten et d'Ottilie de Eberstein, le 22 avril 1488 (1), au château de Steckelberg, non loin du Mein, à l'endroit où le Buchwald, reste de la forêt Hercynienne, sépare la Franconie de la Hesse (2), Ulrich de Hutten eût fait, comme ses ancêtres, un bon chevalier au service de l'empire, si la faiblesse de sa complexion

(1) M. Mohnike le premier, dans son petit livre, *Ulrich Hutten's Jugendleben*, Greifswald, 1816, p. 21, a fixé la date de la naissance de Hutten, que ses précédents biographes laissaient flotter entre le 20 et le 22, d'après le passage d'une leçon de Melanchton sur Ptolémée et l'astrologie, cité dans l'introd. à l'hist. litt. de Reimmann-Halle, 1710.

(2) Hutten en parle ainsi : Ed. M. t. 1. Epigr. lib. 1. *de se*, p. 169.

Francia cui patria est, gelidam porrecta sub Arcton,
Hercyniumque nemus, qua vitifer exit in amnem
Mogus, Rhene, tuum, qua fagina sylva feroces
Francorum populos vicina dirimit Hessa.

n'eût engagé son père à le destiner à l'état ecclésiastique et à l'envoyer, pour faire ses études, à l'abbaye de Fulde, sous l'abbé Jean II, de la famille de Henneberg, prêtre sévère qui faisait observer dans son couvent la plus rigoureuse discipline. « Dans ma jeunesse, écrivit plus » tard Hutten lui-même, mon père et ma mère, dans » une intention pieuse, m'ont envoyé à l'abbaye de Fulde » pour faire de moi un clerc ; âgé de onze ans, je ne pou- » vais réclamer et ne réclamai point, car je n'avais pas » encore assez d'intelligence pour comprendre ce qui » m'était bon, ni à quoi j'étais propre (1). » Telle fut la cause qui valut au fils aîné (2) d'un chevalier franconien une éducation plus cultivée que celle de ses pareils, et le jeta dès sa jeunesse au milieu des querelles littéraires qui agitaient l'Allemagne.

A cette époque, c'est-à-dire dans les premières années du XVIe siècle, deux tendances bien différentes se disputaient les esprits et, par contre-coup, l'instruction de la jeunesse : la scolastique qui s'éteignait en Allemagne

(1) V. Enndtschuldiguug Ulrichs von Hutten wyder etlicher unwahrhatiger Ausgeben von Jm, als sollt er Wider alle geystlichkeit und priesters sein : Ed. m. t. v. Etwa in meiner Jugend, nëmlich do ich eilf Jahr alt gevesen, haben mich vater und Mutter aus andëchtiger meinung in den stifft Fulda, mit den Fürsatz ich sollt darinn verharren, eyn Munch Seyn, Gethan, etc.

(2) Meiners et Burkhard, en prétendant Hutten le plus jeune des fils du chevalier, ne se sont rappelé ni ces vers de la Xme élégie du second livre, Munch, 1 vol. 67.

Nesciat hoc genitor, juvenis quoque nesciat œvi
Maxima qui post me tempora frater habet ;

Ni ce que dit Otto Brunfels : Resp. ad. Spong. Erasmi : quum mater tandem decessisset, atque ipse primogenitus esset.

dans le nominalisme, et la renaissance qui commençait à passer les Alpes. Les universités allemandes, en effet, filles tardives de la vieillesse de l'université parisienne, n'ayant su donner pour successeurs aux Scot et aux Bonaventure que Gabriel Biel, l'abréviateur d'Okkam, et les vastes conceptions de la *Somme Théologique* et du *Maître des Sentences* ayant disparu promptement dans de pitoyables abrégés, comme le *Floresta*, le *Mammotrectus*, le *Gemma gemmarum* (1), et autres livres où la barbarie des idées disputait le prix à celle de la forme, quelques savants novateurs, formés aux écoles de Deventer et Zwoll, par les frères moraves de la vie commune, avaient ouvert bientôt une route toute nouvelle, et préparé de grands changements dans les esprits, en opposant l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité latine et même grecque, à celle des livres théologiques du moyen âge.

On avait vu aussitôt sur tous les points de l'Allemagne à la fois, et grâce à de fréquents rapports avec l'Italie, Langius, directeur d'une école nouvelle à Munster, en 1483, Hégius à Deventer, en 1475, Dringeberg, fondateur d'une école célèbre à Schelestadt, en 1480, Agricola de Groningue, regardé de son temps comme un Romain, comme un Virgile, répandre cet enseignement nouveau tout-à-fait en opposition avec celui de la scolastique. Les membres des vieilles universités effrayés, et à leur tête le prieur de l'ordre des dominicains, Jacques Hogstraten, et les frères mendiants de Cologne, gardiens des traditions, en condamnant, au nom de la

(1) V. Dufresne, Præfatio ad Glossarium, 42, 43, Comp. Erasm.

religion et des droits de la théologie, les études nouvelles et l'introduction des poètes du paganisme, n'avaient fait que hâter les progrès qu'ils voulaient arrêter. Les esprits s'étaient précipités avec enthousiasme vers ces horizons nouveaux de la pensée. En peu de temps, l'école de Schelestadt comptait déjà 900 étudiants; sur le modèle de cette école, les villes de Nuremberg, d'Ulm, d'Augsbourg, de Francfort et bien d'autres, érigeaient des établissements où l'étude des anciens florissait aux dépens des scolastiques. Enfin, toute une phalange d'érudits, Conrad Celtes, Bebel, Rhenanus, Wimpheling, Pirkheimer, Simler, deux hommes surtout qui méritaient d'être appelés les deux yeux de la Germanie, Reuchlin et Erasme, le premier dans ses comédies satiriques composées dans le goût du théâtre ancien, le second dans ses *Adages*, passaient de la défense à l'attaque, et non contents d'élever autel contre autel, entretenaient un feu de critique vive et acérée contre tout ce qui avait été jusque-là dans l'école l'objet d'une exclusive vénération, et faisaient déjà pénétrer dans quelques universités même leurs méthodes et leurs adeptes.

La faveur de princes puissants et éclairés, de Frédéric III et de Maximilien Ier, des électeurs de Saxe, de Brandebourg, des ducs de Bavière et de Wurtemberg décidait leurs succès là où ils avaient conservé le droit de nommer les maîtres. Si à Ingoldstadt, Georges Zingel, trente-trois fois élu doyen de la faculté de théologie, n'excluait de la proscription qui atteignait tous les poètes païens, parmi les anciens que Prudence, parmi les modernes que Baptista de Mantoue; si Conrad

Celtes et Hermann de Busch étaient violemment expulsés des universités de Leipsick et de Rostock, en revanche, Henri Bebel expliquait les auteurs anciens à Tubingue, Conrad Celtes obtenait l'autorisation de faire un cours de poésies latines à Vienne, et Ulrich Sasius cumulait à Fribourg l'enseignement des langues anciennes et celui du droit. En un mot, une lutte assez vive était engagée en Allemagne entre les humanistes, qui voulaient joindre à l'étude de la divine théologie celle de sujets plus humains (*humaniora*), comme on parlait alors, et les scolastiques, qui cherchaient à tenir l'esprit enfermé dans le cercle tous les jours plus étroit du nominalisme.

S'il faut en croire une des élégies écrites plus tard par Hutten, l'éducation du chevalier, à Fulde même. ne fut pas à l'abri de cette agitation intellectuelle, puisque sa muse (1), envoyée un jour dans ce sanctuaire des études choisi autrefois par saint Boniface, illustré par Raban Maure, en s'agenouillant respectueusement devant le vertueux Hartmann de Kirchberg, coadjuteur du sévère Jean II, conserva une parole amie pour les deux frères François et Georges Morlin, pour Petrus Axungia, tous trois amis des lettres nouvelles, et une épigramme pour leur adversaire Tundal.

Rien d'étonnant donc si le souffle de l'antiquité

(1) V. L'élégie X du second livre.

Salve, plena Dei patriæ lux aurea nostræ,
Quæ facta es tantis hospita relliquiis.
Te sibi delegit unam Bonifacius hospes,
Atque in te sanctos transtulit ille viros.
.....
Hartmannum flexo poplite, Musa, pete; etc.

païenne, qui venait troubler dans son sanctuaire la théologie du moyen âge, disposa peu un esprit vif, un caractère indépendant aux sacrifices de l'état ecclésiasque, et si Eitelwolf von Stein, ami de la famille de Hutten, un de ces gentilshommes qui, comme le comte de Nuenar, ne croyaient point rabaisser la chevalerie par le culte des lettres, s'efforça de détourner les parents du jeune homme de le précipiter dans la théologie, et pria l'abbé Jean, qui faisait briller de loin aux yeux d'Ulrich l'espoir de sa succession, de ne pas ruiner cette intelligence (1). Ulrich de Hutten coupa court lui-même, à l'âge de seize ans, aux discussions des siens en s'échappant du couvent, comme avait fait Erasme avant lui : début bien différent de celui de Luther, qui, à peu près à la même époque, abandonnait la vie séculière pour aller frapper, de son plein gré et contre la volonté de son père, à la porte d'un couvent d'augustins à Erfuth (2) !

« J'avais hâte, dit Hutten lui-même dans une de » ses élégies écrite un peu plus tard, tandis que ma

(1) Ep. ad Jacob Fuchs, Ed. m. t. 1 : Non passus est quanquam splendida, ut ibi, conditione oblata olim, persuaderi meis, ut in religionem quamdam præcipitarent me. Et abbati cuidam id agenti : Tune hoc, ait, ingenium perderes ?

(2) L'élégie suivante explique mieux les motifs de la fuite de Hutten, que ces paroles écrites plus tard : Do ich aber ein wenig das Leben erkanndt und mich bedœucht ich vorwüste nach meiner natur in einem andern stand viel dass gotgefällig und der welt erbarlich zu dienen, hab ich mich als noch nit keiner profess oder Gehorsam vorbundem oder vorstrickt, etc. Comme je connaissais un peu la vie, et pensais, avec ma nature, pouvoir mieux servir Dieu et le monde dans un autre état, je pris la résolution, etc. (V. Enndtsch. Ulr. v. H., 2 v.)

» joyeuse et robuste jeunesse florissait sous l'influence
» des nouvelles études, comme l'année sous le souffle du
» printemps, de parcourir le monde et de visiter les
» contrées lointaines. Rien ne me convenait davantage
» que d'habiter partout : partout était ma patrie, ma
» maison, mes champs. Tandis que d'autres hésitaient à
» laisser les joies de la famille, à s'éloigner du sol pa-
» ternel, moi je voulais apprendre, connaître, devenir
» quelque chose par moi-même et sauver mon nom de
» l'oubli. Le même désir a autrefois poussé le sage de
» Samos à visiter les bords italiens, et le divin Platon à
» parcourir tant de pays divers (1). »

Avide de voir et d'apprendre, libre de se livrer à ses études favorites, grâce aux libéralités d'Eitelwolf von Stein et de ses deux parents de la ligne de Frankenberg, Ludwig et Froben de Hutten, il mena donc pendant plusieurs années la vie errante de maint étudiant allemand de cette époque, partageant toutes les passions, épousant toutes les querelles qui agitaient alors l'Allemagne lettrée.

A Erfurth où il porta d'abord ses pas, il devint le dis-

(1) Ed. m. Eleg. X :

Plus placuit loca posse mihi peregrina subire,
Dum vigeat studiis læta juventa suis,
Dum vigeant ami, vegetique simillima veris
Exhibeant vires tempora prima bonas.
Nusquam habitare magis, quam me delectat, ubique,
Undique sunt patriæ, rura, domusque meæ.
Cumque alius dulces dubitet liquisse parentes, etc.
.....
Hoc fertur sanio tantum placuisse magistro, etc.

ciple de Crotus Rubianus (1), plus tard un des plus rudes adversaires des études monastiques; il se lia avec Eoban Hesse dont la gravité précoce étonnait la vieillesse, et alla visiter, à trois milles de là, Conrad Muth, chanoine de Gotha, qui, du sein de l'*heureux repos* que promettait le seuil de sa demeure, étendait sa protection sur ces jeunes adeptes qu'il ne devait pas abandonner dans leurs luttes.

Chassé d'Erfurth par une maladie pestilentielle qui inspira à Eoban Hesse son invective contre cette peste ennemie des études et contre la ligue, non moins funeste, de ceux qui les calomniaient, il suivit Crotus Rubianus dans la ville de Cologne, cette merveille de l'Allemagne, comme il l'appelait, dont le Rhin inclinant à l'Occident creuse la grève en demi-lune, riche, populeuse, et que la nature a pris soin de fortifier elle-même.

C'était à cette époque, avec la ville de Louvain, la plus forte citadelle de la scolastique en Allemagne. En vain l'Académie rhénane, ce foyer de la rénovation des études qui avait son principal siége à Heidelberg et des correspondants dans toutes les autres villes du Rhin, tenait comme assiégée la grande université; déjà Jean César Trost, Hermann de Busch, poète et chevalier aussi,

(1) V. Quer. l. 2. Elégie VI ad Crotum Rubianum magistrum suum, t. 1er, 54.

Elégie VIII ad Eobanum Hessum, vivacissimum poetam,

Hesse, cothurnati divine poëmatis actor,
Hesse, tui vates gloria prima chori,

Elégie X :

Pallida miratur victa gravitate senectus.

L. c. Passibus hinc aliquot, spatio sejunctus iniquo,
Tranquillam vitam ducere Rufus amat.

avaient été obligés d'abandonner la place. L'Italien Pierre de Ravenne, longtemps professeur de droit à Greifswald, et son fils Vincent, l'Anglais Richard Crocus, qui cherchait à répandre l'étude du grec en Allemagne, ne devaient pas être plus heureux. Il n'y avait rien à espérer pour cette faculté nouvelle au milieu des sept arts de la vieille université. Le noble comte de Nuenar, chanoine de Cologne, faisait de vains efforts pour introduire l'ennemi dans la place; Jacques Hogstraten, prieur de l'ordre redoutable des dominicains, ainsi qu'Arnold de Tongres et Ortuinus Gratius, professeurs à Cologne, la défendaient rudement et, portant même la guerre dans le camp ennemi, inquiétaient, jusque dans Heidelberg, le vertueux Wimpheling, cher à la jeunesse à cause des graves leçons qu'il tirait pour elle de l'explication de saint Jérôme et des Pères de l'Eglise.

Hutten ne pouvait se plaire longtemps dans une pareille ville. Il y prit en haine cette gymnastique de l'esprit qui consistait à soutenir le pour et le contre, à fulminer le syllogisme, à provoquer son adversaire, à l'attendre, à l'écraser entre ses prémisses et ses conclusions (1); formes vaines qui, dans l'oubli des vieilles doctrines où elles avaient leur fondement, rappelaient, avec l'élégance de moins, l'école des sophistes de la Grèce; il fréquenta plus volontiers Sébastien Brandt (2),

(1) V. præf. ad neminem, t. 2, Qui nos docuerunt colonienses et syllogismis fulminare, assumere, respondere, conclusiones sustinere, arguere pro et contra, etc. etc.

(2) Brantus ab iis paulum semotus considet oris,
Qui germana nova carmina lege facit.
Barbariem contra pugnaci Bebelius ore
Non sine victuro nomine castra locat.

dont la *Nef en pleine mer* portait vers tous les rivages les fous dont elle était chargée, Henri Bebel, l'ennemi redoutable de l'incorrection et de la barbarie, et suivit surtout les leçons de Rhagius Æsticampianus qui, pendant quelque temps, sans exciter le soupçon, enseigna les langues anciennes à Cologne.

Mais bientôt les théologiens de la ville ayant accusé celui-ci d'avoir exalté la poésie aux dépens de la théologie, les poètes anciens aux dépens des modernes, et malgré la défense d'un juriste et l'intervention de l'électeur même, ayant condamné le novateur à dix années d'exil pour fait de contravention aux statuts de l'université (1), Hutten suivit l'exilé à Francfort sur l'Oder où Joachim, électeur de Brandebourg, fondait alors une université sur le conseil d'Eitelwolf von Stein, cet ancien protecteur du jeune Hutten, devenu un des plus intimes serviteurs du prince (2).

Hutten assista, le 27 avril de l'année 1506, à la consécration de la nouvelle université par le chancelier Dietrich de Bulau, évêque, le recteur Conrad Wimpina, théologien, et le doyen Publius Vigilantius, philosophe. Quoique âgé seulement de dix-huit ans, il y fut reçu maître-ès-arts libéraux, et paya cette généreuse hospitalité en consacrant les premiers essais de sa muse latine à l'éloge de La Marche, dont les arts venaient augmenter les richesses, pièce de vers qui eut l'honneur d'être

(1) V. Ep. obs. vir. Ed. m. t. 6. p. 107.

(2) Tous ces détails sont empruntés en général soit aux *Epistolæ obscurorum*, soit aux élégies de Hutten très-instructives sur l'histoire littéraire du temps.

jointe dans les actes de l'université à celle que Vigilantius avait faite pour la fête de la consécration (1). Là, sous les yeux de l'ami de son enfance Eitelwolf, protégé surtout par le frère de l'électeur, Albert, Hutten passa deux années dans la compagnie d'hommes voués à l'étude, et écrivit sa seconde pièce de vers, l'*Exhortation à la vertu* (2), en tête du *Tableau de Cebes*, publié en 1507 par son maître, Rhagius. Deux années après, vers 1508, on ne sait pour quelle raison, il reprit ses courses aventureuses, mais s'exposa cette fois à des misères que ses élégies nous permettent à peu près de suivre à la trace.

Jeté d'abord par un naufrage sur les côtes de la Poméranie, après avoir parcouru sans doute quelques villes de la Prusse, obligé de mendier sa nourriture de maison en maison et de passer les nuits froides devant des portes sourdes à sa voix (3), il arriva dans la ville de Greifswald, qui s'honorait de posséder une université et avait compté parmi ses maîtres Pierre de Ravenne et son fils Vincent, pour y souffrir des maux encore plus grands.

(1). V. l'éloge de la Marche, p. 6, t. 1 :

Terra ferax frugum fœcundas concipit artes,
Hic, sua qui doceant carmina, Phœbus habet.

(2) V. de Virtute elegiaca exhortatio. l. 1, p. 7.

(3) V. Querel. l. 1, élégie VIII.

Ore cibum petii peregrinas pauper ad ædes,
Nec puduit luteas sollicitare casas.
Ante fores somnum gelida sub nocte petivi,
Vix raro surdas jussus inire domos.
More viros nostro potuissem quærere doctos,
Impediit cœptam pestis amara viam.

Le recteur Henri Bukow, qui le fit inscrire gratis au nombre des étudiants, deux hommes surtout tout-puissants dans l'université et dans la ville, Wedeg et Henning Lœtz, le père bourgmestre de Greifswald, le fils professeur de droit et chanoine de l'Eglise collégiale, l'avaient fort bien accueilli d'abord ; Hutten avait même accepté des deux derniers l'hospitalité et quelques petits services : mais une querelle d'amour-propre sans doute entre le poète et le docteur en droit, les airs superbes, les railleries du dernier sur cette peste qui accompagnait depuis deux ans le poète errant, peut-être un peu volage, et l'avait empêché souvent par honte de solliciter l'hospitalité des doctes, rendirent le séjour de Greifswald insupportable à Hutten (1). Il voulut partir, promettant d'acquitter sa dette avec le premier gain qu'il devrait à son talent. On lui refusa longtemps, enfin on lui donna son congé; et notre Ulysse, encore faible et malade, cheminait, au milieu (2) d'un rude mois de janvier (1510), à travers un marais glacé, gagnant les doctes murs de la ville de Rostock avec quelques poésies, produit de sa fertile veine, pour

(1) C'est ce qu'on peut conclure de quelques vers un peu obscurs, épars ça et là dans les élégies.

(2) V. surtout pour ce récit la deuxième élégie du 1er livre : *Facinus Lossi.*

Cum molirer iter susceptum, atque arva tenerem,
Emisit comites perfidus ille suos.

.....

Parva fuit, modicis ita tunc compacta libellis,
Sarcina, de nostro fertilis ingenio.
Nudato illusere viri, pariterque ferebant :
I nunc et magni nomina vatis habe.
Forte novas aliquis, modo decantaveris illi,
Donabit vestes, nudaque membra teget.

tout viatique, lorsque des cavaliers l'atteignirent, l'accablèrent de coups, malgré ses cris et ses prières, le dépouillèrent de ses vêtements, lui ravirent ses vers qu'il défendit surtout, et laissèrent nu le poète en l'exhortant à aller chanter ailleurs pour obtenir des vêtements et du pain !

Le ressentiment de cette injure décela pour la première fois le poète. Arrivé à Rostock dans le plus misérable état, étendu sur un grabat (1), en proie à la fièvre quarte, loin de ses parents, de sa patrie, qu'arrose le doux Mein, il adressa ses plaintes aux maîtres de la haute-école de Rostock, au recteur Iberus Grot, au géographe Nicolas Marschalk, aux deux philosophes Egbert Harlem et Jean Sonnenberg, et les pria de secourir un poète, un ami des doctes Sœurs, qui pouvait se vanter d'une noble origine et qui avait compté des jours plus heureux (2).

Cet appel fut entendu par les maîtres de Rostock, sensibles aux charmes de la poésie latine abordant aux rivages de la Baltique dans de si étranges circonstances. Recueilli, soigné, rétabli dans la maison d'Egbert Harlem, entouré d'écoliers, auxquels il enseigna les secrets

(1) V. Elegia 1.

Ecce furit teneros vehemens quartana per artus,
Et caput exhaustum est viribus omne suis.
Ipsa etiam est imis vis morbi incussa medullis,
Siccaque concusso pendet ab osse cutis.
Et patria careo, nimiumque iis urbibus absum
Quas bonus implicito flumine Mœnus adit; etc.

(2) Querel. l. 1. El. X :

Nota satis vetus est Huttenæ gloria gentis,
Nota satis generis sunt monumenta mei.

de son art, Hutten n'eut point assez d'expressions de reconnaissance pour cette amitié fraternelle, pour cette famille où il retrouva un père, un essaim empressé de jeunes sœurs (1); mais il n'oublia pas non plus le soin de sa vengeance. Il adressa au duc de Poméranie, Bugslas X (2), ses plaintes, qui devinrent des accusations, contre les Lœtz, ces deux artisans de fraude, dont l'un vendait la justice au comptant, dont l'autre, triomphant dans sa robe rouge de docteur, ne pouvait souffrir le voisinage des doctes, tous deux faisant par leurs mœurs le scandale de la ville. Il chargea Valentin Florentin, secrétaire de Bugslas, et le jurisconsulte Lobering (3) de poursuivre les Lœtz. Il dénonça surtout le crime à Crotus Rubianus, à Eoban Hesse, à tous les poètes germains qu'il avait connus dans ses voyages, et mit ses ennemis au ban de l'Allemagne lettrée (4). Sa muse, seule compagne qui lui fût restée fidèle dans ses infortunes, *una comes multis sæpe relicta malis*, le visage mouillé de larmes, les cheveux épars, fut dépêchée de tous côtés pour redire ses injures, la blessure au côté qu'il montrait plus tard encore à Vienne, et cette odieuse violation des lois de l'hospitalité, si religieusement observées même par les compagnons des métiers. Plus discrète et plus respectueuse au seuil de la demeure

(1) V. Elég. IV, Querel. l. 2, ad Egb. Harlem.

Quod pater est mihi, quod genitrix, quod turba sororum
Et quantum in nobis frater amoris habet.

(2) V. Elég. V, l. 1, ad illustrissimum Pomeraniæ ducem Bugslaum.

(3) V. Elég. X, l. 2, ad Johannem Loberingum.

(4) V. Elég. VI, l. 2, ad Crotum Rubianum; Elég. X, ad poetas germanos.

de ses pères, en saluant la famille de l'exilé, ses frères, ses deux sœurs, son père rigide, elle reçut l'ordre de taire ses malheurs à tous, à sa mère surtout, dont il fallait épargner la tendre faiblesse (1); touchante précaution qui prouve que l'image de la famille ne s'était point effacée dans le cœur du fugitif. Mais, en frappant à la porte du château de Frankenberg, pour s'adresser au guerrier Louis de Hutten, protecteur du poète, elle n'eut que des paroles de colère, et appela les vengeances du chevalier (2) sur le bourgmestre de Greifswald, Wedeg Lœtz, qui devait se rendre dans la vieille ville des Franconiens, traversée par le Mein, au rendez-vous de tous les peuples, à l'entrepôt des marchandises du monde. Ce fut donc comme poète satirique que Hutten débuta dans la carrière littéraire, et avec cette réputation qu'il reprit bientôt ses voyages (3).

Arrivé à l'université de Vittemberg que l'électeur Frédéric le Sage venait de fonder récemment, il s'intéressa probablement peu à un établissement mis sous le patronage de saint Augustin, étroitement lié au couvent de cet ordre, et qui tenait de cette circonstance, et surtout de son recteur, Martin Pollich; et de son doyen Jean Staupitz, une direction théologique toute particulière. Il paraît ne s'être lié à Wittemberg qu'avec un poète

(1) Elég. X : Multa volet mater, sed tu quid Lossius hostis
Egerit, ut crebro sollicitata, tace.
Audiat illa nefas, defectos decidet artus.

(2) V. Elég. VI, l. 1, ad Ludovicum Huttenum, eq. aur.

(3) Les *Libri duo Querelarum* sont publiés l'année suivante, juillet 1511, par les soins de ses amis de Francfort, Trebel et Vigilantius.

comme lui, Balthasar Zum Fach (*Phaccus*), d'une amitié qu'il entretint toute sa vie, et, en sa compagnie, dans sa maison peut-être, il acheva son *Art de la Versification* (*Ars Versificatoria*), le second de ses ouvrages, fait pour deux élèves de Francfort sur l'Oder, les frères Osthen, qui atteste pour le temps, avec une connaissance assez étendue de la versification latine, une dextérité remarquable à en exposer brièvement les règles, et qui mérita d'être réimprimé jusqu'au XVIIe siècle (1).

Aucune autre carrière que celle des lettres ne semblait en effet tenter Hutten. Après s'être dérobé tout jeune par la fuite à l'état ecclésiastique, à Wittemberg même, il refusait encore l'offre de son père, qui voulait lui pardonner et l'envoyer en Italie, s'il promettait de s'y livrer à l'étude du droit (2), et il aimait mieux continuer son pélérinage en vivant d'aumônes et d'hospitalité. Arrivé à Vienne, en passant par Ollmutz, où il reçut un brillant accueil et des présents de l'archevêque Stanislas de Turzo, et du prieur des augustins, il fit également admirer sa fertile veine par Joachim Vadian (3), maître ès-arts libéraux, poète et orateur lauréat; mais il se prit de querelle avec le recteur de l'université, Heckmann de Franconie, ennemi juré des nouvelles études, qui lui refusa l'autorisation d'enseigner la poésie latine. Me-

(1) V. de arte versificatoria carmen heroicum, t. I, p. 84.

Quis modus et quæ sint servandæ in carmine leges,
Et quo quæque suum distentat syllaba tempus,
Littera quas vires habeat, quoque ordine mutet,
Omnia discutiam paucis.....

(2) V. lettre de Cr. Rub. à Hutten. Op. H. I. 100.

(3) V. lettre de Vadian. *ibid.* 1. 112.

nacé même par celui-ci d'être jeté en prison pour la vivacité de ses réponses (1), victime à son tour de la méfiance des vieilles universités, il partit pour l'Italie où nous le suivrons un peu plus tard, et ne revint en Allemagne, en Franconie même, qu'après trois années encore de vagabondage accompagné souvent de la plus affreuse misère, mais pour prendre part alors à cette lutte à laquelle il n'avait fait jusque-là qu'assister.

Mal reçu en effet à son retour, par son père qui affecta de traiter ses études et ses talents d'inutiles niaiseries, et par tous ceux qui s'étonnèrent de ne point le voir, après une si longue absence, paré au moins du titre de docteur en théologie ou en droit, il accepta avec plus d'entêtement et d'orgueil ce titre de simple compagnon, *simplex socius*, dans la carrière des lettres, qu'on lui jetait avec mépris. Envoyé presque, selon son expression, dîner à l'étable, avec les pourceaux, par les chevaliers, ces *indoctes doctes*, et condamné, parce qu'il n'avait pris aucun grade, par les uns au nom de Barthole et d'Accurse, par les autres au nom de Scot et de saint Bonaventure, comme s'il ne suffisait pas d'être *doctus*, si l'on n'était *doctor*, il n'en conçut qu'un dégoût plus prononcé pour la théologie et même pour le droit, *istas illiteratas literas*, comme il les appelait, qu'un mépris plus grand pour ces titres de licenciés et de docteurs qui ne paraient selon lui qu'une ignorance dangereuse; il déclara la guerre dans son cœur à ces bartholistes, qui occupaient, comme des éponges, les oreilles de tous

(1) *Ep. obs. vir.* p. 102.

les princes (1), et dont tout la science bavarde n'enrichit que ceux qui la débitent ; surtout à ces docteurs en théologie, nos *maîtres*, nos *pères*, comme ils s'appelaient effrontément, qui obscurcissaient la vraie religion de telle sorte, qu'on ne savait si c'était encore le culte du Christ ou celui d'un nouveau dieu. Dans sa colère (2), se glorifiant même et se promettant de n'être jamais *rien*, il publia cette petite satire intitulée *Nemo* ou *Nihil*, personne ou rien ; jeu d'esprit plein de verve, d'élégance, de finesse, où cet être de caractère mixte, ce mot de syntaxe ambigu, *Nemo*, *Personne*, jouit à la fois de toutes les propriétés de l'existence et du néant, et prête aux interprétations les plus satiriques :

Qui loquitur nemo est; loquitur nihil; at tibi si quid
Insonuit, dicas neminis esse nihil.
Sum nemo, vivam nec-ne, cui dicere promptum est (3).

(1) Præf. nem. t. II Tales sunt qui nunc in auribus principum quasi spongiæ hærent, etc.

(2) L. c. De me sic habe, certum est non obsequi his, qui me doctorem esse volunt.

(3) Voici quelques vers du Nemo. Voir la pièce entière, t. II, p. 316.

Ille ego sum nemo de quo monumenta loquuntur,
Ipse sibi vitæ munera nemo dedit.
Omnia nemo potest. Nemo sapit omnia per se,
Nemo manet semper; crimine nemo caret.
Nemo sorte sua vivit contentus, et intra
Fortunam didicit nemo manere suam.
Nemo sacerdotum luxus vitamque supinam,
Nemo audet latium carpere pontificem.
Nemo quirinalem dominatu liberat urbem,
Nemo laboranti subvenit Italiæ.
Criminis autor ego; quid enim quis dicere posset
Confestim brevius, quam : mala nemo fecit?

Bien décidé désormais à n'être rien et tout à la fois, il prit, sur le terrain des lettres, en dehors des cadres des vieilles universités, une position indépendante qui était d'autant plus forte qu'elle touchait à tout; il chercha enfin et trouva l'occasion de montrer ce qu'il pouvait à tous ceux qui n'avaient été pour lui et pour les objets de ses prédilections que des persécuteurs.

Pendant son long séjour en Italie les hostilités entre la scolastique et la renaissance avaient pris des proportions considérables, et revêtu le caractère d'un combat entre le principe d'autorité et le principe d'examen, entre Rome et l'Allemagne.

La littérature allemande, en effet, sérieuse ou légère, érudite ou moqueuse, de langue latine ou vulgaire, entrait dans une voie d'opposition tous les jours plus vive contre l'autorité spirituelle de l'Eglise et de la papauté. Frappée de la décadence morale de la chrétienté et du discrédit de l'autorité religieuse, elle accusait les dépositaires du pouvoir spirituel et l'enseignement même de la foi, de la corruption générale et du relâchement des mœurs; elle les attaquait soit par la satire, soit par l'érudition, tantôt en en appelant aux inspirations du bon sens et de la morale vulgaire, tantôt en cherchant de nouveaux fondements à la foi compromise par ses dépositaires actuels, dans le passé le plus lointain, aux sources mêmes du christianisme.

Tandis que la troupe turbulente des poètes de langue latine ou vulgaire, Eoban Hesse, Celtes, Phacchus, Sébastien Brandt, Murner, agaçait l'ignorance paresseuse et colère des moines et des scolastiques (1), Wimphe-

(1) Felix Malleolus, recapitulatio de anno jubilæo. — Pro nunc de præ-

ling essayait de rappeler les prélats et les moines à l'humilité, aux bonnes mœurs, en se faisant l'écho du murmure général qui s'élevait contre eux, *scandalum*, *odium*, *murmur populi in omnem clerum*. Geiler de Kaisersberg puisait le texte de tous ses sermons dans la *Nef des Fous*, où il voyait du vin généreux servi dans une coupe artistement travaillée. Pellican, Capito, Æcolampade, poussaient déjà, en 1512, leurs attaques de la discipline aux dogmes de l'Eglise. Reuchlin, traducteur de *Térence*, auteur d'une comédie contre les moines qu'on ne lui pardonna jamais, résumait ses leçons sur l'homilétique dans son livre de l'art de prêcher (*de arte prædicandi*), dirigé contre la plupart des prédicateurs de son temps. En rapport avec les rabbins juifs, il abordait même prématurément les régions plus dangereuses de la mystique du langage dans son livre *de Verbo mirifico*, et, sur les pas de Pic de la Mirandole, rattachant Platon à Pythagore, Pythagore aux Hébreux, cherchait à s'élever de symbole en symbole jusqu'au souverain Être, en s'appuyant sur la science occulte des Juifs dans son livre *de Arte kabbalistica* (1). Erasme, tout en commentant avec malignité certains dialogues de Lucien, et en faisant pétiller le

sentis pontificis summi et aliorum statibus comparationis præparationem fecimus, et nunc facie ad faciem experientia videmus quod nunquam visus est execrabilioris exorbitationis, direptionis, deceptionis, derogationis, decerptationis, deprædationis, expoliationis, exactionis, corrosionis et omnis, si audemus dicere, simoniacæ pravitatis, adinventionis novæ et renovationis usus et exercitatio continua quam nunc est tempore pontificis moderni (Nicolas) et in dies dilatatur.

(1) V. Meiners lebensbeschreib. beruhmter mœnner. Vie de Reuchlin, t. 2, 56, sqq.

vin généreux de Brandt dans l'*Eloge de la Folie*, rappelait la science chrétienne, dans son livre de la *Méthode pour parvenir à la vraie Théologie*, des vaines discussions et des arguties de l'école à l'étude de l'Écriture; et des docteurs du moyen âge, de saint Thomas, de Scot, de Bonaventure, aux Pères de l'Eglise primitive, à saint Augustin, à saint Basile, à saint Jérôme; mettant enfin l'exemple à côté du précepte, il éditait saint Cyprien et publiait pour la première fois en grec, avec des notes, le Nouveau Testament, afin de ramener, comme il s'exprimait, la froide et disputeuse théologie à son origine, et de lui montrer la source d'où elle sortait et où il lui fallait venir se retremper.

En face de cette disposition des esprits, la cour pontificale et l'église allemande, loin de diminuer leurs vieilles prétentions et d'accommoder leur conduite aux exigences nouvelles de l'époque, se raidissaient de plus en plus et continuaient à faire appel aux moyens de résistance et de propagande les plus violents et les plus discrédités (1). Après Alexandre VI, Léon X non seulement augmentait les priviléges spirituels des ordres mendiants si déchus, mais cherchait, à la faveur de la haine toujours vivace dont les Juifs étaient l'objet et des accusations si fréquentes de sorcellerie, à donner à

(1) V. Joh. de Turrecremata, de potestate papali (Roccaberti, t. XIII), c. 112. Credendum est, quod romanus pontifex in judicio eorum quæ fidei sunt, Spiritu-Sancto regatur et per consequens in illis non erret : Alias posset quis eadem facilitate dicere, quod erratum sit in electione quatuor evangeliorum et epistolarum canonis. Il s'élève contre « *multa turba adversariorum et inimicorum romanæ sedis* » qui ne veulent point ajouter foi à ces principes.

l'autorité disciplinaire dont les dominicains étaient investis le caractère terrible que venait de prendre récemment l'inquisition d'Espagne (1). A son exemple, les grands dignitaires de l'église allemande et les chefs des ordres mendiants ne cherchaient à retenir les âmes qui leur échappaient, qu'en excitant la crainte ou en recommandant les pratiques propres seulement à frapper les esprits les moins cultivés.

Ils multipliaient les mises à l'index, interdisaient la lecture des nouveaux livres ou des chefs-d'œuvre de l'antiquité; ils poursuivaient les novateurs et ceux qui les écoutaient. L'an 1512, en présence des princes de l'Allemagne assemblés en diète à Trèves, l'incorruptible tunique de Jésus-Christ avait été découverte dans le maître-autel de la cathédrale et exposée aux regards des fidèles (2). Pour faire contre-poids aux publications agressives des Meistersœnger et des humanistes, la presse ecclésiastique publiait ou remaniait, d'une part, les anciens livres de la scolastique, résumés par des élèves dégénérés qui ne savaient plus les comprendre; et, de l'autre, ces récits légendaires où la simplicité de l'Ancien Testament et de l'Evangile était si singulièrement travestie par l'imagination du moyen âge, ou si bizarrement commentée par une ignorance pédantesque (3).

(1) V. Rainaldus, 1498, n° 25; 1516, n° 34.

(2) V. Limpurger chronik, Hontheim, p. 1122.

(3) V. dans les *Ep. obs. vir.* un grand nombre de titres de ces résumés scolastiques et dans Gervinus : Geschichte der poetischen national-litteratur, 275 et sqq., les noms de ces petit slivres curieux, tels que le *speculum humanæ salvationis, Sanctæ Mariæ*, le livre des sept plaies de J.-Ch. et des sept joies de Marie, etc. etc.

Non contente de satisfaire ainsi aux besoins de l'imagination et à la curiosité de l'esprit, elle répandait ces curieux livres de prières adressées à tous les saints, ces couronnes de roses (*rosenkranz*) en l'honneur de la Vierge Marie, au simple bégaiement desquels tant d'indulgences étaient attachées (1). L'ordre de saint Dominique, le plus avancé dans cette voie, donnait naissance à une confrérie spéciale, vouée seulement aux prières du rosenkranz, comme la confrérie de sainte Ursule l'était aux onze mille prières en l'honneur des onze mille vierges de Cologne. Heureuse encore l'église allemande, si les dominicains s'étaient contentés de servir à la naïve simplicité du cœur et de l'esprit ce pain des faibles, et si Jacques Sprenger, le fondateur même de l'ordre de la couronne de roses, n'avait point rappelé davantage l'esprit de son institut, en frayant la route à l'inquisition en Allemagne dans son livre du *Marteau des Sorcières* (Hexênhammer).

Enfin, à l'occasion d'une discussion entre les deux plus redoutables champions des deux camps en Allemagne, l'humaniste Reuchlin et le prieur des dominicains Hogstraten, une lutte corps à corps et décisive s'était engagée.

En 1510, sur la dénonciation (2) d'un certain Pfefferkorn, juif nouvellement converti, qui, dans son zèle de néophyte, reprochait au *Talmud* et à quelques autres

(1) V. Hoffmann. Gesch. d. deutschen Kirchenlieds, p. 142 et 136.

(2) Dans deux livres écrits en Allemand, intitulés *Judenspiegel* et *Judenbeicht*. Erasme, dans une lettre à Pirkheimer, qualifie ainsi ce juif, p. 268, in Pirk. Oper. : Homo ad cætera lapis, tantum ad calumniandum ingeniosus.

livres juifs, les propositions les plus dangereuses pour le christianisme, le prieur des dominicains Jacques Hogstraten avait demandé à l'empereur l'autorisation de poursuivre et de se faire livrer par les Juifs tous les livres contraires à la foi chrétienne, et même de rechercher jusqu'à quel point les Juifs s'éloignaient de l'Ancien Testament. « Car c'était, disait-il, le droit de l'empereur de connaître de ces choses, la nation juive ayant autrefois reconnu l'autorité du saint Empire romain par-devant Ponce-Pilate (1). »

Le conseil impérial n'avait pas voulu délivrer cette autorisation sans prendre l'avis d'un homme grave, d'un laïque versé dans ces matières; il s'était adressé à Reuchlin, qui, en homme éclairé et en véritable chrétien, avait conseillé de conserver le *Talmud*, la *Kabbale*, les commentaires philologiques des Écritures, et les livres liturgiques; d'anéantir seulement, comme dangereux ou inutiles, ceux qui avaient rapport aux sciences occultes et à la sorcellerie, recommandant du reste la tolérance pour les juifs inoffensifs comme pour les livres de science (2).

Il n'en avait pas fallu davantage pour exaspérer les dominicains, auxquels aurait sans doute plu davantage un dilemme à la façon du calife Omar, et tourner toute leur fureur sur Reuchlin. En effet, le juif Pfefferkorn, poussé par eux, avait écrit d'abord en 1511 un livre (Handspiegel), où il interprétait perfidement la défense

(8) Gutachten im Augenspiegel Reuchlins dans v. d. Hardt, Hist. litt. ref. III, 61.

(1) Reuchlini consilium pro libris Judæorum non abolendis, dans V. der Hardt. Hist. ref. p. 49.

de l'avocat des Juifs. Reuchlin avait répliqué un peu vivement au *Miroir de la Main* par le *Miroir des Yeux* (Augenspiegel) (1). Le prieur des dominicains Hogstraten, se prétendant blessé dans la réplique, avait alors paru sur la scène avec la faculté de théologie de Cologne, c'est-à-dire Ortuinus Gratius et Arnold de Tongres, et avait dressé contre le docteur une accusation d'hérésie. Bref, Hogstraten et Reuchlin avaient jugé nécessaire de faire intervenir l'autorité impériale. Reuchlin, le premier, avait justifié en allemand (2) l'avis qu'il avait donné à l'empereur à propos des Juifs ; Hogstraten avait adressé au contraire à l'empereur les *Articles* (3) ou *Propositions* suspectes de judaïsme extraites des livres de Reuchlin par Arnold de Tongres, avec une attaque satirique d'Ortuinus Gratius : ce qui lui avait attiré, de la part de Reuchlin, dans sa *Défense contre les calomniateurs de Cologne* (4), dédiée aussi à l'empereur, une réplique assez rude pour mériter même le blâme d'Erasme, de Bilibald Pirkheimer et de quelques-uns de ses amis.

L'empereur avait ordonné sagement le silence aux partis; mais il n'était plus possible d'étouffer l'affaire. Un laïque, un docteur ès-droit, s'était permis d'émettre, dans une affaire religieuse, un avis contraire à une des

(1) V. l'Handspiegel et l'Augenspiegel, dans V. d. Hardt.

(2) Ain clare verstendnis in teutsch uff doctor Johanesen Reuchlins ratschlag von den Juden buchern. 1512.

(3) V. Articuli sive propositiones de judaico favore minus suspectæ, ex libel. Joh. Reuchl. D. l. Cologne, 1512.

(4) V. dans la deuxième partie de l'Hist. de la Réf. de V. d. Hardt.

premières facultés de théologie, et au chef d'un des ordres religieux les plus puissants. Eh quoi! les choses de l'esprit et de la foi, la science et la croyance, n'étaient-elles point confiées à l'Eglise comme un dépôt dont elle seule avait la surveillance et la disposition? Cette nourriture qu'elle avait la charge de dispenser selon sa mesure aux fidèles, allait-elle être ravie au sanctuaire, donnée en proie à l'avidité, aux passions du monde? Les laïques, sous ce rapport, ne relèveraient-ils plus des clercs, et après tant d'autres choses, la science et la foi seraient-elles aussi sécularisées? Telles étaient les pensées qui préoccupaient les adversaires de Reuchlin; les reuchlinistes, au contraire, se demandaient si, en matière de foi et surtout de science, il fallait tout accepter aveuglément du clergé institué; si la connaissance, l'étude des livres sacrés et profanes, l'examen des prescriptions, de l'enseignement ecclésiastique étaient interdits; si cette distinction entre les clercs et les laïques était si tranchée qu'il y eût nécessairement, d'un côté, la science et l'autorité, et, de l'autre, l'ignorance et la soumission; si, comme il y avait dans le royaume temporel une noblesse de naissance qui se réservait la jouissance du commandement et des terres, il y avait aussi dans le domaine spirituel une noblesse d'institution pour se partager exclusivement l'autorité, la possession de la science et de la foi, ces biens de l'esprit?

Sous l'empire de ces idées, dans toutes les villes d'université, en Allemagne et même en France et en Angleterre, les lettrés s'étaient partagés en deux camps bien tranchés. Sous les drapeaux d'Hogstraten, d'Arnold de Tongres et d'Ortuinus Gratius s'étaient rangés tous les

professeurs des facultés de théologie, maîtres des sentences, logiciens, lecteurs de la Bible, docteurs, bacheliers en les sept arts, puis la foule des moines : dominicains, franciscains, carmes, mendiants, résolus à conserver intacte l'autorité de l'Eglise en matière de religion, la supériorité de la théologie sur toute autre faculté et la domination absolue des clercs sur les consciences; sous les drapeaux de Reuchlin, au contraire, on voyait tous les partisans des nouvelles études, humanistes, poètes, juristes, écrivains en langue vulgaire, quelques ordres religieux même, tels que les augustins et frères mineurs, rivaux des mendiants, qui voulaient tous défendre dans Reuchlin, à la fois érudit, poète, légiste, théologien même, la cause de l'émancipation de la pensée et de la liberté de la science.

Au moment où Hutten rentrait en Allemagne, en 1514, le prieur des dominicains, Hogstraten, décidé à saisir cette occasion pour relever le crédit de son ordre, citait directement Reuchlin, comme hérétique, à comparaître, à Mayence, devant une commission ecclésiastique composée par lui-même, et condamnait au feu les livres du docteur malgré son appel au pape; cité lui-même pour ce fait par devant l'évêque de Spire, et condamné pour calomnie au silence et aux frais du procès, il faisait brûler audacieusement, en place publique, à Cologne, les livres de Reuchlin, en appelait à son tour à Rome, aux plus célèbres universités de l'Europe, et s'apprêtait à partir pour l'Italie, afin de suivre l'affaire en personne.

Ainsi la cause du libre examen était portée devant l'autorité infaillible et sans appel du Saint-Siége. Toute

l'Europe lettrée était dans l'attente. Tandis que les universités de Paris, d'Erfurth, de Mayence, de Louvain, cherchaient à entraîner le pape contre Reuchlin, l'empereur, le cardinal de Gurck, les ducs de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, Erasme, Nuenar, Pirkheimer, André Fuchs, Laurent Truchsess, Jacob de Bannisiis, treize abbés, trente-cinq villes, écrivaient au pape en sa faveur. La cour pontificale était fort embarrassée; protectrice des sciences et des lettres en Italie, elle n'était point disposée à les proscrire en Allemagne, mais craignait cependant de refuser quelque chose à cette milice redoutable des dominicains, à l'inimitié de laquelle Alexandre VI préférait la haine du plus puissant prince de la chrétienté, lorsque le procès s'intruisit tout-à-coup de la façon la plus vive et la plus originale devant le tribunal de l'opinion publique.

Dans le courant de l'année 1514 on vit circuler, dans les principales villes du Rhin, des lettres manuscrites en latin, sur différents sujets de théologie, d'érudition, sur certains personnages connus, et sur les événements du jour qui pouvaient intéresser alors toute la société lettrée, surtout sur la grande querelle de Reuchlin. Datées des principales villes universitaires de l'Allemagne, de Mayence, de Wittemberg, de Leipsick, de Nuremberg, de Francfort, etc., etc., signées de noms obscurs de bacheliers, licenciés, professeurs en théologie, d'étudiants clercs, de moines, elles étaient adressées, avec les expressions de respect et d'admiration les plus vives, au premier personnage de la faculté de théologie de Cologne, à celui qui jouissait de la plus grande réputation parmi les théologiens de la vieille école, et qui

s'était signalé au premier rang dans la lutte contre Reuchlin, au très-savant et très-excellent Ortuinus Gratius, maître ès-arts, poète, orateur, philosophe, théologien, et davantage encore s'il l'eût voulu (1).

Ortuinus Gratius, sorti de l'école de Deventer comme Erasme et tant d'autres, devenu l'un des plus fermes soutiens de l'université de Cologne, avait eu sous sa direction un grand nombre de jeunes étudiants en théologie; c'était ces anciens élèves, dispersés maintenant en Allemagne, en Italie, les uns moines, les autres visant une cure, ceux-ci poursuivant leurs études ailleurs, ceux-là voyageant pour voir du pays, qui s'adressaient de toute part à leur ancien maître. Etudiants, théologiens, moines, tous humbles encore, obscurs à côté de cet illustre personnage, ils prenaient la liberté de lui écrire pour lui prouver leur reconnaissance ou pour profiter encore de ses doctes leçons et de ses sages conseils. Difficultés étymologiques, distinctions de l'école, obscurités de la théologie, cas de conscience, tentations, chûtes de la chair, ils adressaient tout au savoir et à l'expérience d'Ortuinus Gratius. Ce n'était pas toujours des conseils qu'ils avaient à demander, des confessions qu'ils avaient à faire; témoins, acteurs dans cette grande

(1) Pour étudier cette satire, j'ai pris le recueil des *Ep. obs. vir.* de Munch, sixième volume des œuvres de Hutten. L'adresse de la première lettre est ainsi conçue : Thomas Langschneiderius, bacculaurius theologiæ formatus, quamvis indignus, S. D. superexcellenti, necnon scientificissimo viro, domino Ortuino Gratio deventriensi, poetæ, oratori et philosopho, necnon theologo, et plus si vellet. » J'espère que la preuve de la large participation de Hutten à ce pamphlet sortira du récit même de la querelle, et de l'analyse de ces fameuses lettres.

lutte qui divisait l'Allemagne, ils instruisaient leur ancien maître, leur chef, de tout ce qui se disait, de tout ce qui se tramait aux principales universités, lui faisaient part de leurs propres sentiments, des discussions, des attaques qu'ils avaient à soutenir, et l'assuraient de leur inaltérable dévoûment à la bonne cause. Jetés, au sortir des écoles théologiques, dans un monde tout nouveau pour eux, exposés aux railleries des humanistes, au mépris des juristes, effrayés de tout ce qu'ils voyaient et de tout ce qu'ils entendaient, ils se faisaient l'écho de tous les bruits, de tous les scandales, de toutes les accusations portées contre la moralité, la science d'Ortuinus, de Hogstraten, de Pfefferkorn, des dominicains; ils s'enquéraient avec une anxiété naïve de leur authenticité, et se répandaient en injure contre Reuchlin et ses partisans en faisant des vœux pour le triomphe de la théologie et des dominicains, et l'extirpation de tous les hérétiques et de toutes les nouveautés dangereuses.

Le style des lettres convenait aux sujets qu'elles traitaient; il était simple, sans apprêt, ainsi que l'avouaient humblement les obscurs correspondants de l'illustre Ortuinus, ennemi surtout des vanités de la mode nouvelle. Parfois cependant, pour plaire à leur ancien maître qui se piquait de poésie, et lui montrer qu'ils avaient profité de ses habiles leçons, ils risquaient de poétiques essais en l'honneur de la théologie et de ses partisans; mais ils avaient bien soin d'annoncer qu'ils ne savaient point les règles de la métrique profane inventée par les séculiers, et se contentaient de rimer selon la vieille coutume. Leurs vers n'étaient point de *poetria seculari et nova, sed de illâ antiqua, quam admittunt magistri, in Parrhisia et*

Colonia, *et alibi;* ils écrivent *theologicaliter non poeticaliter;* aimant mieux aller au fond des choses, ils ne s'arrêtaient point à l'écorce, ils pénètraient jusqu'à la noix (1).

Ecoutons plutôt les obscurs correspondants d'Ortuinus, sur la lutte de la scolastique et de la renaissance dans les vieilles universités, sur la rivalité des humanistes, juristes et théologiens, sur la valeur des anciens et des nouveaux objets d'études, sur la latinité vénérable du moyen-âge et la latinité du jour, sur le mérite des poésies ecclésiastiques et des poésies séculières, sujets qui remplissent ces premières lettres. « Ils voulaient en général proscrire la lecture de tous les poètes anciens, de par Aristote, qui assure dans sa métaphysique que les poètes sont des menteurs. Car qui ment pèche : celui-là donc qui veut fonder son enseignement sur des mensonges édifie sur le péché (2). Etait-il besoin de prouver, selon eux, que ces poètes n'inventent que des faussetés ? L'un d'eux parle d'un fleuve qui roule du sable d'or ; un autre, un grec, parle d'une ville assiégée dix ans par ses compatriotes, et prise seulement après qu'un cheval se fût mêlé de prophétiser, comme si ce privilége n'avait pas été réservé au seul âne de Balaam. Il vaudrait bien mieux, à les entendre, s'en tenir, selon le conseil de ces messieurs de Cologne, à des livres comme

(1) V. p. 225 et p. 207.

(2) V. p. 91. Quia ut scribit Aristoteles, primo metaphysicæ : Multa mentiuntur poetæ, sed qui mentiuntur peccant, et qui fundant studium suum super mendaciis, fundant illud super peccatis. Et quicquid fundatum est super peccatis, non est bonum, sed est contra Deum : quia Deus est inimicus peccatis, etc.

le *Doctrinale Alexandri*, *Jean de Garlandia*, le *Composita Verborum*, l'*Epistolare magistri Pauli Niavis;* à des professeurs tels que maître Ortuinus, Sotphius, auteur d'un commentaire sur les quatre parties d'Alexandre dans la ville de Cologne, Sulpitius dans celle de Leipsick ; et imiter ce digne élève en théologie qui, apprenant à son arrivée dans la ville de Mantoue que là était né Virgile, n'eut que faire de ce païen et se rendit au couvent des Carmélites visiter le tombeau de Baptista, *qui in duplo est melior quam Virgilius.* »

« S'ils permettaient l'explication des auteurs profanes, c'était à la condition seulement qu'elle fût réservée à ceux qui savaient les entendre comme il faut. Hommes charnels, les séculiers ne saisissaient que le sens naturel, littéral, historique (1); le côté allégorique, spirituel, leur échappait complètement. Sous la fable, ils ne savaient surprendre la figure, le symbole, ainsi que faisait Thomas de Valleis, qui, dans son livre sur les métamorphoses d'Ovide, voyait dans Diane entourée de ses nymphes la figure de la Vierge Marie ; dans Cadmus à la recherche de sa sœur, celle de Jésus-Christ et de l'Eglise; et, dans le repas de Saturne, la vérification de ces paroles d'Ezéchiel : *Comedent patres filios in medio tui*, les pères mangeront leurs fils dans ton sein ; parce qu'il sait commenter de la bonne façon, *allegorice et spiritualiter.* »

Mais les obscurs correspondants d'Ortuinus n'y pouvaient rien. Le nouveau latin, comme ils disaient, les débordait de toute part; et les poètes, simples (2) compa-

(1) Ce qui suit est pris presque textuellement des pp. 123 et seq.

(2) P. 98. Simplices socii in nulla facultate promoti vel qualificati.

gnons qui n'étaient passés maîtres en aucune faculté, non contents de les supplanter partout, les bafouaient encore. Leurs lettres, en montrant aux prises les humanistes et les clercs, constataient en effet partout la défaite des derniers, et paraissent souvent comme la longue et moqueuse épitaphe du moyen âge, vaincu (1), condamné par les juristes, frappé de mort par les poètes, et porté en terre au milieu des sarcasmes et des éclats de rire de tous. Le célèbre Ortuinus Gratius recevait de toutes les villes d'Allemagne les lamentations des moqués, des battus, des mourants, et ne pouvait plus, grâce à la terrible protection d'Hogstraten, que se défendre encore quelque temps, lui et les siens, dans la ville de Cologne.

« Cette ribaudaille (2), lui écrivait-on, à savoir la nouvelle faculté des poètes, s'accroît de jour en jour et pullule dans toutes les villes et provinces de l'Empire; ils attirent à eux les jeunes gens innocents, en décriant les sept arts, et font tomber les anciennes facultés (3). On ne voit plus comme autrefois les étudiants se promener ayant sous le bras d'excellents livres, comme le *Petrus Hispanus*, les *Parva Logicalia*, le *Vade-mecum* ou

(1) V. passim, un grand nombre d'épitaphes grotesques, de Hogstraten, d'Ortuinus, d'Heckmann, de Sulpitius, etc. etc.

(2) V. p. 119. Ista ribaldria, nova facultas poetarum.

(3) V. p. 242. Isti destruunt omnes universitates, et audivi ab uno magistro lipsiensi, quando ipse fuisset juvenis tunc illa universitas bene stetisset, quia in viginti milliaribus, nullus poeta stetisset. Et fuit multum scandalum quod aliquis studens iret in platea, et non haberet Petrum Hispanum aut parva logicalia sub brachio. Sed nunc volunt audire Virgilium et Plinium, et sic quando revertunt in patriam, dicunt eis parentes : quid es? Respondent quod sunt nihil, sed studuerunt in poesi. Tunc parentes non sciunt quid est, et pœnitent de pecunia.

les *Dictamina Joannis Sinthen;* ils veulent tous entendre expliquer Virgile et Pline, et ils courent aux établissements des poètes, désertant les universités. Aussi voyez comme celles-ci dépérissent : au dire d'un ancien maître, il y avait, quelques années auparavant, encore deux mille étudiants à Leipsick, autant à Erfurth, quatre mille à Vienne, autant à Cologne ; maintenant, il n'y en a pas un pareil nombre dans toutes les universités réunies. Cela n'est pas étonnant : les jeunes gens, méprisant les titres de bacheliers licenciés ès-arts, négligent de prendre ces grades. De retour dans leur patrie, ils répondent à leurs parents qui leur demandent ce qu'ils sont : rien ; mais ils ont étudié en poésie, et les familles ne sachant ce que c'est, mécontentes, ne veulent plus perdre leur argent à envoyer leurs fils aux universités. »

Le résultat de cette sécularisation de l'enseignement, de la science, était évidemment, au dire des hommes obscurs, l'immoralité, l'incrédulité de la jeunesse. « Un correspondant d'Ortuinus, sorti depuis peu des mains des théologiens de Cologne, se repent d'avoir quitté cette ville pour aller étudier à Mayence (1). A Cologne, au moins, les hommes étaient dévots, et volontiers allaient à l'église et le dimanche au sermon. A Mayence, c'est bien différent : les étudiants ne font point la révérence aux maîtres; les maîtres ne surveillent point les écoliers et ne portent point capuchon. On n'entend des uns et

(1) V. p. 114. In Colonia sunt homines devoti, et libenter visitant ecclesias..... Hic unus non credit quod tunica Domini Treveris est tunica Domini, alter quod possibile est, quod tres reges in Colonia sunt tres rustici ex Westphalia.

des autres que paroles de scandale : l'un prétend que la tunique de Trèves n'est point la tunique véritable de Jésus-Christ, et que les trois rois de Cologne sont simplement trois paysans de Westphalie; l'autre médit des indulgences et des frères prêcheurs qui les débitent, traite Hogstraten d'inquisiteur exécrable et maudit, et voit dans son Eglise l'*Ecclesiam malignantium* dont parle l'Ecriture.

» Le pis est que ce n'est pas un vice particulier à Mayence; les poètes ont pénétré partout et apporté le poison avec eux. A Leipsick, Petrus Mosellanus et l'anglais Richard Crocus ont tant fait, que les maîtres ès-arts sont dans une disette presque entière de pensionnaires (1) et de commensaux (*habent valde paucos domicellos et commensales*), et n'ont pas une suite aussi nombreuse maintenant en allant à l'église qu'autrefois en se rendant au bain. A Erfurth, Eoban Hesse et Pierre Aperbach ne sont pas moins dangereux (2). A Vienne, depuis que Joachim Vadian est devenu recteur, les poètes ont le dessus; Georges Collimitius, médecin, Cuspinianus, conseiller de l'empereur, Lassius et d'autres dominent; le vieil Heckman, qui a promis de tenir pour la théologie jusqu'à la fin de ses jours, succombe enfin. A Wittemberg, quelques poètes prétentieux, entr'autres Georges Sibutus et Balthasar de Phacca (3), s'avisent même de discréditer la poétique d'Ortuinus Gratius, comme si celui-ci n'était point poète par la

(1) V. p. 200.

(2) V. p. 241.

(3) V. p. 140.

grâce divine, *supernaturali gratia gratis ei data*, comme l'indique assez clairement son nom.

» Mais le plus dangereux, c'est que les juristes, par jalousie, font cause commune avec les poètes, et ont résolu de détruire ou d'abaisser entièrement les facultés des arts et de théologie. A Francfort (1), un juriste n'a point voulu saluer un théologien qui n'était point en costume, et s'est défendu en citant ce principe : *Qualem te invenio, talem te judico*, tel je te vois, tel je te juge. A Leipsick, l'un d'eux a été jusqu'à dire que, dans les processions (2), un bachelier ès-droit devait passer devant un maître ès-arts, ne réfléchissant point que ce dernier, étant maître en les sept arts, devait en savoir bien plus que le premier, savant en une seule chose, le droit. Il n'y avait cependant qu'à compter.

» Ils se sentent soutenus par certains ribauds, manières de chevaliers qu'on voit souvent sur les places, armés d'épées longues et montés sur de grands destriers, menacer les gens honnêtes de la voix et de la lance (3). Il en est surtout un plus dangereux que les autres, un certain Hutten, qui se prétend poète sans avoir pris aucun grade dans le droit ni dans les arts, parce qu'il a composé un poème sur le triomphe de Reuchlin *(triumphus Capnionis)*, et qui a juré de couper le nez et les oreilles à tous ses adversaires. Heureusement, il vient de repartir pour l'Italie; que la peste l'y étouffe (4).

(1) V. p. 121.

(2) V. p. 164.

(3) V. p. 188. Sunt valde terribiles, et habent gladios et spados, et unus ex eis est comes, et est longus vir, et habet albos crines, etc.

(4) V. p. 257.

» La ville de Cologne seule console les vaincus de leur défaite. Là, trônent encore Ortuinus Gratius, poète illuminé dans la foi catholique, qui combat ses ennemis avec leurs propres armes ; maître Arnold de Tongres, régent au collége de Saint-Laurent, celui qui sait le mieux flairer l'hérésie, théologien profond et subtil ; André Delitsch, qui sait commenter Ovide *allegorice*, et magister Rotburgensis, qui fait à la louange des saints et de notre sainte mère l'Eglise des vers qui font crever d'envie tous les poètes séculiers et gentils, etc., etc. Après le départ d'Æsticampianus, deux autres poètes, Hermann de Busch et Cæsarius, ont essayé d'entraîner les étudiants de Cologne dans leurs piéges ; mais ils ont été aussi obligés de quitter la place, et maintenant la plus grande concorde règne dans la ville (1). »

Tout le monde a reconnu la fameuse satire des *Epistolæ obscurorum*, dont les lettres, après avoir longtemps couru isolées et manuscrites, furent réunies et publiées (la première partie du moins) à la fin de l'année 1515, ou au commencement de l'année 1516, sous ce titre : *Epistolæ obscurorum virorum ad venerabilem virum magistrum Ortuinum Gratium Daventriensem Coloniæ Agrippinæ bonas litteras docentem, variis locis et temporibus missæ, ac demum in volumen coactæ;* avec le nom de la ville de Venise, celui de l'imprimeur d'*Aldus MInutius;* et, à la fin, un privilége du pape pour dix ans, et un brevet contre toute contrefaçon. On peut voir dans les lettres du temps si l'espièglerie réussit. Erasme parle dans sa correspondance de la joie avec laquelle ces let-

(1) V. pp. 108, 241, 242, sur l'état de la ville de Cologne.

tres furent d'abord reçues par des moines franciscains et dominicains de la Grande-Bretagne et du Brabant, longtemps persuadés qu'elles étaient écrites en faveur d'Ortuinus et des moines. Il cite un prieur des dominicains qui fit emplette d'un grand nombre d'exemplaires pour en faire des cadeaux (1). Thomas Morus écrit à Erasme que les moines d'Angleterre, s'imaginant qu'on ne s'égaie que sur le style des lettres, abandonnaient volontiers la forme pour retenir le fond, la valeur des pensées (2).

Mais, sur les bords du Rhin, où la méprise n'était pas possible, la justesse du coup porta la fureur dans le camp des théologiens et des frères. Ortuinus Gratius jeta feu et flamme dans les *Lamentationes obscurorum virorum*, menaça de sa colère l'imprimeur, ainsi que l'auteur ou les auteurs de ces lettres scandaleuses, s'adressa à Hogstraten pour obtenir de Rome une sentence d'in-

(1) Epist. 979. p. 110. Ubi primum exissent Epistolæ obscurorum virorum, miro monachorum applausu exceptæ sunt apud Britannos a Franciscanis ac Dominicanis, qui sibi persuadebant eas in Reuchlini contumeliam et monachorum favorem serio proditas; quumque egregie doctus, sed nasutissimus, fingeret se nonnihil offendi stylo, consolati sunt hominem. Post in Barbantia prior quidem dominicanus, et magister noster, volens innotescere patribus, coemit acervum eorum libellorum, ut dono mitteret ordinis proceribus, nihil dubitans quin in ordinis honorem fuissent scriptæ. Quis fungus possit esse stupidior? At isti sunt, ut sibi videntur, Atlantes Ecclesiæ nutantis.

(2) Epistolæ obscurorum virorum operæ pretium est videre, quantopere placeant omnibus, et doctis joco, et indoctis serio; qui dum ridemus, putant rideri stylum tantum, quem illi non defendunt, sed gravitate sententiarum dicunt compensatum, et latere sub rudi vagina pulcherrimum gladium. Utinam fuisset inditus libello alius titulus! Profecto intra centum annos homines studia stupidi non sensissent nasum, quanquam rhinocerotico longiorem.

terdit, accusa tous les humanistes de la contrée, Reuchlin, Erasme même, et enfin désigna vivement Crotus Rubianus et surtout Hutten, cette fois sans se tromper. Evidemment, l'espièglerie une fois commencée, plusieurs avaient pu se mettre de la partie; mais les principaux coupables étaient les deux anciens amis de l'université d'Erfurth, Hutten principalement. Amis ou ennemis, tous se sont accordés à jeter sur ce dernier la plus grande part de l'éloge ou du blâme; et un grand nombre de raisons tirées de l'histoire littéraire du temps, des *Epistolæ obscurorum* et de la vie de Hutten même, confirme leur décision.

La colère d'Ortuinus Gratius ne pouvait cependant qu'encourager Crotus Rubianus et Hutten à exploiter cette mine. En effet, de nouvelles lettres recommencèrent à circuler presque aussitôt, pour être réunies et publiées un peu plus tard, en 1517. Le caractère en était en général plus sérieux, par le fond au moins, sinon par la forme, mais, par cela même, plus dangereux encore. Les lettres scandaleuses sur les mauvaises mœurs des moines étaient bien moins nombreuses, mais l'attaque commença à aller au fond des choses. Parmi ces lettres, les unes, datées encore de l'Allemagne, représentaient cette fois la lutte de la théologie nouvelle et de la théologie scolastique, la première s'appuyant sur l'intelligence éclairée des Ecritures et les Pères de l'Eglise, l'autre sur l'enseignement d'Aristote et l'autorité des docteurs du moyen âge. Cette partie est probablement l'œuvre de Crotus Rubianus; les autres, datées de l'Italie et de Rome, traitaient de l'affaire de Reuchlin, de ses partisans en Allemagne, des efforts et des intri-

gues d'Hogstraten et des siens auprès de la cour pontificale pour obtenir la condamnation du docteur, et intéressaient toute l'Allemagne à cette lutte de la liberté des lettres contre l'autorité; c'est évidemment l'œuvre de Hutten qui, peu de temps après la publication, repartit pour l'Italie, afin d'y étudier le droit, mais prit bien garde encore cette fois de boire l'*absinthe d'Accurse*, et s'occupa bien davantage de cette correspondance curieuse.

Bilibald Pirkheimer, le sénateur lettré de Nuremberg, avait conseillé à Hutten, dans une de ses lettres, de faire paraître le nouveau recueil, en substituant à l'ancien titre celui d'*Epistolæ clarorum virorum*, afin d'esquiver le coup du bref condamnatoire que Léon X préparait déjà. Mais la seconde partie brava les effets de la sentence pontificale, sûre de trouver, par cela même, plus de lecteurs encore. La lettre d'un protonotaire apostolique, qui désirait savoir pourquoi Ortuinus Gratius avait donné à ses correspondants le titre d'*Obscuri viri* (hommes obscurs), ouvrit l'attaque (1). La question avait déjà, disait-il, été débattue en un savant conseil. « L'un avait prétendu qu'Ortuinus avait suivi le précepte de l'humilité évangélique, parce que la grâce divine ne se communique jamais qu'aux humbles et aux simples; un autre, profond théologien, attribuait sa détermination à des raisons plus mystiques tirées des prophètes Job et Michée, dont le premier enseigne que Dieu ne révèle ses profondeurs qu'aux ténèbres (*revelat profunda tenebris*), et le second que la lumière du Seigneur n'ap-

(1) V. p. 167.

paraît qu'au milieu de l'obscurité (*in tenebris, Dominus lux mea est*); mais le protonotaire n'était point satisfait; *adhuc sub judice lis est.* C'est pour cela qu'il écrivait au professeur de Cologne. »

A défaut d'Ortuinus Gratius, Hutten répondit un peu plus tard à la question dans un autre de ses ouvrages, lorsqu'à propos des dominicains, partisans d'Hogstraten, il fit le portrait de l'ignorance, personnage hébété et obèse, ami de l'obscurité, qui nourrit les hommes de ténèbres dans une profonde nuit (1),

..... Tenebris gaudet, nutritque profunda
Obscuros in nocte viros.....

et dépeignit cette cohorte ennemie des dieux, privée de la lumière, et qui ne se produit point au grand jour!

Ite deis inimica cohors, tamen ite sophistæ,
Obscuri prodite *viri*, turba indiga lucis,
In nullo versata die!

Le portrait est assez frappant; on reconnaît dans les correspondants de l'illustre Ortuinus, les ennemis de la science, que la diffusion des lumières offusque et effraie, ceux qui font de l'ignorance un oreiller commode à leur paresse, et ceux qui y cherchent l'appui d'une autorité qu'ils ne savent soutenir autrement, méritant tous, s'il fallait traduire l'épithète d'*obscuri viri*, les premiers, qu'on ramassât le nom d'obscurantin, les autres qu'on formât celui d'obscurantiste (2).

(1) V. le Triomphe de Capnion, pp. 374, 376.

(2) C'est ainsi que la plupart des écrivains allemands ont entendu le mot *obscuri viri*. Les uns l'ont traduit par le mot *dunkelmænner*, passivement, les autres par le mot *dunkelnmænner*, activement.

Si l'esprit d'innovation introduit dans l'étude des lettres avait soulevé tant de craintes et de réclamations, quelle tempête dut-il exciter en pénétrant dans le sanctuaire même de la théologie? Ecoutez les nouvelles plaintes des correspondants d'Ortuinus : « Ce n'était point assez qu'il y eût un latin séculier, des poètes séculiers, voici naître à son tour une théologie séculière, c'est-à-dire l'hérésie (1). De prétendus docteurs, qui ne sont gradés dans aucune faculté des arts, qui ne savent rien du *Livre des Sentences* et de la *Somme théologique*, qui ne sont ni albertistes, ni scotistes, ni occamistes, ni thomistes, s'avisent de traiter des choses de la religion à leur mode, comme si ce n'était point matière subtile que les mondains ne peuvent comprendre comme la grammaire et la poésie, et en laquelle l'Esprit-Saint lui seul peut éclairer les siens (2). Aussi, les questions importantes sont négligées ; il ne s'agit plus de savoir si la *matière est l'être en acte ou en puissance* (3), si l'*essence* et l'*existence* sont distinctes, si Dieu est dans le *prédicament* ou s'il *n'y est pas*, s'il faut tenir avec les albertistes que la logique est *de secundis intentionibus in ordine ad primas* (4), ou avec les thomistes qu'elle est *de primis intentionibus ad secundas*, etc.

» Au lieu de cela, un certain Erasme, à Bâle, petit

(1) V. p. 236. Etiam theologi seculares in partibus superioribus incipiunt esse superbi, et unus qui neque est Albertista, neque Scotista, neque Occamista, neque thomista, etc.

(2) V. p. 88.

(3) V. p. 143.

(4) V. p. 240.

homme qui ne peut pas en savoir bien long (1), a écrit un livre des proverbes : le besoin, je vous le demande, après les proverbes de Salomon ; et le voilà maintenant qui invente un nouveau Testament, et, s'appuyant sur quelques docteurs grecs, médit de Scot et de saint Thomas, comme si l'on avait affaire de cette langue hérétique que personne n'entend, de ces grecs que saint Paul avec raison appelle des menteurs. On dit qu'Erasme a présenté son nouveau Testament au pape, et qu'il a l'approbation de plusieurs cardinaux. Mais serait-il approuvé cent fois, les dominicains lui feront son procès comme autrefois à Jean Wessel, dussent-ils attendre jusqu'après sa mort pour le convaincre d'hérésie (2).

» A Stuttgardt, Reuchlin, le plus entêté de tous ces hérétiques, a écrit un livre intitulé *de la Kabbale*. On ne sait ce que c'est ; mais cela ne doit renfermer rien de bon. Le livre est hérissé d'hébreu et de grec, au point que les plus habiles n'y peuvent rien comprendre. Il ne se fonde point sur saint Bonaventure, mais sur un certain Pythagore, nécromancien (3) : c'est tout dire.

» A entendre ces docteurs d'hier, les anciens théologiens ne pouvaient rien comprendre aux Écritures, parce qu'ils ne savaient ni le grec ni l'hébreu. Mais l'inspiration du Saint-Esprit vaut bien mieux ; la très-sainte théologie n'a rien à apprendre des Grecs et des Hébreux.

(1) V. p. 146. Mihi videtur impossibile quod unus homo parvus, ut ipse est, tam multa deberet scire.

(2) V. encore pour Erasme les pages 231, 247, 248, 282. Hutten, dans une lettre particulière répète ces mêmes paroles.

(3) V. p. 284. Etiam ille liber habet multa dicta Pythagoræ qui fuit nigromanticus.

Si nous avons besoin des lettres juives pour défendre la foi chrétienne, les Juifs vont s'affermir dans leur foi ; si nous avons besoin des lettres grecques, les Grecs vont s'affermir dans leur schisme. Juifs et Grecs ne méritent que mépris (1). Nous sommes chrétiens et non juifs, nous sommes latins et non grecs, de l'église d'occident, non du schisme. Ce n'est point en puisant à ces sources hérétiques que nos nouveaux docteurs pourront détruire ce qu'ils appellent l'échafaudage vain d'une théologie bâtarde, illuminer les Écritures d'un jour nouveau, et restituer l'antique, la vraie théologie ; leurs écrits le prouvent assez : il ne peut sortir de là que l'hérésie. »

Une seule chose pourrait, selon les correspondants d'Ortuinus, porter remède à ce mal, c'est l'établissement d'une censure, l'interdiction faite à tous laïques de rien écrire en théologie sans l'approbation des maîtres, par cette seule considération qu'ils n'ont point qualité pour cela et portent la faux dans la moisson d'autrui (2).

Mais les lettres qui instruisent Ortinus des sentiments de l'Allemagne sur l'affaire de Reuchlin et des derniers débats du procès à Rome, ne sont pas les moins curieuses. « Croirait-on que ces poètes et juristes, s'écrient les correspondants d'Ortuinus, dans l'intention, non plus seulement de défendre leur chef qui HEBRAICE *vocatur Capnion*, mais de détruire la théologie et l'ordre des dominicains, ont formé, sous le nom de Reuchlinistes, une vaste conspiration qui compte déjà un grand

(1) Ces lignes très-curieuses sont traduites prssque textuellement des pages 248 et 224.

(2) V. p. 233 sur la censure ecclésiastique.

nombre d'associés; de sorte qu'un malheureux frère bien pensant ne peut plus parcourir les universités allemandes, sans avoir à souffrir de leur part les plus mauvais traitements? Le docteur Murner, à Trèves, est à la tête de ces mécréants qui ont déclaré la guerre à la théologie. Aux premiers rangs de l'armée, on compte Hermann de Busch, le poète, réfugié maintenant à Rostock; le comte de Nuenar, chanoine de Cologne; Bilibald Pirkheimer, qui, de Nuremberg, réveille par ses lettres le courage des faibles; Eoban Hesse, Pierre Aperbach, à Erfurth; Conrad Muth, qui ne veut point accorder à ceux de Cologne le nom de théologiens; Philomusus, à Ingoldstadt; Vadian, à Vienne; un tout jeune homme corrompu par Reuchlin, Philippe Melanchton, Conrad Peutinger et Jean Cuspinianus, conseillers de l'empereur; puis Beatus Rhenanus, Spalatin, Mosellanus, Huttichius, Angst, Amorbach, Froben, dont la maison à Bâle est pleine d'hérétiques; Erasme de Rotterdam, quoiqu'on ne sache cependant trop dans quel parti le ranger, car avant tout Erasme est pour lui (*Erasmus est homo pro se*); enfin, en France, Budée, Copus, Lefevre d'Etaples, Ruellius; en Angleterre, les juristes Grocin et Latimer, Thomas Morus et le médecin Linacre (1). »

Dans cette revue des reuchlinistes, Ulrich de Hutten se donne toujours une place modeste qui trahit d'autant plus son anonyme (2). Mais il est facile de voir d'après

(1) Les lettres qui commencent aux pages 171 et 186 contiennent toute cette curieuse revue des Reuchlinistes.

(2) Ce passage, par exemple, est décisif: Unus Ulricus de Hutten, qui est valde bestialis, qui semel dixit, si Fratres Prædicatores facerent sibi illam

ses lettres, et quelques-uns de ses autres écrits, qu'il est le plus remuant, le plus hardi, le plus impatient de l'armée. De l'Italie, il écrit à Reuchlin malade, qui craint de mourir avant que la décision pontificale n'ait vengé sa mémoire, pour le rassurer sur le jugement de la postérité. « Les humanistes, lui dit-il, ont pris sur leurs épaules la plus grande part du fardeau; le drame ne va point tarder à finir; les adversaires du vieillard seront expulsés de la scène à coups de sifflets. » Il ne cesse par ses lettres de ranimer, en faveur de Reuchlin et des nouvelles études, le zèle des humanistes, et de poursuivre ses adversaires de toute sa colère. « Nous sommes plus de vingt, s'écrie-t-il dans une préface, conjurés pour votre honte et votre ruine. » C'est enfin lui qui, sous le couvert des hommes obscurs, tient Ortuinus Gratius et l'Allemagne au courant de tout ce qui se fait à Rome (1), tandis que Pfefferkorn, aussi incapable d'écrire en latin qu'en allemand, prête son nom aux attaques continues dirigées contre Reuchlin, et signe la *Defensio contra famosas* et le *Sturmglock*, œuvre du fameux Wigand de Francfort, le héros de la célèbre lutte sur l'immaculée Conception.

« Le correspondant d'Ortuinus se félicite d'abord de voir Hogstraten prendre le bon parti, et se rendre en

injuriam, quam faciunt Johanni Reuchlin, ipse vellet fieri inimicus eorum, et ubicumque reperiret unum monachum de hoc ordine tunc vellet illi amputare nasum et aures. Illi etiam habent multos amicos in curia episcopi, qui bene favent Johanni Reuchlin. Sed nunc abivit Deo gratias ad fiendum doctor, et in uno anno non fuit hic.

(1) V. les lettres que Hutten écrit d'Italie à Reuchlin, t. 2, 337; à Pirkeimer, t. 2, 345.

personne à Rome avec les poches bien garnies; car le pape, fort peu théologien (1), est aussi une manière d'humaniste et de poète auquel il ne faut pas beaucoup se fier, et il est bon de s'assurer la bienveillance de la curie et des cardinaux. En effet, le prieur des dominicains a assez d'influence pour faire adjoindre aux cardinaux Dominicus Grimano et de Sancto Eusebio, chargés d'examiner l'affaire, le cardinal de Sancta-Croce, bien connu comme le protecteur de l'ordre des dominicains. Mais voici que le docteur Martin Grœning de Brême (2), chargé par la cour pontificale de constater la fidélité de la traduction latine du *Augenspiegel*, d'où avaient été extraits les passages incriminés d'hérésie, constate dans l'œuvre de Pfefferkorn et des *maîtres*, plus de deux cents contre-sens formels, et accuse ceux-ci d'ignorance ou de faux. Un cri d'effroi s'élève à cette nouvelle. L'autorité des *maîtres* est perdue, qui voudra se fier désormais à leur science ou à leur bonne foi? Déjà le prieur des dominicains devient à Rome l'objet de la risée publique. Les Italiens s'étonnent que les frères inspirent tant de confiance et de terreur au-delà des monts. Encouragé par Jacques de Questemberg (3), le docteur Jean de Wick prend en main la défense de Reuchlin; l'impiété va triompher. Les ennemis des théologiens de Cologne passent déjà de la défense à l'attaque et, à leur tour, se mêlent d'extraire du livre de Pfef-

(1) V. Ep. obs. p. 96.

(2) V. Ep. obs. p. 186.

(3) V. p. 254.

ferkorn *Contra famosas* (1) des propositions prétendues hérétiques. Quoi d'étonnant? On laisse Hogstraten sans ressources. L'argent qu'il avait apporté d'abord a été bientôt épuisé par les premiers banquets donnés aux cardinaux, et par les gratifications aux référendaires. Il faut que l'ordre des dominicains se fasse adjuger la distribution des indulgences qui vont être promulguées, afin que leurs profits servent à abattre la puissance des reuchlinistes (*Philocapniones, id est filii Capnionis*). Les Juifs, dont Reuchlin est le défenseur, s'y entendent bien mieux et n'épargnent point l'argent pour séduire la cour pontificale. »

Pour cette cause ou pour une autre en effet, Jacques Hogstraten, après avoir obtenu du pape, par l'entremise de Guillaume Petit, confesseur de François Ier, alors en Italie (2), la nomination d'une commission nouvelle composée de dix-huit personnages, cardinaux, évêques, référendaires, docteurs, allait être condamné : dix des commissaires avaient déjà voté contre lui, lorsque le *magister sacri palatii* obtint du pape un arrêt de surseoir (*mandatum de supersedendo*); moyen terme qui tira la cour pontificale d'embarras, en faisant entrevoir une condamnation dont la honte était épargnée aux dominicains, mais qui mécontenta les deux partis : Reuchlin, persuadé que la rancune des dominicains, n'ayant pu l'atteindre vivant, le poursuivrait mort; et Hogstraten qui, si l'on en croit le correspondant d'Or-

(1) V. p. 214. Articuli extracti de libro Johannis Pfefferkorn contra Reuchlin, pro hæreticis, et habentes in se crimen læsæ majestatis.

(2) V. p. 191.

tuinus, afficha, sur la porte d'une église, un appel à un concile général, bientôt jeté dans la boue, et, de retour à Cologne, s'agita encore quelque temps jusqu'à menacer l'Eglise d'un schisme (1).

On le voit, cette première lutte entre l'autorité ecclésiastique et la liberté d'examen est bien la préface de la réforme ; les contemporains eux-mêmes l'indiquent. Jean Cesarius et Eoban Hesse, dans leurs lettres à Reuchlin, remercièrent la providence d'avoir fait naître l'occasion de secouer un joug détesté. Deux ans plus tard, Luther reconnaîtra Reuchlin comme son prédécesseur, et avouera que l'occasion seule de s'enrôler parmi les reuchlinistes et de prendre part au combat lui a manqué. Ce duel entre l'humaniste et le grand maître des hérétiques n'ébranla pas encore le pouvoir pontifical, mais ruina l'un des instruments de sa puissance, l'ordre redoutable des dominicains. La satire des *Epistolæ obscurorum virorum* de Hutten eut une grande part à ce résultat; ce fut elle qui rendit populaire une querelle qui ne serait peut-être point sortie des murailles des vieilles universités ou des nouvelles écoles. Elle découvrit, elle mit à nu, avec hardiesse toujours, avec cynisme quelquefois, sous le respect pour la tradition, l'esprit de routine et l'ignorance; sous les dehors de la religion, l'égoïsme de l'intérêt ; sous la sévérité de la répression, le relâchement des mœurs. Elle accoutuma les esprits à envisager de près ce qu'ils n'osaient regarder, à approcher avec familiarité ce qui les avait toujours tenus à distance ; elle les éveilla,

(1) V. p. 255, 260, etc.

les enhardit, les disposa à de plus grandes choses : Hutten, en un mot, prépara le terrain à Luther.

L'usage de pareilles armes est, je le sais, très-dangereux, et ce sont rarement les mains les plus pures qui les manient dans le combat : c'est assez dire qu'elles n'en font pas toujours le meilleur emploi ; et je ne prétends pas ici absoudre de tous points l'auteur des *Epistolæ*, dont le scepticisme hardi rappelle quelquefois les plus déplorables écarts du XVIIIe siècle et semble comme l'annoncer d'avance. Le rire moqueur a bien au fond quelque parenté avec le vice qu'il déchire, et il ne s'élève au-dessus de lui que parce qu'il a la conscience de soi, seul fondement de son autorité et première condition du retour au bien.

Mais ces restrictions faites, il est possible de soutenir que, dans l'histoire de notre espèce où le bien et le mal sont si mêlés, le rire a aussi son rôle utile, j'allais dire sa moralité ; lui seul vient à bout quelquefois de renverser des hommes ou des choses que la raison plus sévère a vainement attaqués. N'épargnât-il qu'une fois l'emploi de la violence, ce serait beaucoup déjà. La satire Ménippée a fait une partie de l'œuvre de Henri IV. La satire des *Epistolæ obscurorum*, qui tient évidemment de son siècle ce qu'elle a d'âcreté licencieuse, peut, je crois, invoquer en sa faveur la même excuse. Elle a ruiné en Allemagne l'opiniâtre résistance de la routine contre la renaissance, et ébranlé le crédit, l'autorité spirituelle d'un ordre que ses propres fautes n'avaient pas entièrement compromis, et qui était déterminé à se sauver par la violence ; elle a peut-être préservé l'Allemagne de l'inquisition. Quand je serais obligé d'avouer

que le moyen était mauvais, je ne serais pas embarrassé : les dominicains y ont pourvu. J'aime mieux la satire des *Epistolæ obscurorum virorum* de Hutten, que l'œuvre monastique du *Marteau des Sorciers* (Hexênhammer), de Sprengel.

La cour pontificale chercha en vain à amortir le coup porté à l'ordre des dominicains, en publiant, en 1517, le bref qui condamnait les *Epistolæ obscurorum virorum ;* il était trop tard. Depuis deux ans, Hutten avait écrit son *Triumphus Capnionis*, et la prudence d'Erasme avait seule obtenu de lui d'en différer la publication. Le poème parut enfin probablement dans l'année 1517, comme pour braver la condamnation pontificale.

C'est le premier cri de triomphe de l'Allemagne nouvelle prenant conscience de soi (1).

Dicat io, si se novit Germania, dicat.

« Le docteur Reuchlin, alors le vrai représentant de cette renaissance, fait son entrée triomphale dans la ville de Cologne. La vieille citadelle allemande de la théologie a été obligée de capituler. Toute la population de Cologne, agitant des branches de laurier, vieillards, enfants même, se précipite au-devant de ce vainqueur nouveau dans les combats de la science, afin de lui rendre des honneurs dignes de lui ;

Ingenii labor est, sint præmia digna labori.

» Quelques jeunes gens ouvrent la marche triomphale et portent, au milieu de livres monastiques, de haires, de bulles et d'indulgences, les dieux des vaincus, vaincus

(1) Voir le *Triumphus Capnionis*, 362.

eux-mêmes, au nombre de quatre : la Superstition, au visage triste, inquiet et pusillanime, les mains levées au ciel, prête à tout croire et n'examinant rien ; la Barbarie, inculte et rebelle, les vêtements en lambeaux, la chevelure en désordre, levant dédaigneusement sa tête, où dort une langue de plomb ; l'Ignorance, avec son front qui fuit, mollement étendue, dans son inertie, glorieuse de son obésité, légère et vantarde, privée d'oreilles et d'yeux, mais parlant toujours et errant au hasard ; enfin l'Envie, maigre et sans sommeil, nourrie de fiel, l'œil oblique et taché de sang, toujours prête à nuire aux bons, aiguisant ses dents en silence.

» Les vaincus enchaînés suivent leurs dieux, dévorant leur humiliation, rongeant leurs fers, cachant sous leurs capuchons leur colère mal étouffée : c'est toute la cohorte des obscurantins.

Obscuri prodite viri, turba indiga lucis.

« Au premier rang, Hogstraten semble encore vomir le feu par la bouche ; on reconnaît là le *maître des hérétiques*, celui qui n'avait d'autre argument que le feu. Vouliez-vous écrire sur la théologie? au feu ! dire vrai? au feu ! faux? au feu ! agir bien? au feu ! mal? au feu ! le feu, il le jette par les yeux, il le respire, il s'en nourrit encore. »

Dic aliquid sacra de relligione Deoque,
Dic, sodes, magna de re, clamabit ad ignem !
Et te scribentem, et scriptos abolere libellos
Igne volet, poscet flammas, clamabit ad ignem !
Si verum est, ignem ! si falsum scribitur, ignem !
Si justum est, ignem ! si injustum quod facis, ignem !
Igneus est totus, vorat ignem, vescitur igni.

« Après lui vient Arnold de Tongres, le faussaire, habile à incriminer les livres, à torturer le sens des mots, à en exprimer l'hérésie ; puis Ortuinus Gratius, qui essaie de dissimuler la méchanceté et le mensonge sous les oripeaux de sa poésie ; Pfefferkorn le juif, qui s'est fait chrétien pour éviter d'être pendu par les siens ; enfin toute la gent ennemie des études et des lettres, réduisant la théologie à un bavardage de vieille femme, plus habile que Protée à revêtir mille formes différentes, à se jouer des étreintes qui la menacent : on la conduit maintenant aux plus affreux supplices du Tartare.

» Mais le vainqueur s'avance, traîné sur un char attelé de bœufs. Le voici le noble vieillard, une branche de laurier dans une main, dans l'autre un livre ; la sérénité est peinte sur son visage ; c'est lui qui a osé le premier descendre dans l'arène et affronter l'ignorance et la superstition, lui dont le courage égale la science, lui que l'Allemagne peut opposer avec confiance aux plus belles gloires de l'Italie. L'armée des juristes et des poètes, couronnés de lauriers, lui sert d'escorte ; elle était au combat, il est juste qu'elle soit au triomphe : car ce n'est pas seulement le triomphe d'un homme, c'est celui de la raison, de la vérité, de la vraie religion. »

Dicit io, quia se novit Germania, dicit.

Hutten, plein d'enthousiasme et de confiance, ajoute encore quelques paroles à son poème. « Réjouissez-vous, amis (1), s'écrie-t-il, le bandeau de l'ignorance tombe, l'Allemagne ouvre les yeux, le règne des théologistes

(1) T. 1, p. 394.

est fini. Un pontife savant a honte de leurs sottises; les études fleurissent et les génies ; saint Jérôme est ressuscité ; une lumière nouvelle éclaire l'Evangile. Courage, humanistes et poètes ; et vous, ennemis de la lumière, fuyez, *laqueum sumite, theologistæ!* »

CHAPITRE II.

POLITIQUE.

Première Section. — L'Italie.

Mobilis Italia est, nobilis ante fuit.
H. *Epigr.*

Issu d'une race de chevaliers, Ulrich de Hutten devait porter dans la carrière des lettres quelque chose de l'humeur, des habitudes qu'il tenait de ses pères. Honteux de passer seulement pour un *scribe* aux yeux des chevaliers, ces *centaures*, dont il voyait les yeux fixés toujours sur lui, il voulait agir par la parole comme faisaient ceux-ci par l'épée, et prouver à sa famille que ces traits ravis par lui aux dépouilles antiques n'étaient pas inférieurs à ces lourdes armes portées par les hommes de guerre dans la mêlée. C'est ce qui jeta promptement notre poète de la polémique littéraire dans la polémique politique, et donna à ses écrits, en Italie et en Allemagne, un caractère d'actualité qui les rend si précieux pour l'histoire du temps.

Dans le poème qu'Hutten écrivait déjà au moment d'entrer pour la première fois en Italie (1), à sa sortie de Vienne : *Quod ab illâ antiquitus Germanorum claritudine*

(1) V. op. Hutt. 1; p. 24; Ed. m.
Non semper in armis
Esse licet, mollem non semper amare quietem, etc.

nondum degeneraverint nostrates; il sentait le besoin de prouver que les progrès dans les lettres n'étaient point un signe de décadence pour l'Allemagne. « Il ne convient » pas, disait-il, d'être toujours au milieu des armes, et de » dédaigner le doux repos. Il y a un temps pour se re- » vêtir de son armure, forcer les nations à l'obéissance, » réprimer l'orgueil des rois, et un autre pour exercer » son esprit dans les arts de la paix. On descend aussi » en Italie pour apprendre la langue du Latium, les arts » de la Grèce et en rapporter un esprit plus cultivé. » Une armée de Cimbres a failli arrêter Rome marchant » à la conquête du monde. Arminius a cruellement vengé » la défaite des Chérusques. Il faut que leurs descen- » dants ne leur soient pas inférieurs dans les combats, » mais qu'ils apprennent aussi dans les intervalles de la » paix à peindre en immortels tableaux les grandes ac- » tions de leurs ancêtres et les leurs, pour entretenir » après eux une noble émulation et perpétuer la gloire » et la puissance de la patrie. »

Mais il ne voulait pas cependant que l'art de parler fît tort à celui de bien faire. C'est ce qu'avait compris l'Allemagne, selon lui, et ce dont il s'applaudissait.

« N'est-ce point elle, dit-il, qui a inventé ces ma- » chines à la voix tonnante, auxquelles ne savent résister » les murailles des villes closes et les tours les plus éle- » vées? N'est-ce pas à elle qu'est dû cet art de donner » à la parole la durée de l'airain en la multipliant à » l'infini : deux grandes découvertes qui représentent mer- » veilleusement cet accord de la pensée et de l'action, » d'où résultent seulement, pour un homme comme pour » un peuple, la véritable force et une gloire méritée ! »

Avant le poète Ulrich de Hutten, plusieurs humanistes allemands, à la suite des Landsknechts et des Reitres, avaient descendu les Alpes. Agricola, Reuchlin, Erasme, avaient fait sur l'Italie savante des conquêtes moins sanglantes et plus durables que celles des soldats de l'empereur. A cette époque même, Martin Luther rentrait en Allemagne, emportant de la Péninsule ce désappointement et cette colère dont il allait bientôt menacer le Saint-Siége. Ulrich de Hutten, humaniste entendu et habile, mais peu savant et point du tout théologien, n'était pas conduit en Italie par le seul désir de puiser le savoir aux sources mêmes de la renaissance, ou de retremper sa foi dans la capitale du catholicisme.

Jeté par son caractère aventureux au milieu des querelles qui agitaient l'Italie, tout en visitant les universités italiennes, il s'intéressa avec passion à ces luttes de géants dans lesquelles Louis XII, l'empereur Maximilien, le pape Jules II et la république de Venise se disputaient le nord de l'Italie. Il y prit part en poète par des vœux, des conseils, des encouragements formulés en petits poèmes et en épigrammes, où il apporta toutes les illusions du patriotisme allemand et toutes les passions d'un gibelin du XIIIe siècle. Maximilien était encore pour lui le successeur des Otton et des Frédéric, le restaurateur du vieil empire romain dont les droits sur l'Italie n'étaient point prescrits. Il l'exhorta non seulement à punir Venise qui avait osé s'opposer à sa marche quand il allait dans sa ville de Rome (1) recevoir la couronne im-

(1) V. *ad Maximil. Cæsarem in Venetos exhortatorium*; t. 1, p. 117.

périale, mais encore à soumettre l'Italie qui lui appartenait, disait-il, tout entière.

La *dominante* Venise, dans son *Exhortation*, et surtout dans deux petits poèmes intitulés, l'un *Saint-Marc*, et l'autre la *Pêche Vénitienne*, fut l'objet de ses mordantes satires; le lion de Saint-Marc n'était pour lui qu'une grenouille orgueilleuse qui avait pris la peau du lion, et à laquelle ses sujets avaient prêté des ailes (1); ses conquêtes, qu'une pêche frauduleuse; et le poète, après avoir vu (2) les îles de l'Adriatique et de la Grèce, la Crète et Chypre, et sur le continent Padoue, la ville d'Anténor, la puissante Vérone et Brescia la belle, tomber dans les filets vénitiens, ne put souffrir que la grenouille-lionne, de ses palais de marbre, posât le pied sur les Alpes de Trente;

Illa tridentinos tamen est invadere montes;

il excita l'aigle germanique à fondre bientôt au milieu des lagunes de l'Adriatique, à punir la trahison de celle qui avait vendu aux Turcs l'empire de Byzance (3).

(1) V. *Marcus*, carmen heroicum, t. 1, p 237.
Ruperat Adriaci stagnantia claustra profundi
βατραχος υψωσας ωχρον δεμας υδατι ρευκω
..... rana os, humerosque pedesque,
Omnia rana, sed Euganei regina profundi
Quæ titulum adseruit, jam non contenta paludes
Et luteas habitare casas, cœnumque relictum,
Aptum humeris, aptum cervici immane leonis
Induerat tergus, villosque aptarat et ungues.

(2) V. de piscatura Venetorum, carmen heroicum, t. 1, p. 234.
Exierant Veneti piscatum, ita facta ferebant.

(3) V. l. c. p. 123 :
Vendidit hæc Turcis urbes, hæc vendidit aras,
Hæc Bysantenum prodidit imperium.

Les traits qu'il vit diriger sur lui du haut des murs de Padoue, assiégée par ses compatriotes, mais que lui était venu visiter seulement et non conquérir, aigrirent encore son humeur gibeline (1). Arrivé dans la ville de Pavie, où il vit les Français affecter l'empire d'Italie, et les lis fleurir le long du Pô (2), il n'eut point assez de dédain pour ce coq gaulois à la crête orgueilleuse qui osait marcher sur les brisées de l'aigle (3). En apprenant l'ouverture, de conférences, il tourna en ridicule ces pourpalers des puissances, à Mantoue, à Bologne, où chacun cédait et se partageait ce qui n'était pas à lui, comptant sans César (4).

Quand le jeune Gaston de Foix succomba au milieu de ses victoires, le poète, obstinément gibelin, n'eut ni applaudissements ni larmes pour les succès et les pertes de Louis XII cependant encore l'allié de Maximilien.

(1) V. l. c. De se in obsidione Patavina.

Parcite, qui Patavi muros arcemque tenetis,
In me vulnifica mittere tela manu.
Non ea fortuna est ut nunc ego vique manuque
Horrida commoti Cæsaris arma sequar.
Huc me sola trahit vestri admiratio regni,
Noscere vos cupio, perdere non cupio,

Cette pièce de vers prouve que Hutten n'était pas encore soldat alors, comme l'ont voulu quelques-uns de ses biographes.

(2) V. loc. cit. p. 202 :

Aspicis Italiam tumidos concerpere Gallos,
Liliaque ad longum sparsa virere Padum?

(3) V. les nombreuses épigrammes, ad Aquilam, ad Gallum; passim, p. 204; de Gallo superbiente, de Gallo et Aquila.

(4) V. les épigr. de quodam in Italia conventu, 177; de conventu bononiensi, 193.

S'il blâma avec raison la trahison des soldats allemands qui livrèrent Brescia aux Vénitiens, et les accusa d'entacher l'honneur germanique (1), il attribua la victoire de Ravenne (2) à la valeur de ses compatriotes enrôlés au service de la France, à celle surtout du chevalier Jacques de Ems (3) mort après avoir, il est vrai, vaillamment combattu. Il n'eut point d'admiration, point de regrets pour le jeune Gaston de Foix enseveli à vingt-deux ans au milieu de ses trophées. La Gaule a gagné la bataille, dit-il, en perdant sa noblesse. C'est pour Jacques de Ems qu'il garda son enthousiasme et ses larmes, et pour cette fleur de la jeunesse allemande moissonnée inutilement au service de l'étranger, et dont les restes, privés de sépulture, étaient laissés en proie aux oiseaux et aux bêtes, loin de la douce patrie.

« C'était à César seul, selon lui, à César, maître de la terre comme Dieu l'est du ciel, souverain des mortels comme Jupiter l'est des dieux, à punir Venise et à dompter la péninsule. Il n'était besoin pour cela que la Grande-Bretagne envoyât ses blonds guerriers et que la Gaule orgueilleuse armât ses peuples (4). La race

(1) V. l. c. p. 183. De proditione per milites germanos Brixiæ.

(2) V. l. c. les nombreuses épigrammes ad pugnam Ravennensem.

(3) V. l. c. l'épitaphe de Jacques de Ems, p. 184 et p. 185.

Germana juventus
Amisit primæ robora militiæ.
Profligata acies hispana, ignobile vulgus,
Retulit amissis Gallia nobilibus.

(3) V. l. c. p. 128 :

Non opus est, flavi ducantur in arma Britanni,
Atque armet populos Gallia magna suos.
Adde nihil nobis, si quid Germania priscæ
Laudis habet, si quid martia turba potest, etc.

germaine suffirait bien, si les Alpes tyroliennes versaient comme un torrent le cavalier franconien, le chasseur de la Hesse, le Westphalien à la taille gigantesque, le Saxon qu'une pointe de vin rend invincible, et tous les guerriers que nourrissent la Marche poissonneuse, et la Thuringe fertile, et les bords de l'Océan germanique. La guerre n'était point inconnue d'ailleurs (1) à celui qui était toujours le premier dans la bataille, soldat et chef à la fois, qui avait soumis les Belges indomptés, chassé Corvin de son patrimoine, poussé ses cavaliers vers la Seine, et cherché les Suisses jusque dans leurs montagnes. Il était temps que l'Italie reconnût enfin son maître, et que Rome le couronnât. La Germanie avait ses poètes, Erasme, Hermann de Busch, Eoban Hesse, tout prêts à célébrer dignement le vainqueur (2). »

L'exhortation pompeuse du poète, convenait assez bien, comme on voit, à ces prétentions surannées, mais non rabattues de l'empire germanique sur l'Italie, et surtout à ce prince, homme d'imagination et de cœur, mais politique médiocre, qui se faisait la plus haute idée de sa puissance, enfantait chaque jour de gigantesques projets, et s'épuisait dans une activité stérile. Le spectacle des événements qui constataient trop visiblement l'impuissance de l'empire, les misères même, auxquelles son dévoûment à la cause impériale exposa Hutten, sans attirer seulement sur lui l'attention des siens, en rame-

(1) V. l. c. p. 130 :

Notum est ingentes bello subiisse labores
Armaque pro patriæ lenta movere bono, etc.

(2) V. Epigrammatum liber ad Cæsarem Maximilianum, t. 1. p. 169.

nant le poète au sentiment de la réalité, aiguisèrent ses épigrammes contre ses ennemis, et les détournèrent plus haut même, jusque sur la papauté.

Menacé dans Pavie, quand cette ville appartenait à Louis XII, par quelques Français, assiégé par eux dans sa propre maison, mis si près de la mort qu'il composait déjà son épitaphe (1); puis saisi, battu, dépouillé, chassé le 18 juin 1512, lors de la prise de Pavie sur les Français par les Suisses, qui le prirent pour un mercenaire de l'armée française; il ne fut pas plus heureux à à Bologne, où malade de ses blessures, privé de tout, il ne put, malgré une pièce de vers et l'intercession de quelques amis, obtenir de faire partie de la suite du cardinal de Gurk, ambassadeur de Maximilien qui venait de réconcilier son maître et le pape Jules II. Au milieu de ce drame lugubre de la faim, de la souffrance et de la misère (2) dont il parle plus tard à un ami, réduit à s'enrôler comme simple soldat dans la milice impériale, sans pouvoir même arracher un regard de pitié au cardinal en se promenant souvent sous ses yeux (3), le fugitif de Fulde, dans son désespoir, appelle (4) à son

(1) V. la lettre à Phaccus, t. 1, p. 144, et l'épitaphe :

Qui misere natus, miserabile transiit ævum,
Sæpe malum terra, sæpeque passus aqua,
Hic jacet Huttenus, Galli nil tale merenti
Insontem gladiis eripuere animam.
Ipse suas coluit per mille pericula musas,
Et quanti potuit carminis auctor erat.

(2) V. lettre à Pirkeimer, t. 3. Lugubrem tragœdiam audias.

(3) V. Ep. lib. p. 180. Mortem esse extremum omnium malorum.

(4) V. la lettre de Hutten à Paul Riccius, et la réponse de Brunfels à Erasme, t. IV, où ces faits sont relatés.

aide la mort où César voit la fin de tous les maux.

Non moins découragé, le poète gibelin, ne comprenant plus rien à cette politique embarrassée et tortueuse, qui rapprochait les Français des Vénitiens, après avoir uni le pape et l'empereur; à cette mobilité de la fortune, qui rendait de nouveau l'Italie à Louis XII pour la lui faire perdre encore à Novarre, décoche ses traits à droite et à gauche sans épargner même Maximilien dont la lenteur enfin le lasse, et ne trouve plus dans toutes ces guerres sans résultat que matière à satire. La décadence de l'Italie, qui ne sait plus que changer de maître lui fait pitié :

Mobilis Italia est, nobilis ante fuit,

dit-il ; il n'a plus à lui donner que ce plaisant conseil : « Trois peuples se disputent ta possession, le Vénitien artisan de ruse, le Gaulois superbe, et le Germain adonné à la boisson. Le choix est facile; le Vénitien ne cesse de tromper, le Gaulois est toujours orgueilleux; le Germain ne boit pas toujours (1). »

Aigri par ses propres misères et par celles de l'empire, il s'élève enfin avec colère ou amertume contre le chef de l'Eglise qui lui paraît être l'auteur de tous les maux de la chrétienté, et contre la Providence qu'il accuse d'impuissance et de versatilité. « C'est Jules II, dit-il, qui pousse la république chrétienne à déchirer ses entrailles de ses propres mains, lui qui, préférant le glaive de Paul aux clefs de Pierre, arme le Gaulois contre le Germain, l'Ibérien contre l'Italien; inexcusable guerre, allumée sous les yeux des Turcs! Singulier suc-

(1) Ep. lib. 214. Qui et quales imperium Italiæ ambiant..

cesseur du Christ, qu'on voit recouvert d'une armure et l'épée à la main, la chevelure et la barbe hérissées, la fureur dans les yeux et la menace à la bouche, acheter la possession de la terre par la fraude, et vendre le ciel qu'il ne possède pas (1) ! » Et remontant plus haut, en face de cet affligeant spectacle, il se demande si un homme de bon sens peut encore croire que le Christ fût Dieu; et quelle que soit la puissance décorée de ce nom, et par qui seraient régies les choses d'ici-bas, l'accuse d'être à coup sûr, inconstante, infidèle, trompeuse, et aimant à répartir à l'aventure ses faveurs et ses disgrâces; la fortune païenne lui apparaît comme la maîtresse des choses (2). Pensées amères, nées de l'infortune et de la déception, qui étonnent dans un homme de ce siècle, et annoncent, qu'à l'âge de la foi, succédera déjà celui du doute!

Deux ans plus tard, 1516, lorsque Hutten franchit de nouveau les Alpes, résigné, quoique d'assez mauvaise

(1) V. Ep. lib. 221 et 199. Les épigrammes sur Jules II.

Qui chalybe et duris amicitur Julius armis
Terribilis barba, terribilisque coma,
Cui torvos horrore oculos frons occulit atros,
Tartareæ ignescunt cujus in ore minæ.
Fraude capit totum mercator Julius orbem,
Vendit enim cœlum, non habet ipse tamen;
Vende mihi quod habes.....

(2) V. Ep. liber, p. 198, de mundi gubernatione.

Est cœlum, atque illic superi qui humana tuentur?
Aut aliquos usquam credimus esse deos?
Certe quidquid id est quod numen habere putamus,
Et quo persuasum est inferiora regi.
Instabile, infidum est, varium, mutabile, fallax,
Quodque nocet temere, quod temereque juvat.

grâce, à y étudier le droit pour complaire à sa famille, et retrouva encore la péninsule au pouvoir des Français, après la belle victoire de Marignan; les événements nouveaux dont il fut témoin, ainsi que le souvenir des luttes littéraires qui agitaient sa patrie, l'occupèrent bien plus que l'étude du droit. Nous avons encore de lui une pièce de vers adressée à cette époque à l'empereur Maximilien (1) et où il représentait l'Italie « les cheveux et les » vêtements en désordre, aux genoux de son seigneur » et maître, l'empereur, implorant de son époux irrité » la punition du Gaulois, du Vénitien, de l'Ibérien, » barbares qui s'arrachent ses faveurs, et dont le pre- » mier, plus insolent que tous, n'a pas même de respect, » dans son incontinence, pour ses filles bien aimées. »

Désabusé par une réponse d'Eoban Hesse (2) qui, au nom de l'empereur, adressa des reproches assez justes à l'infidèle, trop confiante dans les paroles d'un pontife toujours prêt à faire et à défaire à son gré leur an-

(1) Epist. Italiæ ad Max. Cæs. Ulrico ab Hutt. eq. germano autore; t. 2, p. 273.

Deposui digitis, abjeci a vestibus aurum,
Et gemui, et lacrymis immaduere genæ.

P. 277. Intactas Galli non voluere nurus.

(2) Responsoria ad Italiam Max. Cæs. autore Eobano Hesso; p. 283.

Tunc neque tot dominos habuit Germania reges,
Necdum contemptus Cæsaris iste fuit.
Et nos quando adeo Cæsar sibi quisque videtur,
Accipimus præter nomen inane nihil.
Sæpe quidem mandata damus, regnique senatum
Cogimus.....
Donec inutilibus terimus conventibus œvum,
Hostibus infidis quid nisi præda sumus?

tique union, et excusa Maximilien sur sa propre impuissance « alors que l'Allemagne reconnaissait plusieurs rois, et que le titre de César méprisé n'était plus qu'un vain nom, » le poète impérialiste, quoique cette fois dans de meilleures conditions d'impartialité, laissa éclater encore sa colère, sa rancune dans tous ses jugements sur l'Italie, sur Rome, et arriva, sur la papauté, aux mêmes conclusions que la première fois.

En effet, à Rome, où on le vit à la fois fréquenter les savants, leur faire connaître les *Adages* et l'*Eloge de la Folie* d'Erasme, et, dans une querelle, mettre à mort un Français qui s'était permis de mal parler de l'empereur, tous ces sentiments percèrent dans ses deux livres d'épigrammes sur la ville de Rome (1), qu'il envoya à Crotus Rubianus.

« J'ai vu, dit-il dans la première de ses épigrammes, » j'ai vu les murailles à moitié détruites de la ville au- » sonienne où Dieu se vend avec tout ce qui est sacré;

(1) V. Opera Hutteni, ed. m. t. 1. De statu romano epigrammata ex urbe missa. Voici la première :

Vidimus Ausoniæ semiruta mœnia Romæ,
  Hic ubi cum sacris venditur ipse Deus:
Ingentem, Crote, pontificem sacrumque senatum,
  Et longo proceres ordine cardineos,
Tot scribas, vulgusque hominum nihil utile rebus,
  Quos vaga contecto purpura vestit equo,
Tot, Crote, qui faciunt, tot qui patiuntur, et illos
  Orgia qui vivunt, cum simulant Curios,
Romanas, neque enim Romanos, omnia luxu,
  Omniaque obscœnis plena libidinibus.
Desine velle sacram imprimis, Crote, visere Romam,
  Romanum invenies hic, ubi Roma, nihil.

» j'ai vu le grand pontife et le sacré collége, la longue » suite des princes cardinaux et la tourbe inutile des » scribes, cavalcade caparaçonnée de pourpre flottante; » j'ai vu ceux qui commettent le mal et ceux qui le » souffrent, vivant dans l'orgie, jouant les Curius; et » ceux qui négligent de dissimuler leur mauvaise vie, » riant des bonnes mœurs et sifflant les gens honnêtes; » toute cette populace de *Romaines*, je ne dirai pas de » Romains, abîmée dans le luxe et les obscènes plaisirs. » Après les Curius, les Pompée, les Metellus, voilà ce » que Rome a produit. Cesse, ami, de vouloir visiter » la sainte ville. Où fut Rome, il n'est plus rien de ro- » main. » La décadence politique de l'Italie, la corruption, l'avidité romaines, le frappèrent encore; au milieu des merveilles de l'architecture et de la peinture religieuses, il vit Simon chasser partout l'apôtre Pierre; il ne remarqua rien si ce n'est que les matériaux, amassés sur l'emplacement de la cathédrale de Saint-Pierre, émigraient vers les palais en construction des Médicis, et se prit à songer que ces temples, bâtis au dieu Simon, s'élevaient sur la crédulité généreuse et naïve de son pays pauvre.

Dans la ville éternelle, il n'eut un peu d'encens que pour la famille gibeline des Colonne, où il fut probablement bien accueilli, et surtout pour l'autel de Coritius, riche allemand de Trèves, qui habitait Rome, grand amateur d'antiquités, qui se donnait le plaisir de convoquer souvent, dans ses jardins, aux pieds de la statue de Trajan, tout ce que la ville renfermait de poètes, et faisait recueil de vers faits en l'honneur de son hospitalité, sous le nom d'*Epigrammata pro ara*

Coritiana (1). Il en fut de même dans les autres villes d'Italie, à Bologne, à Ferrare, à Venise, où la connaissance de quelques savants qu'il nomme dans ses lettres, les présents d'André d'Asola surtout, le père du fameux Alde à Venise, furent les plus précieux souvenirs qu'il rapporta de ses deux voyages dans la péninsule; de telle sorte, qu'en Italie, la littérature seule obtint grâce devant Hutten, et, qu'à Rome, le dieu des vers fut le seul qu'il jugea digne de son encens.

DEUXIÈME SECTION. — L'Allemagne, la diète d'Augsbourg, 1518.

Ainsi le spectacle des guerres italiennes avait armé de traits acérés le chevalier de l'empire, le poète gibelin contre le pouvoir temporel de la papauté, comme celui des querelles littéraires dans les universités allemandes avait excité la verve satirique de l'humaniste contre la scolastique et le prieur de l'ordre des dominicains. De retour en Allemagne, en 1517, Hutten devint encore, sur un autre terrain, un des plus rudes adversaires du pouvoir pontifical.

Hutten n'était plus déjà à cette époque un étudiant vagabond, un poète inconnu: la part qu'il avait prise à la défense de Reuchlin l'avait recommandé à tous les humanistes, à Erasme qui semblait le chérir tout particulièrement, et l'annonçait comme un poète épique à

(1) V. op. ed. m. t. 1. Pro ara coritiana, quæ est Romæ. En parlant de l'autel du Dieu des chrétiens, et de celui de Coritius, Hutten écrit ces deux vers :

Falsis ista deis, cultu meliore dicata est
Ara salutifero Coritiana Deo.

l'Allemagne. Ses poèmes sur l'Italie, publiés par Vadian, avaient attiré sur lui les yeux mêmes de l'empereur. Les quatre catilinaines véhémentes, écrites contre le prince Ulrich de Wurtemberg (1), assassin de son cousin, Jean de Hutten, après avoir été le séducteur de sa femme, avaient prouvé à ses parents, et à tous les Franconiens l'utilité des talents de l'écrivain chevalier, en même temps qu'elles lui avaient valu de la part des humanistes les noms de Cicéron et de Démosthènes. A Augsbourg (2), l'empereur Maximilien, en 1517, sur le conseil de Jacob Spiegel, de Stabius et surtout de Conrad Peutinger, ses conseillers, lui avait décerné, avec une couronne tressée de la main de la belle fille de Peutinger, le diplôme de poète lauréat de l'empire et les priviléges y attachés. Enfin, l'électeur ecclésiastique de Mayence, Albert, son ancien protecteur dans le Brandebourg, avait voulu l'attacher à sa cour; et Hutten avait répondu à cette invitation, au risque de se soumettre, comme disaient ses amis, qui le croyaient perdu pour les lettres, à une servitude de cour (*In aulicam servitutem consentire*) (3).

Après douze ans de voyages où il avait souffert la fatigue, la soif et la faim, manqué souvent de gîte et d'habits; revenu avec un estomac gâté, un corps affaibli, un tempérament ruiné par la maladie; pâle, mai-

(1) T. 11. Orationes quatuor adversus Ulrichum Wurtemberg.

(2) Epist. ad Peut.

(3) Voir pour les détails particuliers sur la vie de Hutten la longue lettre de celui-ci à Pirkheimer, à propos de laquelle le commentaire de Burkard est devenu une biographie véritable du chevalier. Op. H. III. 70.

gre, épuisé à faire pitié, sentant le besoin de prendre quelque repos, de mener une vie plus sédentaire et mieux réglée sous la protection d'un homme puissant, mais dévoré cependant du désir indomptable de faire quelque chose pour la gloire de l'Allemagne et pour la sienne (1), il avait choisi cet asile, cette situation, comme la plus propre à ses desseins. « Il avait besoin, en effet, écrivait-il à Pirkheimer, de vivre dans le commerce des hommes; le recueillement solitaire et l'étude désintéressée n'allaient point à son génie; c'était au milieu des affaires, et en se mêlant à l'action qu'il pouvait donner carrière à son talent et à sa verve (2).

» La demeure d'un chevalier, la vie de château, ne lui offrait aucune ressource; il ne pouvait regarder comme une retraite favorable aux Muses, un château ou plutôt une aire située, bâtie, disposée non pour l'agrément, mais pour la défense; étroite en dedans, entourée au dehors de fossés pleins d'eaux croupissantes, de murs épais, sans autres jours que ceux pratiqués pour les meurtrières et les bombardes, et où, de l'aube du jour au coucher du soleil, on n'entendait que des cavaliers qui vont et viennent, des paysans qui chargent et déchargent des voitures, et pendant la nuit que les cris des bestiaux, les aboiements des chiens, et au loin, dans la forêt, les hurlements des loups. Il ne pouvait trouver aucune in-

(1) L. c. 83. Adhuc enim omnis quietis, nedum corporis inertiæ, hic impatiens est animus; nondum me domui, nondum ætatis fervorem mitigavi.

(2) Ad Pirk. epist. 71. Experiar tamen eam quam aliis ipsam fugiendam scribo aulam. An ego possem hoc ætatis intra quatuor parietes latere, et priusquam expertus essem istas mundi turbas, illos olfecissem tumultus, in hos me secessus, hoc tranquillum recondere?

dépendance, aucune sécurité, dans un patrimoine dont les paysans pauvres se révoltaient souvent; dans une retraite où il fallait toujours rester armé de pied en cap pour se défendre contre les puissants et pour opprimer les faibles (1).

» A la cour de l'électeur Albert, dispensé de toutes les cérémonies officielles, libre de se livrer à ses études favorites, admis dans les entretiens particuliers d'un prince homme d'esprit, qui s'informait souvent des nouvelles littéraires du moment, appelait Erasme le restaurateur de la théologie, et faisait jeter au feu un des livres de Pfefferkorn, Hutten comptait, au contraire, avoir tout le loisir de gagner à la cause des lettres toute cette noblesse éprise seulement de ses chiens de chasse, de ses chevaux de guerre, et de l'exciter à gagner le terrain qu'elle perdait sur les roturiers qui la primaient en culture (2); il ne désespérait pas même de faire des puissants, des princes, autant de Mécènes; et, malgré les attaques auquel il était en butte, de gagner l'électeur de Mayence, Albert. S'il pouvait parler à Pirkheimer, il s'expliquerait plus clairement. »

(1) L. c. 79, 199. Ex tua vita noli meam æstimare. In nobiscum agitur, ut patrimonium etiam amplissimum si mihi sit, ut possim ex meo vivere mihi. Vivitur in agro, in sylvis, et in illis montium speculis; qui nos alunt extreme pauperes sunt coloni, quibus agros nostros vireos, prata et sylvas locamus.... Interim vel duorum jugerum itinere nisi armati exspatiamur...., Accedunt et abeunt equites; inter quos raptores, fures et latrones. Audiuntnr ovium balatus, boum mugitus, canum latratus, nostræ domi luporum etiam ululatus, ut quæ nemoribus vicina est.

(2) Ep. ad. Pirk. passim. Quo minus fieret ut nobis sutores et carpularii illi præirent.

Hutten s'occupait donc seulement d'étendre, de resserrer cette ligue des humanistes dont il menaçait déjà les théologiens dans les *Epistolæ obscurorum vivorum*; il faisait sa compagnie des hommes lettrés qui résidaient à Mayence ou qui venaient la visiter; il ne quittait point le médecin du prince, Stromer, les deux frères André et Jacob Fuchs, et le philosophe Jean Fœniseca; il entretenait correspondance avec les conseillers de l'empereur, Jacob de Bannisiis, Peutinger, avec Œcolampade, ce théologien bien denté, qui ruminait sans cesse les Écritures dans les trois langues, au grand désespoir des théologiens édentés.

Il applaudissait en France Guillaume Budée qui, introduisant la révolution dans l'étude du droit, faisait aussi rudement la guerre à la postérité d'Accurse et de Barthole, qu'Erasme aux théologiens; il laissait à Budée, ainsi qu'à Lefèvre d'Etaples, un agréable souvenir dans un court voyage qu'il faisait avec l'électeur à Paris (1).

En Allemagne, il saluait du nom d'Apelles Albert Duerer qui, sur un terrain nouveau, entrait en lutte avec l'Italie, en s'écriant : « O siècle! ô lettres! c'est une joie de vivre; point de repos; les études fleurissent, les esprits s'éveillent. O barbarie! l'heure de ton exil a sonné (2)! »

Il partageait lui-même enfin cette activité générale, envoyait à Pirkheimer la solution d'une difficulté géogra-

(1) Ep. Bud. ad Er. Huttenus hic transiit, vir omnino festivus et comis, et nobilitatem generositatemque præ se ferens.

(2) Ep. ad Pirk. in fine. Vigent studia, florent ingenia. O seculum! O literæ! juvat vivere. Heus tu, accipe laqueum, barbaries, exsilium prospice.

phique sur l'identité du Rha et du Volga, éditait Tite-Live d'après un manuscrit trouvé dans la bibliothèque de Mayence, et écrivait un traité sur une cure nouvelle appliquée à la maladie dont il souffrait depuis longtemps et dont il fut alors un peu soulagé, ces deux derniers livres dédiés à l'archevêque, électeur de Mayence (1); lorsque les événements de l'Allemagne l'arrachèrent tout-à-coup à ses occupations pacifiques pour le jeter encore sur le terrain brûlant de la politique, et donnèrent à ses talents un éclat nouveau.

L'empire germanique était, en effet, dans un de ces états de crise qui précèdent ordinairement les révolutions, et pendant lesquels fermentent tous les éléments de l'ordre social.

Les empereurs allemands, après avoir échoué dans leur projet de faire de la chrétienté une monarchie temporelle semblable à la monarchie spirituelle des papes, loin d'exercer alors sur tous les royaumes de la chrétienté ces droits qui n'existaient plus que dans le traité de Pierre d'Andlo, ou dans les archives de la chancellerie, avaient, en Italie, grand'peine à obtenir la consécration pontificale, et, sans puissance en Allemagne, restaient confinés, comme Frédéric III, dans leurs états héréditaires. Aussi jamais l'Allemagne n'était tombée dans un tel état d'impuissance au dehors et d'anarchie au dedans. On a vu quel triste rôle Maximilien avait joué en Italie. Dans l'empire, au milieu des rivalités, des ligues ennemies des princes laïques et ecclésiastiques, des villes et des

(1) Op. H. III. 229. De guajaci medicina et morbo gallico liber, avec une préface ad archiepiscopum electorem Moguntiæ Albertum.

chevaliers, Maximilien et les États, pénétrés du besoin d'une plus grande unité, avaient été impuissants à fonder dans un *Comité de gouvernement*, ou dans une *Chambre supérieure de justice*, des institutions où les intérêts généraux et la paix eussent pu trouver de solides garanties; et les prétentions de la prérogative impériale, ainsi que le besoin d'indépendance des États n'ayant jamais pu s'accorder, l'Allemagne, dans l'absence d'un gouvernement central assez puissant, était livrée aux désordres des volontés particulières et à une anarchie qui avait favorisé chez elle les prétentions du pouvoir pontifical.

En effet, tandis qu'en France François Ier obtenait le *Concordat*, que Henri VIII, par son légat Wolsey, disposait déjà, avant son schisme, de l'autorité spirituelle, que Ferdinand-le-Catholique prenait la grand'-maîtrise des ordres religieux d'Espagne, les papes semblaient reprendre dans l'Allemagne désunie tout ce qu'ils perdaient dans des pays où le pouvoir monarchique prenait les intérêts de la nation sous sa tutelle. Non contents d'avoir, par le concordat de Vienne, qui remplaçait la Pragmatique-Sanction de Mayence, changé les annates en une taxe fixe et permanente, et de s'être réservé une grande part, dans les clauses générales du traité, à l'élection aux bénéfices, ils multipliaient encore en leur faveur, dans les négociations particulières entamées, comme c'était l'usage, avec les différents princes, les *cas*, *réserves*, *mois*, *expectatives*, *exceptions* et autres coutumes de la curie romaine (1), et ajoutaient

(1) Et cela au moment où la chancellerie augmentait tous les jours ses taxes, et le prix des pallium, bulles, etc., etc. — On trouve l'énumé-

ainsi au malaise interne de l'Allemagne le poids d'une oppression extérieure. Rien d'étonnant donc, qu'en Allemagne, un mécontentement politique, tous les jours plus grave contre Rome, vînt se joindre alors à la désaffection toute morale que nous avons déjà signalée à la même époque sur un autre terrain. En 1511 déjà, Maximilien, qui répétait sans cesse que le pape tirait de l'empire un revenu cent fois plus grand que lui-même, avait voulu un instant mettre à profit le fameux concile de Pise pour rétablir la Pragmatique-Sanction. En l'année 1517 même, l'amertume des plaintes contre les exigences pécuniaires du Saint-Siége, dans la diète de Mayence, avait dépassé tout ce qu'on avait jusqu'alors entendu. Ce fut ce moment-là cependant que le pape Léon X choisit pour l'établissement d'une nouvelle dîme, et la promulgation d'indulgences, sous prétexte de solder une croisade contre les Turcs et de rebâtir l'église Saint-Pierre à Rome.

On a déjà vu comment le patriotisme de Hutten avait souffert en Italie de l'impuissance de l'empire et en avait accusé l'inimitié du Saint-Siége. Dans un poème, écrit en l'honneur de l'électeur Albert (1), il avait déjà, deux années auparavant, montré aussi combien il sentait

ration de tous les abus introduits depuis Sixte et Alexandre dans les *Reformationes cancellariæ apostolicæ sanctissimi domini nostri Pauli III*, 1540; manuscrit de la bibliothèque Barberini à Rome, cité par Ranke, Hist. des papes. Les plaintes de Hutten, dans les dialogues suivants, porteront surtout sur ces nouvelles taxes et charges de la chancellerie romaine.

(1) V. Op. Hutt. Ed. Munch. t. 1. Panegyricus in exceptionem Moguntinam reverendissimi in Christo patris illustrissimi principes ad domini Alberti, Moguntinensis et Magdeburgensis ecclesiarum episcopi, principis electoris, etc., etc.

vivement la décadence de l'Allemagne, en étalant avec complaisance le passé glorieux de l'empire et son antique puissance qui n'avait succombé que sous les coups de la papauté. Après avoir en effet rappelé les vieilles gloires de la race des Hermions et des Istœvons, des Cimbres, d'Arioviste, d'Arminius (1) qui avait arraché des cris de désespoir au maître de l'empire (2); celle des Goths et des Suèves, des Vandales et des Hérules, des Francs qui avaient renversé l'empire romain, il avait exalté le terrible Charles, qui impose le nom de France à la Gaule, sauve l'Espagne, soumet les Saxons rebelles, et frappe de terreur le Grec cantonné dans ses villes et d'admiration le vainqueur de l'Orient qui règne sur Jérusalem, célébré la fondation de l'empire germanique, et la brillante succession des empereurs allemands (3).

Dans la puissante maison saxonne il avait fait voir le grand Othon imposant sa loi aux ducs rebelles, délivrant l'Italie et commandant à Rome qu'il débarrasse d'un pontife remuant (4); son fils vainqueur des Grecs, mais s'aventurant seul au milieu des ennemis, forcé de cher-

(1) Primus honor Marti, clypeo Mars fulget et ense
Germanamque manu frameam tenet.....
Ecce vagos armis Cimbros, trepidantia contra
Castra Italum.....

(2) Ferro aperitur iter, flammis sese omnia miscent.

(3) ..... Tu perdis, Gallia, nomen,
Francia vis dici.....

(4) Quis terror Othonum!
Quale decus! Tu Pannonos excipis acri
Marte rebellantes, te vindice, libera Roma
Liberaque Italia est.....

cher son salut dans une frêle barque; et Henri-le-Saint, terminant glorieusement la dynastie saxonne, assis sur le trône impérial avec sa sainte épouse, siégeant tous deux dans le ciel maintenant (1).

Dans la dynastie franconienne, après Conrad et surtout Henri III qui dompte la Bohême et la Hongrie, et dicte trois fois à Rome le choix du chef de la chrétienné, il avait signalé déjà avec tristesse la main ingrate des pontifes qui s'étend sur l'empire. Sous les empereurs souabes, il avait dépeint enfin la grande lutte du sacerdoce et de l'empire; « En vain le Souabe Conrad, chef de la famille nouvelle, avait porté ses armes chrétiennes au sein de l'Asie mahométane, à travers les embûches des Grecs; voici que naît un tumulte nouveau : pourquoi ces armées traversent-elles les Alpes? quelles sont ces villes en flammes? où fuit ce vieillard? c'est le héros à la barbe d'airain (2), Frédéric, qui punit l'Italie infidèle; Milan, le foyer de la révolte est rasé, Venise offre des présents, le pape Alexandre III, chassé du Latium, gagne les retraites de l'Adriatique. La guerre sainte est le dernier labeur du héros qui allait conquérir l'Asie lorsqu'il disparaît dans les ondes d'un fleuve perfide, pleuré de la république chrétienne (3). Mais après lui commen-

(1) ..... Henrichus erat, non sanctior illo
Præfuit his regnis, cui non contemptior uxor
Assidet, has animas cœlo damus.....

(2) Suevorum e gente superba
Marte putes genitum, causam cognominis affert
Ænea barba viro.....

(3) Ultimus est Asiæ bellum labor, occidit undis,
Non poterat ferro.....

cent les malheurs de l'empire. Le second Frédéric, après avoir conquis sur un compétiteur la couronne qui lui était due, menace déjà l'Asie, sauvée par la mort du premier, lorsque le pape Honorius arrête le soldat du Christ (1), et lui suscite en Allemagne, en Italie, des luttes où le héros, longtemps vainqueur, succombe enfin. Hutten n'a pas le courage de représenter le héros mourant; le deuil de tous les peuples en dit assez (2). Le saint empire ne s'est pas relevé depuis ce terrible coup. Rodolphe de Hapsbourg y a épuisé toute sa bravoure, Henri VII a voulu retrouver le chemin de l'Italie, et dans une ville toscane, un dominicain lui a servi la mort dans le pain de l'éternelle vie (3). L'infidèle Rome, en couronnant Charles IV, ne lui a pas permis de séjourner dans une seule ville italienne. Et voici que maintenant la trahison empêche Maximilien de recevoir la couronne que tous ses prédécesseurs ont portée. »

Celui qui avait exprimé ainsi les vieilles rancunes de l'empire devant un prince ecclésiastique, devait le premier s'élever contre la puissance du Saint-Siége en Allemagne. Au moment où un moine obscur commençait une discussion toute théologique sur les indulgences, Hutten attaqua en effet de front la papauté, en empruntant au

(1) ..... Redit ille infectaque linquit
Crimine bella tuo.....

(2) Aspicis ut nulla est Frederichi obeuntis imago.

(3) ..... Ille veneno
Imbutum sancti munus venerabile panis
Præbet in exitium, quod debuit esse salutis
Æternæque epulum vitæ.

commencement de la guerre les armes de la satire et de l'érudition.

Sa première satire dirigée contre le Saint-Siége, et intitulée le *Départ de Pasquill* (*Pasquillus exul*) (1), était un dialogue entre le bouffon italien et un de ses amis Cyrus : Pasquill, en quittant décidément la ville de Rome où il est las d'*expecter des expectatives*, et n'espère plus rien du pape occupé à pourvoir les siens fort nombreux, et les amis des siens plus nombreux encore, livre à l'Allemagne le secret de la création des trente-et-un cardinaux, de la promulgation des indulgences et du grand projet de croisade. La première, selon lui, n'était qu'une opération politique et financière, faite pour donner la majorité au pape dans le conclave, et remplir le trésor épuisé. La seconde avait pour objet le palais des Médicis et non le temple de Saint-Pierre, puisque les ouvriers romains ne retrouvaient point le matin les pierres qu'ils avaient taillées la veille près de l'église Saint-Pierre. Enfin, ce n'était pas pour prêcher contre les Turcs que les légats étaient sortis de Rome en si grand appareil, se partageant d'avance chacun une région de la chrétienté; c'était pour remplir le vide fait à la cour pontificale par la guerre du duc d'Urbin; car les légats n'aimaient rien tant que le Turc qui leur avait déjà tant rapporté d'or, et pour rien au monde ils ne voudraient lui nuire, moins encore le chasser.

La publication du fameux écrit de Laurentius Valla sur la prétendue donation de l'empereur Constantin au

(1) Op. Hutt. Pasquillus exul. Interlocutores, Cyrus, Pasquillus. t. 2. 437.

Saint-Siége (*de falso credita, et ementita donatione*) était une attaque plus sérieuse (1). Elle sapait le fondement historique sur lequel la papauté faisait reposer ses droits à la possession d'une partie de l'Italie, même à la domination de l'occident, et critiquait avec amertume l'usage que les papes avaient fait de ce pouvoir usurpé. Hutten y ajoutait encore, par le contraste, une puissance nouvelle, en dédiant l'œuvre du savant Italien au pape Léon X, comme au restaurateur des lettres. C'était au nom de la vérité un point d'érudition historique fécond en conséquences qu'il mettait, avec une certaine ironie, sous le patronage d'un des plus puissants promoteurs de la renaissance, comme pour retourner contre celui-ci ses propres armes, et pour en appeler de l'erreur du souverain pontife, à l'impartialité du savant, du principe de l'autorité incarné dans le Saint-Siége, à celui du libre examen contenu dans la renaissance.

« Sous un pontife, restaurateur de la paix, des lettres et de la liberté, quand il était permis de tout penser et de tout dire; que des pontifes impies ne dévoraient plus leurs brebis au lieu de les paître, et ne promulguaient plus, chaque année, des dîmes ou des indulgences nouvelles, il espérait, disait-il, que Valla, cher autrefois à Cosme, ne déplairait point à Léon X, et que celui-ci saurait prendre sous son patronage la vérité librement conçue et hardiment exprimée. »

On cessera de s'étonner que l'éditeur de Laurentius

(1) V. II. 401. In libellum Laurentii Vallæ de efficta et ementita Constantini donatione præfatio. — C'est la préface de ce livre que Herder appelle une héroïque espièglerie, ien Heldenspiegel.

Valla fût pensionné par l'électeur Albert, si l'on songe à la position particulière des états de ce prince, et à celle de presque tous les dignitaires ecclésiastiques en Allemagne.

L'électorat de Mayence, dont le pallium coûtait ordinairement 20,000 florins, avait été affligé de trois vacances successives, 1505, 1508, 1513; Jacob de Liebenstein, le dernier électeur, avait surtout regretté la vie en pensant combien sa mort allait coûter à ses sujets, et Albert de Brandebourg, après lui, n'avait dû son élection qu'à la promesse de ne pas faire retomber sur son peuple les frais de son pallium. L'électeur de Mayence pouvait donc bien ménager Hutten à sa cour par le même sentiment qui poussait, un peu plus tard, Maximilien à conseiller au duc Frédéric-le-Sage de bien garder en réserve son moine augustin Luther.

La cour pontificale cependant, par l'entremise de Caïetano, son légat, en élevant à la dignité de cardinal l'électeur de Mayence, qui reçut aussi une part du produit de la vente des indulgences, en prodiguant d'autres faveurs à d'autres princes, commença sans obstacle la promulgation annoncée; elle parvint même, en flattant l'ambition de Maximilien, par l'espoir du sacre à Rome, et son esprit chevaleresque, par la pensée d'une croisade, à obtenir que la question de la dîme fût portée devant la diète rassemblée à Augsbourg, en 1518. Mais cette dernière circonstance l'exposa, sur un théâtre plus élevé et plus en vue, à une attaque bien plus directe de notre chevalier.

Ulrich de Hutten, que l'archevêque de Mayence emmenait à Augsbourg, pour appuyer de son talent les volontés

de l'empereur et de son maître, n'était point homme à entrer dans de diplomatiques compromis avec le Saint-Siége.

Si la tournure chevaleresque de son esprit, la haute estime où il tenait la puissance impériale, lui faisait accueillir avec faveur l'idée d'une croisade, ses opinions, ses antécédents, le mettaient en défiance contre tout ce qui venait de Rome et du Saint-Siége. C'est ce qui explique la conduite embarrassée qu'il tint, les écrits contradictoires qu'il composa à propos de la diète d'Augsbourg.

Fidèle aux inspirations qu'il reçut d'en haut, il mit d'abord dans la bouche du légat un discours pour obtenir de la diète l'impôt de la dîme; c'est l'*Oratio decimarum* (1). « Le légat commence par un éloge pompeux de la nation allemande, cette race généreuse qui a arraché l'empire aux Romains, aux Gaulois, pour le remettre entre les mains de l'Eglise apostolique; c'est à elle encore qu'il appartient aujourd'hui de défendre la foi menacée; le légat vient lui demander non seulement le sacrifice de son sang, elle en est prodigue, mais d'un peu de cet or sans lequel la guerre n'est rien. Il ne faut pas que les Allemands s'effraient au seul mot de dîme; c'est un dépôt seulement qu'il vient leur demander; si l'expédition n'a point lieu, il leur sera fidèlement rendu; dans e cas contraire, qui peut en faire un meilleur usage dans l'intérêt de tous, que le chef de la chrétienté? Que des malintentionnés ne s'avisent point de découvrir la

(1) Op. H. II. 541. Oratio decimarum, proposita per reverendissimos legatos sanctæ sedis apostolicæ, coram conventu majestatis imperialis.

soif de l'or sous cette proposition désintéressée; Sa Sainteté veut seulement, comme il lui convient, prendre en main la défense de son troupeau, et elle demande les moyens d'agir efficacement dans l'intérêt de l'Allemagne, menacée la première. Pour elle, Léon X est prêt à sacrifier sa vie. Mais il ne faut point tarder. Sans tenir compte des absents, ceux qui sont présents à la diète peuvent déjà s'engager par serment à recueillir la dîme, et à se préparer au départ. Deux grandes récompenses les attendent : ici-bas, la liberté; là-haut, le salut. »

Plus libre dans le discours qu'il adressa à ses compatriotes pour les exhorter à la croisade, Hutten les mit en garde contre les pratiques de la cour pontificale; mais en revanche, dans la question intérieure, il prit fait et cause pour le pouvoir impérial dans la décadence duquel il voyait l'origine de tous les maux, et gourmanda fortement l'esprit de discorde et de révolte des princes adversaires de l'empereur (1).

« Il commence, en effet, par édifier les Allemands sur l'utilité de l'expédition qu'on leur propose. Ce n'est pas, leur dit-il, une fable inventée par les pontifes pour tirer de l'argent de l'empire. Le sultan Selim, après avoir conquis le tombeau du Christ et ajouté l'Afrique à l'Asie déjà soumise, prépare maintenant l'asservissement de l'Europe; deux flottes occupent la mer Ionienne, menaçant la Calabre et la Sicile, tandis qu'une troisième se rassemble dans les ports de la Thrace. Sur terre, une armée de deux cent mille hommes venus d'Asie

(1) Op. H. II. 473. Ulrichi Hutteni ad principes germanos ut bellum in Turcas concorditer suscipiant exhortatoria.

menace la Hongrie; la guerre approche, il n'en faut point douter. La vie d'un tel peuple, c'est la guerre; sa constitution, la guerre; chacune de ses années se compte par la conquête d'un royaume, tout sultan nouveau en doit un à son peuple sous peine de la vie. Dans la pensée de Selim, le tour de l'Allemagne est venu.

» Le pape devant cet immense danger a pris l'initiative; Hutten l'en remercie. Sa Sainteté aurait pu se dispenser cependant de donner ses conseils à l'Allemagne, et de faire disserter longuement ses légats sur la guerre. L'empereur Maximilien et les princes en savent plus là dessus qu'ils n'en peuvent apprendre des cardinaux romains. Le rôle de l'Eglise, en pareille matière, c'est de prier, à moins que les révérends ne soient disposés à retrancher un peu de leurs voluptés et de leurs flatteurs inutiles, et la curie romaine à remettre à l'Allemagne l'argent des pallium, grâces, dispenses et autres impôts qui l'épuisent (1).

» L'Allemagne est prête. Jamais elle n'eut un empereur plus brave; des hommes, elle en regorge, au point qu'il y a danger pour elle pendant les années mauvaises; des armes, des chevaux, elle en a. Que lui manque-t-il donc? Une seule chose, mais importante, et dont le défaut rend tout le reste inutile. Hutten aura le courage de le dire au risque de déplaire à quelques-uns; ce qui

(5) L. c. Laudo pontificem suæ in rempublicam christianam diligentiæ, ac istos valde probo reverendissimos.... Nam quid ad me attinet quærere an illorum hoc officium fuerit? Ac utrum magis eos decuerit orare, psallere, supplicare, quo propitium nobis Deum redderent, quam de bello inferendo vel cogitare, ac nobis artem militarem non imperite callentibus bellandi formas præscribere.

manque à l'Allemagne, c'est l'unité. Ses plus nobles enfants n'ont pas honte de la diviser, de la déchirer par leur ambition et leurs discordes. Ils se dévorent entr'eux et ne s'entendent quelquefois que pour piller et ruiner le petit et le pauvre dont la patience commence à se lasser. La maladie qui est à la tête gagne le corps tout entier. A l'exemple des princes, les chevaliers se mettent de la partie; on les accuse de brigandage, tandis qu'ils ne commettent, selon l'étendue de leurs moyens, que les crimes des grands. Aussi l'empire en décadence voit chaque année se détacher de lui quelque province.

» Chose étrange, c'est la race la plus pure, la plus homogène de l'Europe, qui donne ce spectacle. Les autres peuples, Français, Anglais, Espagnols, de races mêlées, sont unis. La seule race restée pure est divisée, comme si les *Germains* n'étaient pas tous frères, comme s'ils n'étaient point les membres d'un même corps, les branches d'un même tronc. (1). La vraie cause de ce mal, c'est un désir effréné d'indépendance, une haine insensée de toute soumission. Personne ne veut plus obéir, l'empereur, impuissant à rétablir la paix, est méprisé, et l'empire, ruiné par l'égoïsme, dépérit. Chacun de ses membres est fort cependant; Bavarois, Saxon, Franconien, noble, chevalier, vilain, tous sont braves; mais ils semblent n'avoir de vertu que pour s'entre-déchirer, et, parce qu'ils n'ont point de chef, ils sont sans puis-

(1) L. c. Sic compertum est enim indigetes esse Germanos, nec ullam aliquando exterarum nationum, mutandi domicilii causa, huc immigrasse. Et sunt qui ab hoc Germaniæ nomen à Latinis inditum putant, ut Germani quasi fratres et cognati, etc. 497. Unius arboris rami estis, unius corporis membra.

sance. Les Allemands sont de vigoureux athlètes, mais il n'y a pas un soldat parmi eux, et l'Allemagne est le champ clos où ils dépensent leur valeur à leur ruine commune (1).

» Le seul remède, c'est de rendre à l'empereur l'obéissance qui lui est due. Maximilien tient ses droits de Dieu qui a dicté son choix aux électeurs; il n'a pas besoin de plier le genou devant le pontife romain pour en recevoir les insignes. Il est le véritable successeur des empereurs romains d'occident. Que les princes se souviennent qu'ils remplissent le rôle d'un sénat fier, mais obéissant; les Allemands, qu'ils ont vaincu et remplacé le peuple le plus brave, mais le mieux discipliné de la terre. Il est temps d'inaugurer, par une entreprise aussi noble, aussi nécessaire que la croisade, l'unité nouvelle de la patrie. Maximilien ne veut point soumettre l'Allemagne, il veut l'unir. Les princes ne peuvent rien sans lui, lui ne peut rien sans eux. Pour que l'Empire soit fort, il faut qu'il ressemble à la main, que les doigts libres, mais réunis, rendent plus puissante et plus habile (2). »

Peu de morceaux à cette époque analysent mieux les causes de désunion et de décadence de l'Allemagne, dépeignent plus vivement et plus éloquemment l'état véritable

(1) L. c. 503. Ita semper inanis nostra est fortitudo, inutilis vigor ut nos exteri athletas esse bonos concedant, strenuos bellatores usque negent. Sqq.

(2) L. c. 509. Unus imperet, cui omnes parint, omnes audientes sint. 513. Nihil interim sollicitus, quod vos multos et potentes, juxta se in Germania principes videat, nec idcirco imminutum se existimans, nihil magis, quam quod manus habet in multos dissectas digitos, et ob id ad opus faciendum habiliores.

de l'empire, mais ces sorties contre le Saint-Siége étaient mal séantes au moment où l'empire et la papauté s'unissaient dans un même but; obligé de les retrancher avant de publier son discours (1), se plaignant amèrement de ne pouvoir dire toute la vérité, et courir les risques de sa franchise, Hutten se vengea, en publiant sous le voile de l'anonyme, un discours contre la dîme (*de non dandis decimis*) (2) où il mit encore plus à découvert sa pensée. « C'est, dit-il, à une époque où l'avidité romaine sait tendre si habilement des piéges à la bonne foi allemande, que les princes ont besoin d'accord et de prudence. Aucune nation n'a été aussi souvent et aussi effrontément trompée. La nouvelle croisade n'est qu'un prétexte pour faire du gain. Ce n'est point que l'argent soit à regretter beaucoup, mais c'est une honte de tromper en invoquant la religion qui défend toute tromperie. Quel profit d'ailleurs a retiré l'Allemagne depuis que, réduisant ses paysans à la misère, elle envoie en Italie ses ânes qui plient sous le poids, depuis qu'elle change son or en plomb pour avoir des pallium et des indulgences? Les mœurs en sont-elles plus pures, et ses évêques mieux choisis? La corruption romaine, au contraire, ne les a-t-elle pas gâtés les uns et les autres? Vous voulez combattre le Turc, s'écrie-t-il, je loue votre idée; mais ne vous y trompez pas, ce n'est pas à Constantinople, ce n'est pas en Asie qu'il faut l'aller cher-

(1) Op. H. Ep. ad Julium Pflug. 527.

(2) Op. H. II. Exhortatio viri cujusdam doctissimi ad principes ne in decimæ præstantiam consentiant.

cher, c'est au-delà des Alpes, en Italie, à Rome (1)! Mais vous tremblez sous la menace des foudres pontificales. Hé! craignez la colère du Christ, et méprisez celle du Florentin! »

Soit que les écrits de Hutten aient eu quelque influence sur les princes assemblés, soit qu'ils exprimassent bien tout ce que chacun pensait alors; il est curieux de remarquer que la diète d'Augsbourg répondit au discours du légat par des griefs qui sont comme l'écho des paroles du poète-orateur, et que, de tous ses conseils, elle embrassa les derniers sur la croisade et la dîme, en refusant de faire l'une et de payer l'autre (2).

Restait à Hutten de poursuivre de sa verve satirique le légat et le Saint-Siége frustrés dans leur espérance, et cette diète impuissante, comme l'étaient toutes celles de l'Allemagne pendant cette époque d'anarchie. Il le fit peu de temps après dans une pièce qui participe de l'esprit grec et de l'esprit allemand, qui tient le milieu entre les dialogues de Lucien alors fort goûtés, et les Fastnachtspiel si communs à cette époque, le dialogue intitulé (*Inspicientes*) *les Spectateurs* (3).

« Il prend un jour fantaisie au Soleil et à Phaéton d'arrêter un instant la course de leur char de lumière, pour examiner ce qui se passe dans ce petit coin du

(1) L. c. Turcam profligare vultis? Laudo propositum, sed vehementer vereor ne erretis in nomine. In Italia quærite, non in Asia.

(2) V. Ranke, t. 1. Histoire de la réformation.

(3) Op. H. III, 511. Hulderichi Hutteni equitis dialogus qui inscribitur: *Inspicientes*. Interlocutores Sol, Phaeton et Caictanus legatus; la traduction allemande au cinquième volume.

monde qu'on appelle l'Europe. Grande surprise d'abord : il n'y a plus en Italie un seul homme qui sache endosser une armure, manier une lance et garder son rang dans une bataille. Ne reste-t-il donc plus rien de la race italienne? Pour les Allemands, ils seraient bons soldats s'ils savaient combattre autrement qu'après boire, et s'ils pouvaient achever une chose commencée. Les Espagnols aguerris, disciplinés, confiants, sont de tous les plus pillards; mais le vol est aussi naturel à l'Espagnol, la boisson aux Allemands et la ruse aux Italiens, qu'aux Français la vanité.

» Après avoir fait ces premières observations, le Soleil et Phaéton fixent leurs regards sur une ville allemande toute pleine de tumulte, où tout un peuple d'hommes d'armes et d'hommes de robe va, vient, s'assemble, se disperse, boit à pleins verres et dispute longuement au milieu du bruit. C'est l'assemblée des princes et députés de l'Allemagne à Augsbourg (1). Ils paraissent ne pas se conduire autrement au conseil que sur le champ de bataille, car on en voit seulement quelques-uns à l'air austère et grave, parés du titre de docteurs, tenir le langage de la raison, et ils ne sont écoutés que lorsque les autres sont à jeun.

» Mais voici une pompeuse procession de personnages vêtus de poupre et d'hermine que la foule suit à longs flots. Le légat Caïetano marche en tête; son visage, ses yeux, son port, tout en lui annonce l'onction et la piété. D'où vient donc cependant que le peuple le regarde de

(1) L. c. 513. Verum motus in Germania qui... consilium est principum ac populi Germaniæ.

travers? C'est que le légat est encore venu demander la dîme des biens d'Allemagne, et que le troupeau se lasse enfin d'avoir un pasteur qui ne songe qu'à faire tondre ses brebis et non à les faire paître. Aussi Caïetano a-t-il l'air d'un enfant à qui on a ôté le pain de dessous la dent. Il est venu les poches grosses d'indulgences et de dispenses; pour la première fois il s'en retournera la bourse vide. Voilà qui remplira bien d'effroi les Romains. Ils n'auraient jamais attendu cela des Allemands, ces barbares, comme ils disent (1).

» Barbares en effet, les Germains qui ne veulent plus se laisser piller, et chez qui les bonnes mœurs, la loyauté, la pudeur, la constance fleurissent encore! Bien plus civilisés sont les Italiens, perdus de luxe, légers comme des femmes, et chez qui la ruse et la malice ont remplacé toute bonne foi (2). Ces barbares du nord seraient bien préférables aux peuples les plus civilisés si leurs repas, malheureusement, ne ressemblaient à ceux des Centaures et des Lapithes (3). Quelle race l'Italie opposerait-elle aux Saxons, ces robustes enfants du nord, sains de corps et loyaux d'âme; qui ne connaissent encore ni les médecins ni les avocats, inoffensifs et invincibles à la fois, pacifiques et belliqueux; ils seraient les premiers de la terre s'ils ne pratiquaient trop fidèlement une partie de leur fameux proverbe : *Le soir boire et le matin délibérer*. Chez ces barbares, l'homme a confiance

(1) L. c. 519. Neque enim creditum est audere hoc barbaros.

(2) L. c. Sunt enim mollitiæ et luxu perditi; deinde levitas est et inconstantia plusquam muliebris.

(3) 520. Centaurorum videre convivium mihi videor et Lapitharum.

en l'homme, le commerce est sincère, exempt de fraude, et se fait à la face du soleil (1). Dans l'Italie civilisée, l'ambition, l'envie, la haine, engendrent la fraude, creusent les mines souterraines, arment chacun du poignard ou du poison, et font régner partout la méfiance et la terreur.

» Le peuple le plus pur et le plus fort a cependant été livré à merci jusqu'à ce jour à la faiblesse et à la ruse de l'autre; et il n'est pas encore bien sûr que le légat Caïetano se résigne et n'invente pas quelque supercherie nouvelle pour tromper la bonne foi de l'Allemagne, L'état des choses ne s'y prête que trop. L'empereur n'inspire plus ni respect ni crainte; la diète, selon son habitude, passe des mois à délibérer sans jamais rien conclure. Les princes, ennemis de l'obéissance, veulent gouverner et s'en montrent incapables; héréditaires et électifs, laïques et clercs, se jalousent et se font la guerre. Au-dessous d'eux, se regardent avec la même haine, la chevalerie dans les campagnes, et la bourgeoisie dans les villes; l'une encore rude, brave et pauvre, isolée, dispersée dans ses châteaux selon la vieille coutume germaine, mais fidèle gardienne de l'antique loyauté, ennemie des mœurs étrangères, tout occupée de chasse et de guerre, souvent même de brigandage; l'autre, molle, paresseuse, enrichie, ramassée dans un même espace entouré de murs, infidèle à la vieille simplicité qui proscrivait les denrées exotiques et l'or étran-

(1) 523. Fraudare, insidias comminisci, odio et simultate conficere se invicem, sicas immittere, venena propinare, usque dolum meditari, eorum neminem fidere, aperte agere neminem, qui pollent hinc puto.

ger, avide de ces délicatesses et de ces superfluités lointaines qu'importent en Allemagne la corruption et l'oisiveté, exclusivement livrée à l'échange de ses propres richesses contre celles d'autrui; deux classes très-bien représentées, la première, par Franz de Seckingen, la seconde, par les banquiers d'Augsbourg, les Fugger, et dont l'inimitié infeste et ensanglante toutes les routes. Au lieu de chercher à s'exterminer mutuellement, les uns devraient retrancher un peu de leur grossièreté et de leurs rapines, les autres de leur mollesse et de leur avarice (1).

» Mais le plus grand mal de l'Allemagne, c'est le nombre, la richesse, l'influence, la corruption du clergé, naturel allié de Rome contre ses rivaux. Il y a presque autant de pasteurs que de brebis, et plus de la moitié de l'Allemagne leur appartient. Tandis que les frères, chevilles ouvrières de la tyrannie, enchantent la simplicité du peuple, se rendent maîtres par la confession de sa conscience, et par l'absolution de sa bourse, les chefs de l'Eglise, archevêques, évêques et abbés, oisifs, efféminés au sommet de la hiérarchie, oublieux de leur devoir et de leur mission sainte, sacrifient à leurs dieux nouveaux : la gourmandise et la volupté. Pour que l'Allemagne redevienne une et forte, il faut qu'elle amende ses mœurs et que le clergé donne l'exemple.

Arrivé à cette conclusion, Hutten termine par une hardie bonffonnerie de Fastnachtspiel : « Le légat ayant aperçu le Soleil à la faveur d'un éclairci de nuages, fait un crime au dieu de ne lui avoir point ménagé en Alle-

(1) L. c. 524 et 199. C'est un tableau très-piquant de l'Allemagne. Sqq.

magne une température semblable à celle de l'Italie. Le Soleil prétexte l'indiscrétion des astrologues, le désir officieux de ne point éclairer les intrigues pontificales; puis, le légat se montrant peu satisfait, il s'étonne qu'un homme ose lui commander. Caïetano objecte son pouvoir qui embrasse le ciel et la terre; sur un doute du Soleil qui refuse cette puissance à un mortel, il prépare ses foudres, et, sur une raillerie du dieu, l'excommunie *ipso facto*. Phaéton furieux, reprend les rênes en prodiguant l'insulte au légat, et prédit à Rome une révolte de l'Allemagne et à Caïetano une fuite honteuse (1). »

Le dialogue *Inspicientes* est, comme on le voit, pour l'état politique à peu près ce que fut pour l'état littéraire de l'Allemagne la satire des *Epistolæ obscurorum virorum;* Hutten, dans ce dialogue, fait une peinture vivante et fidèle des discordes, de l'oppression de l'empire, comme dans la satire, il a laissé le tableau de l'agitation littéraire des universités allemandes; il attaque Caïetano dans l'un comme il a attaqué dans l'autre le prieur de l'ordre des dominicains Hogstraten. Dans les deux, il proteste contre le pouvoir ecclésiastique, là au nom de l'indépendance et de la dignité de l'intelligence opprimée par la censure et l'inquisition ecclésiastiques; ici, au nom de la liberté et de la puissance de l'empire, atteintes par les usurpations du Saint-Siége! Le souvenir classique de la vieille Germanie de Tacite allume ses ressentiments contre l'Italie déchue et souveraine encore,

(1) L. c. 540. Hoc Leoni dixeris, qui nisi contentiores mittet deinceps in Germaniam legatos, aliquando videbit conjuratas adversus iniquum et crudelem pastorem oves aliquid se dignum facere.

comme la lecture des poètes anciens l'a irrité contre l'ignorance et la barbarie qui voulaient comprimer l'Allemagne. La toute-puissance de l'Église, ses usurpations dans tous les sens, paraissent aussi à charge à l'humaniste qu'au patriote allemand. C'est là qu'il voit le mal principal de l'Allemagne, celui auquel il faut apporter le plus prompt remède. Ses lettres sont plus explicites encore que ses écrits. « Si l'Allemagne veut m'écouter, écrit-il au comte de Nuenar (avril 1518), en lui rappelant les persécutions contre Reuchlin et les exigences du Saint-Siége, avant de commencer contre les Turcs une guerre aujourd'hui nécessaire, elle portera d'abord remède à ce mal intestin. Car à quoi bon arrêter l'ambition des Ottomans qui nous menacent au-dehors, si nous conservons chez nous cet ennemi (1)! »

---

(1) T. II. Ep. ad com. Nuenar. Quod si me audiat Germania, quanquam inferre Turcis bellum necesse est hoc tempore, prius tamen huic intestino malo remedium apponere, quam de italica expeditione cogitare assero. Nam quid.....

CHAPITRE III.

RELIGION.

Ulrich de Hutten et Martin Luther.

> Atqui non sum Luthericus, verum magis qnam Lutherus, hostili adversus impiam Romam animo.
> H. *Bulla. dial.*

Au milieu de la fermentation littéraire et politique de l'Allemagne, la papauté, en butte aux hostilités des humanistes et accusée de la décadence de l'empire, ne pouvait être ébranlée cependant que par ce qui lui servait de base même, par la foi, et son autorité ne devait être sérieusement compromise qu'au nom du christianisme. Or, sur ce terrain, la lutte avait aussi commencé depuis que le moine augustin Luther, le 31 octobre 1517, avait affiché plusieurs propositions contre les indulgences prêchées par le dominicain Jean Tetzel. Mais il s'en fallait de beaucoup que cette *querelle de moines*, comme l'appelait Léon X, attirât encore toute l'attention qu'elle méritait.

Les humanistes, accoutumés depuis quelque temps à se défier de tout ce qui sortait des couvents, ne pouvaient, quoiqu'ils fussent moins mal disposés contre les augustins, espérer un allié dans un moine. Hutten qui avait accompagné en Saxe, au commencement même du débat, l'électeur Albert, s'était exprimé ainsi au sujet de

cette affaire dans une lettre écrite au comte de Nuenar. « Tu ne sais peut-être pas qu'à Vittemberg s'est élevé une vive querelle parmi les moines. Les uns attaquent, les autres défendent les indulgences pontificales. Des deux côtés on combat avec véhémence; on vocifère, on écrit, on vend propositions, corollaires, conclusions. J'ai répondu à l'un d'eux qui m'a mis au courant du débat : Frères, usez-vous, dévorez-vous les uns les autres (1). »

A la diète d'Augsbourg, les écrits du chevalier contre l'établissement de la dîme avaient eu beaucoup plus de retentissement, que l'obscure entrevue où le légat Caïetano avait essayé d'obtenir du moine augustin une rétractation. Au moment où celui-ci hésitait, tremblant, et écrivait encore au pape, en sortant d'Augsbourg, qu'il s'en remettait tout entier à ses décisions, Hutten avait publié le livre qui devait, quelques mois après, dessiller les yeux de Luther et lui faire douter si le pape n'était point l'Antechrist lui-même (2). Quand la lutte même commença à s'engager plus vivement, à la fin de 1518; que Luther, d'un côté, laissa les discussions sur la grâce et les indulgences pour substituer résolûment l'autorité

(1) T. II, p. 428. Wittembergæ altera adversus summi pontificis auctoritatem insurrexit factio. Magnis viribus certatur. Venduntur propositiones, corollaria, conclusiones. Ipse de hoc negotio, certior factus, a quodam ex fratribus, hoc illi respondi : Consumite ut consumamini. Opto enim ut pertinacissime se conterant.

(2) Lutheri epist. Habeo in manibus donationem Constantini a Laurentio Vallensi constitutam, per Huttenum editam. Deus bone, quantæ seu tenebræ, seu nequitiæ Romanensium ! Ego sic angor ut prope non dubitem, papam esse prope Antechristum.

de l'Evangile à celle du Saint-Siége, et que, de l'autre, Jean Eck et Prierias publièrent, l'un son *de primatu Petri*, l'autre son livre sur le Saint-Siége où il voyait dans toutes les puissances temporelles une subdivision du pouvoir pontifical, Hutten se contentait de dire encore avec une certaine négligence : « Jean Eck pourfend Carlostadt, mon compatriote, un bon théologien ; il a guerre aussi avec Luther et Luther avec beaucoup d'autres ; voici messieurs les théologiens qui s'entre-déchirent (1). »

Cependant cette opposition théologique contre Rome qui continuait le mouvement de la renaissance en Allemagne, en remontant des Pères mêmes à saint Paul et à l'Évangile, comme Érasme avait remonté des scolastiques aux Pères, et qui corroborait d'arguments religieux la résistance de l'Allemagne contre la suprématie romaine, ne pouvait manquer de voir bientôt se fondre en elle les deux oppositions littéraire et politique et, par conséquent, d'attirer un de leur plus rude champion, l'humaniste chevalier.

Hutten, devenu le courtisan d'un prince ecclésiastique, y semblait d'abord peu disposé, l'archevêque électeur Albert, auquel le pape avait accordé une part du produit des indulgences pour payer les frais de son pallium, voyant dans Luther un ennemi personnel. Mais le caractère indépendant de Hutten ne pouvait longtemps s'accommoder, malgré toutes les bontés de l'électeur Albert, de la position qui lui était faite. Il avait déjà débuté assez singulièrement, au dire même de Pirkhei-

(1) Ep. ad Pirk. t. III. Eckius proscidit Carlostadium, civem meum, probum theologum ; eidem cum Luthero bellum est, Luthero cum multis. En viros theologos, impactis mutuo geminis se concerpentes.

mer, dans sa carrière de courtisan, par une petite satire contre les cours intitulée *Misaulus*, petit dialogue entre deux courtisans, l'un jeune, entrant dans la carrière avec toute la naïveté et les espérances d'un débutant, *Castus;* l'autre, arrivé au terme de la sienne avec tous les mécomptes et les désappointements d'une ambition trompée, *Misaulus*, l'ennemi de la cour; œuvre qui tenait à la fois du *de Curialium miseriis* d'Æneas Sylvius, du dialogue de Lucien sur les gens de lettres à la solde des grands (1), et de la *Nef des Fous* de Sébastien Brandt (2).

Ce n'était point que le sort de Hutten fût celui qu'il dépeignait dans cette satire de la manière suivante : « Au premier son de la cloche, le matin se lever comme au coup de la foudre, se tenir debout à la porte du maître attendant avec anxiété ce qu'il va commander, épiant religieusement ce que signifient le mouvement de ses yeux et le hochement de sa tête; à chaque rencontre du prince, rougir, pâlir, trembler; avoir la tête toujours nue, le genou prêt à fléchir; toujours craindre, dissimuler, servir, s'observer, flatter; n'avoir rien à soi, ni son temps, ni son couvert, ni sa personne, ni sa pensée; telle est la condition du courtisan (3).

(1) Froben, dans une lettre à Thomas Morus, lui annonce, en lui envoyant ce petit dialogue, qu'il y verra renaître l'esprit de Lucien lui-même. « Renatum in hoc Lucianum dices, ubi illius aulam, lepidissimum dialogum legeris. »

(2) Op. H. III. Misaulus dialogus. Interlocutores, Castus, Misaulus, 18.

(3) L. c. 20. Ad subitum tintinnabuli plausum, quasi fulmine territum sic exilire; ad summi illius fores consistere, ibique non tantum quid ille jubeat, sed et quid nutu significet aut digito crepet, religiose et ad anxietatem usque observare.

» Mais la vie de cour lui semblait une mer agitée, trompeuse, exposée aux vents dangereux de la fausse amitié qui paraît enfler la voile du courtisan pour le faire échouer plus sûrement, de la calomnie qui l'écartant sans cesse du port, rend vains tous ses efforts, et de la trahison qui creuse au dessous de lui l'abîme où il va tomber (1). La colère, les soupçons, l'inconstance du prince, son affabilité, l'influence du confesseur qui dispose de la volonté du maître, lui semblaient autant d'écueils de Charybde, de Scylla, qu'on ne pouvait éviter qu'en cédant au souffle de la contagion qui pousse tous les autres sur cette mer orageuse, et en appelant à son aide la flatterie qui prépare les abords de la faveur, l'ambition qui ne recule devant aucun moyen pour se frayer sa route, la prodigalité, la corruption, la débauche.

Il craignait peut-être aussi de ne point arriver au port de la faveur, en voyant tant de princes prodiguer leurs dons en aveugles, à des scribes qui les enrichissent de procès, à des Frères de tout ordre qui tiennent leur oreille, à des colosses, à des athlètes à la barbe et à la taille menaçantes, dont l'escorte les fait admirer et craindre; et enfin de ne rencontrer au bout de cette navigation pénible que le mépris et la pauvreté. »

Hutten d'ailleurs n'avait point trouvé dans l'électeur de Mayence tout ce qu'il avait espéré. Après avoir cru devenir le conseiller du prince, gagner celui-ci à toutes ses opinions, il s'était vu obligé, à la diète d'Augs-

(1) L. c. 21. Recte ais mare. Et si libet, adde Tyrium mare, insurdum, instabile, repente turbatum, inconstans, ventis oppositum, plenum periculis est.

bourg, de voiler une partie de sa pensée. Après avoir montré la vraie cause de la promulgation des indulgences, il voyait l'électeur Albert permettre la vente pour participer aux bénéfices. Au moment même enfin où, après la mort de Maximilien, il s'agissait de donner un nouvel empereur à l'Allemagne (1519), et où François Ier et le jeune Charles d'Espagne briguaient la couronne, il était témoin, à la cour de l'électeur même, de toutes les intrigues, de toutes les corruptions qu'il flétrira plus tard, et qui livraient alors l'empire à beaux deniers comptant (1).

Un trait qu'il ne put retenir, dans ce moment critique, contre Caïetano, qui paraissait d'abord favoriser François Ier, fut son premier acte d'indépendance. Dans son premier dialogue, intitulé *la Fièvre* (*Febris Prima*) (2), il recommanda à cette hôtesse incommode qui désirait, suivant les vieux usages germains, la maison de quelque voluptueux pour auberge nouvelle, l'hôtel voisin occupé par un Romain, le légat pontifical, Caïetano, venu tout exprès pour troubler l'Allemagne; celui-là devait faire bien son affaire. Il couchait dans la poupre, et mangeait dans l'or; il vivait si délicatement, qu'à son sens, il n'était pas un Allemand qui pût se vanter d'avoir un palais; il condamnait les perdrix et les grives parce qu'elles ne ressemblaient point à celles d'Italie, faisait la grimace en mangeant le gibier des forêts allemandes, trouvait le pain sans saveur, et, en avalant le vin du Rhin, pleurait de regret celui d'Italie.

(1) T. v. Vermahnung an die stadt Worms.

(2) Op. H. III, 107. Febris prima, dialogus. Interlocutores, Hutten et Febris.

Quoique la fièvre eût refusé de s'aventurer dans un hôtel où elle avait entendu les laquais se plaindre de n'avoir point le nécessaire, et où elle craignait un homme revêtu par le pape d'aussi grands pouvoirs; l'électeur de Mayence Albert crut prudent, dans des circonstances aussi délicates, d'éloigner pour quelque temps le satirique de sa cour, et décida ainsi du sort de Hutten. « J'ai assez de la cour, écrivait celui-ci au commencement de 1519 à Érasme; ce n'est point mon affaire de rester avec avec ces habillés de pourpre; le prince est assez bon pour me continuer ma pension partout où il me plaira d'aller (1). »

La part qu'il prit alors à la guerre que faisait le chevalier du Rhin, Franz de Seckingen, devenu le chef de la ligue souabe, à Ulrich de Wurtemberg, son ancien adversaire, la connaissance de ce célèbre et redouté chevalier, réveillèrent en lui tous ses instincts de lutte, et le préparèrent de plus en plus au rôle qu'il allait jouer. « Si la guerre me dévore, écrivit-il à Érasme, au milieu des camps, fais au moins que la postérité n'ignore point mon amitié pour toi et mon dévoûment à la cause des lettres (2) »

« Qu'entends-je? lui répondit celui-ci, Hutten, tout couvert de fer, affronte les combats; c'est bien pour la lutte que tu es né, toi qui ne laisses reposer la plume

(1) Ad. Er. epist. III, 126. Pertæsum est aulæ : ita nihil mihi convenit cum purpuratis istis. Impetravisse videor a principe, ut ubi ubi sim, stipendio me prosequatur.

(2) L. c. Si me devoravit illa pugna, tunc tu fac, ne ignoret vel studium erga te meum posteritas, et me tuis immortalibus litteris vixisse saltem testare.

et la langue que pour saisir les armes de Mars (1).

Ce fut au son de la trompette, en prenant Tubingue avec Seckingen qu'il lança contre Ulrich de Wurtemberg un dialogue assez médiocre, intitulé le *Tyran Phalaris* ou *le Passage*, et écrivit à François Ier une lettre dont la franchise de langage, d'un chevalier à un roi, touchait de près à l'outrecuidance (2).

Si dans la Souabe, ce paradis de la terre, il fut assez heureux pour sauver du pillage, dans la ville de Stuttgard prise, la maison du vieux Reuchlin, qui lui appliqua, dans sa reconnaissance un peu railleuse, à lui et à Seckhingen, le nom de fléau de Dieu (3), il éprouva plus de satisfaction encore à forcer les dominicains de Cologne, par les menaces de Seckingen, à payer les frais et dépens auxquels ils avaient été condamnés par la sentence du tribunal de Trèves.

Revenu à Mayence après les fatigues de l'expédition de Souabe, Hutten hésita cependant encore quelque temps. Au moment d'attaquer Rome, les croyances que lui avaient enseignées les théologiens, auxquels il avait fait une si rude guerre, revinrent à sa pensée; au moment de s'exposer encore à la misère, à la persécution, la douceur d'une vie modeste, paisible, assurée, lui apparut un instant avec tous ses charmes. Érasme venait d'é-

(1) Ep. Erasmi Hutteno. Plane video te bello natum, qui non calamo tantum et lingua, sed et in mavortiis armis pugnes.

(2) Op. H. II, 126. Epist. ad Franc. reg.

(3) Lettre d'Hutten à Erasme, III, 202. Proclamatio in exercitu. Capnionis penatibus ne quis noceat..... Nos salutando, flagellum Dei appellabat.

crire encore à sa louange à l'électeur Albert. L'oracle des lettres, à cette époque, augurait très-favorablement de l'esprit de Hutten « qui pouvait devenir la gloire de sa patrie, si Dieu lui prêtait vie et si Sa Grandeur lui continuait son appui, car l'âge, en apaisant son feu, en tempérant son abondance, rendrait son génie plus parfait. »

Cette hésitation apparaît déjà dans une lettre où le chevalier, au milieu de la guerre de Souabe, exprima à Frédéric Piscator le désir du repos et celui d'une épouse qui prît soin de lui. « Quelques-uns, dit-il, me prêchent les biens du célibat, les avantages de la solitude; mais tu me connais, je ne suis point capable de vivre seul; il faut que j'aie où me délasser de mes inquiétudes, où verser mes soucis; une compagne enfin avec qui je puisse faire trève à mes travaux sérieux, et apaiser l'ardeur de mes pensées par de plus douces causeries et de plus agréables délassements. Trouve-moi une épouse; tu sais comme je la veux : jeune, belle, bien élevée, sage, enjouée, patiente; riche, je n'y tiens pas beaucoup; noble, la femme de Hutten le sera toujours assez (1). »

Mais la lutte toute morale que Hutten soutint avec lui-même éclate tout-à-fait dans le dialogue intitulé *Fortuna*, satire d'une tristesse un peu sérieuse, inspirée par la lecture du *Plutus* d'Aristophane, et où l'auteur

(1) Ep. ad Pisc. 157. Tenet me quoddam tranquillitatis desiderium. Ad hoc opus uxore est. Nosti mores. Non facile solus esse possum, ne noctu quidem..... Da mihi uxorem, da venustam, adolescentulam, probe educatam, hilarem, verecundam, patientem. Divitias non quæro, et ad genus quod pertinet, satis nobilem futuram puto quæcumque Hutteno nupserit.

ne rit qu'à travers les larmes du regret et les angoisses du doute.

Pauvre encore et sans ressources, à plus de trente ans, obligé, avec un caractère indépendant, de vivre des bonnes grâces d'un prince, Hutten, après avoir demandé à la *Fortune* (1) une femme jeune et belle et quelques milliers d'écus, de quoi vivre seulement en repos et soutenir son rang, entame avec la déesse aveugle et fort ergoteuse une discussion sur la Providence.

On pourrait croire à ce sujet l'esprit de Hutten en proie aux mêmes doutes que ses misères lui avaient inspirés déjà en Italie; il n'en est point ainsi cependant. Peu satisfait d'une plaisanterie de la Fortune qui ne sait point, ayant été privée de la vue par Jupiter, s'il est une Providence pour redresser ses propres erreurs, Hutten ne laisse point la déesse païenne plaider victorieusement la cause du hasard, et l'arrête par plus d'une objection. « Si c'est elle qui distribue les biens et les maux, c'est Dieu qui la guide (2), dit-il; si l'inégale et injuste distribution des peines et des récompenses ici-bas semble indiquer la main seule du hasard, Hutten en appelle à la vie future qui doit rétablir la balance (3).

» Ce n'est point qu'il ait très-grande confiance dans les théologiens qui veulent rendre grâce à Dieu des biens et des maux, sous prétexte qu'il éprouve notre

(1) Op. III, 349. Fortuna, dialogus. Iterlocutores, Huttenus et Fortuna.

(2) Tu quidem das, sed te moderatur Deus, nec dare tu aut auferre, nisi illo permittente, quicquam potes.

(3) L. c. Benefacta non remunerat hic Deus neque fere punit quæ male committant homines, sed in illam sempiternam patriam et futuram vitam reservat judicium hoc.

vertu ou exerce notre patience, qu'il accorde ses faveurs au méchant pour le ramener, et maltraite le bon pour le rendre meilleur. Ces docteurs en effet ont, selon lui, un expédient plus facile pour absoudre la Providence, c'est de condamner tous les malheureux et de louer tous les heureux du monde. Et d'ailleurs ce sont ces mêmes théologiens, arbitres entre l'homme et Dieu, contempteurs apparents des richesses, qui sont consumés toute leur vie de la soif de l'or (1). »

Hutten cependant ne se jette point pour cela dans les bras du hasard, il a confiance encore dans l'efficacité de la prière et dans l'effort de la volonté humaine qui fléchissant la destinée en font la Providence, pourvu que la prière soit raisonnable et l'action courageuse et persévérante.

Il s'en rapporte là dessus aux paroles d'un sage ancien, de Xénophon, selon lequel il ne faut demander à Dieu que ce qu'on est en droit d'obtenir, c'est-à-dire ce qu'on travaille à gagner; et fuir l'exemple de ceux qui veulent rester vainqueurs quand ils ne savent pas lutter, et conduire un navire à bon port quand ils ignorent l'art du pilote. Prier Dieu qu'il nous accorde un esprit sain dans un corps sain (*ut sit mens sana in corpore sano*), voilà, selon lui, la meilleure prière. Le travail peut-être alors ne sera pas sans récompense, car le poète Epicharme l'a dit : C'est au prix de la peine que les dieux nous vendent tous les biens.

των πονων πολουσιν ημιν παντα τ'αγαθα θεοι

Hutten s'éloignait ainsi également du fatalisme provi-

(1) L. c. 360. Audi vero qua subtilitate eventus rationem adferunt.

dentiel et du scepticisme absolu; il arrivait aux mêmes conclusions dans le discours qu'il écrivit après la défaite d'Ulrich de Wurtemberg où il cherchait un enseignement moral. Il n'est pas assez superstitieux, dit-il, *neque ita superstitiosus esse velim,* pour croire que la Providence ait tout fait, mais il ne lui enlève pas non plus sa juste part.

« La justice est satisfaite, dit-il, les Hutten et les Bavarois sont vengés, la Souabe délivrée d'un tyran. Il faut en rendre grâces à la justice de Dieu qui l'a voulu, mais aussi au courage de l'homme qui lui a servi d'instrument; car aucun acte de la volonté divine ne se réalise en ce monde sans l'intervention humaine. La victoire est de la volonté de Dieu et de notre fait, de son conseil et de notre labeur, de son pouvoir et de notre œuvre; Dieu n'aide que ceux qui font effort, et ne tend la main qu'à ceux qui meuvent le bras, il a mis tout au prix de notre sueur. Celui-là est un sot qui demande que Dieu travaille pour lui sans se mettre à l'œuvre, et qui espère obtenir par la prière ce qu'il faut gagner par l'effort (1). »

L'esprit de Hutten, en garde contre la scolastique, mais ne se livrant pas entièrement au paganisme, peu confiant dans les enseignements des théologiens et dans les sophismes de la Fortune, mais n'ayant plus que quelques aphorismes de la sagesse antique où se rattacher, était donc comme prédisposé à recevoir une croyance nou-

(1) Op. H. III, 160. In Ulr. Wurtemb. oratio quinta. Ita nostrum est factum, ut Dei sit autoritas, hujus consilium, noster labor, hujus auspicium, noster ductus, hujus potestas, nostra opera, hujus gloria, nostrum solatium.

velle. L'aventureux chevalier n'était point de nature à tenir compte des calculs de l'intérêt personnel, des craintes et des désirs qui l'agitaient. A la fin du dialogue intitulé *Fortuna*, il prend décidément le parti où son caractère, sa passion l'entraînaient irrésistiblement et étouffe sous le sarcasme ses lâches hésitations.

Puisque Jupiter ne se mêle point de marier les gens, il demande une dernière fois à la Fortune quelqu'un de ses dons. « Eh bien, tiens-toi donc près de ma roue, lui dit celle-ci, mais prends garde; de la corne que j'agite sortent les biens et les maux. — Je suis prêt à tout. — La Fortune lève le bras..... la couronne impériale. — Hutten se recule..... A Charles-Quint. — Second coup de la fortune.... Une femme jeune et riche.... Elle a suivi l'éclat, l'or a été rejoindre l'or. Pendant que Hutten invective la Fortune, un orage dévaste son petit patrimoine. — C'en est fait, Hutten renonce à tous les biens; il demandera seulement au Christ une âme saine dans un corps sain. En disant adieu à la Fortune, il la regarde cependant d'un œil de regret. — Eh bien, quelle demande encore? Une autre jeune fille te sourirait-elle? la veux-tu pour épouse? — Adieu, cruelle, je ne veux plus m'exposer à tes insultes. »

Les encouragements ne manquèrent point d'ailleurs à Hutten pour vaincre son indécision. Otton de Brunfels nous apprend que de tous côtes, d'Italie, de France, de Bohême, un grand nombre de princes, de savants, d'évêques même, l'excitaient alors par lettres à continuer la lutte. Hutten avait, dit-il, plus de deux mille de ces lettres qu'il se proposait de publier sous le nom

d'*Epistolæ familiares* (1). D'ailleurs, après avoir craint un moment de voir un roi de France, le fils aîné de l'Église, l'ancien soutien du parti guelfe, devenir chef de l'empire germanique, Hutten saluait avec joie, dans Charles-Quint, prince autrichien, un triomphe national, dans le roi de Naples, le principe gibelin; il prenait confiance dans celui qui devait en partie son élection à la voix de Frédéric-le-Sage et à une manifestation du condottiere Seckingen (2), surtout dans le frère du roi Ferdinand, dont Érasme lui promettait toute la bienveillance; et il pouvait espérer gagner contre la barbarie les maîtres du monde même.

Au mois de septembre de l'année 1519, en effet, Hutten abandonna résolûment Mayence, la ville d'or, et les doubles eaux du Rhin et du Mein qui apportent si facilement des nouvelles de toute la Germanie, pour se retirer, loin de toute influence, à son château héréditaire de Steckelberg, avec ses presses, et continuer de là, dans toute la plénitude de son indépendance, la lutte qu'il avait entreprise.

Une lettre écrite à ses deux amis, Eoban Hesse et Pierre Aperbach (3), leur annonça sa résolution; il prépare, y dit-il, les plus véhéments et les plus libres des libelles qui aient encore été lancés contre les sangsues de Rome, encourage ses amis à travailler à la liberté de l'Allemagne, et regrette de n'oser accepter Luther pour compagnon dans cette œuvre, à cause du prince

(1) V. Resp. Ott. Brunf. Op. Hutt. v.

(2) V. la Biographie de Seckingen de Munch. 3 vol. in-8°.

(3) T. III. Ep. ad Eob. et Pet. Aperb.

Albert qui s'imagine à tort, selon lui, être en cause dans cette affaire.

Cette fois, en effet, il aborda directement les points qu'il n'avait fait que toucher dans ses différents écrits, et engagea les hostilités sur toute la ligne. Il protesta à la fois, au nom de la liberté de la pensée, au nom de l'indépendance politique et de la liberté de conscience, contre l'autorité romaine. Non-seulement il réclama la séparation du pouvoir spirituel et du temporel, même la suprématie de l'empire sur le sacerdoce, mais il commença, quoique timidement encore, à porter la discussion sur les points délicats de la discipline et des dogmes de l'Église intérieure. Le point de vue de l'écrivain impérialiste, qui avait pour dessein de relever le pouvoir central et de rétablir l'unité de l'Allemagne à la faveur d'une renovation politique et religieuse, dominait encore tous les autres, mais il leur fit leur juste part.

En éditant, et en dédiant à l'archiduc Ferdinand, pour être présenté à son frère Charles-Quint, comme une leçon du passé, un monument de son droit, et une règle de son devoir, un recueil de lettres écrites au XIe siècle, sans doute par un certain évêque de Naumbourg, Waltram, écrivain impérialiste, sur la *Conservation de l'unité de l'Église*, et la *Querelle de Henri IV et de Grégoire VII* (*De unitate Ecclesiæ conservanda, et schismate quod fuit inter Henricum IV, imp., et Gregorium VII, pont. max.*), Hutten avait pour but d'exciter l'empire à reprendre chez lui cette plénitude du pouvoir temporel que le pape et l'Église lui avaient enlevée (1).

(1) Op. Hutt. III. 545.

Il ne pouvait mieux faire en effet que de remettre au jour ces lettres écrites avec la plus grande liberté, au fort même de la lutte du sacerdoce et de l'empire sur les investitures; elles réveillaient, avec énergie, les arguments, toujours nouveaux, que l'empire avait fait valoir alors contre la papauté; c'est-à-dire, dans l'ordre politique, la prédominance de la couronne impériale, basée sur la tradition et sur des faits accomplis, le droit naturel de disposer soi-même de son propre bien, du patrimoine national de l'empire; et, dans l'ordre moral, la mission spéciale, distincte, du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, leur délégation divine, immédiate et égale, et le détachement terrestre qu'imposent à l'état ecclésiastique sa nature et sa loi; elles ajoutaient à tous ces arguments la force de conviction d'un évêque, qui écrivant peu d'années après que la domination impériale, dans la personne du puissant Henri III, avait été reconnue sans contrôle, même en Italie, sur l'élection et l'investiture du Saint-Siége, voyait, pour la première fois, Grégoire VII proclamer, d'une façon si hardie, les principes tout opposés de la suzeraineté apostolique!

Hutten avait soin d'ailleurs, dans sa préface, de faire sentir toute la portée, toute l'étendue de ce service, tout politique (*civile benefactum*), il est vrai, mais encore digne de considération, qu'il voulait rendre à l'Allemagne, en rappelant le caractère vrai, les conséquences importantes de cette grande lutte de Henri IV et de Grégoire VII.

« Les empereurs d'Allemagne, disait-il, ont été les princes les plus puissants de la terre jusqu'au moment où les papes ont prétendu opposer leurs décrets aux

constitutions, et distribuer à leur gré les bénéfices ecclésiastiques, donations généreuses de la libéralité de nos ancêtres. C'est parce que l'empereur Henri IV a lutté toute sa vie contre cette prétention qu'il a été traité d'hérétique, poursuivi par les anathèmes du Saint-Siége et flétri par les historiens italiens; mais les annales des moines allemands prouvent qu'il n'a fait autre chose que de refuser au pontife ce que le Christ ne lui a pas donné, et de vouloir conserver l'Allemagne libre comme elle était avant lui. C'est à cette source qu'il faut chercher la verité, ainsi que le savait bien Æneas Sylvius qui a détruit quelques livres d'une histoire d'Henri IV trouvée à l'abbaye de Fulde. C'est là qu'il faut voir ce qu'était l'empire avant la victoire de la papauté (1).

» Car depuis, ô honte (*proh pudor*)! les empereurs allemands ont baisé les pieds d'un prêtre de Rome, les Germains, comme s'ils avaient été vaincus, sont devenus les esclaves des esclaves de la délicatesse et de la débauche; et l'Allemagne a été donnée en nourriture à l'Italie. De cette époque, en effet, datent les grâces, dispenses, expectatives, permissions, indulgences, absolutions, cas et mois réservés, papaux ou épiscopaux, ordinaires ou extraordinaires, toutes ces inventions qui, sous prétexte de sauver notre âme, ont vidé notre bourse. Il ne tiendra pas à Hutten que toutes ces pratiques n'aient une fin. Ce n'est pas qu'il veuille rendre le pape méprisable; non, il veut ôter de l'image pontificale le fard qui la couvre pour qu'elle brille de tout son éclat; il veut faire d'un tyran un pontife, d'un roi un père,

(1) L. c. 555. Scelere arbitror, Æneæ Sylvii, qui postea Pius fuit.

d'un brigand un pasteur. C'est pourquoi il fait connaître la vérité à tous et surtout aux princes; parler vrai, c'est, selon Pythagore, l'action qui rapproche le plus l'homme de Dieu; il n'aura point de reproches à se faire et à se dire : Malheur à moi parce que je me suis tu, et que je suis un homme dont les lèvres sont souillées (1)! »

La satire intitulée la *Seconde Fièvre* (*Febris secunda*) (2) touchait un point plus religieux; c'était cette fois les inconvénients du célibat apparent imposé aux ecclésiastiques, les misères de leurs attachements clandestins qui faisaient le sujet de la conversation entre Hutten et son hôte assez ordinaire la Fièvre. Hutten ne débattait point la question au point de vue théologique, mais au point de vue moral; il analysait avec une crudité de langage et une liberté de détails qui rappellent l'auteur des *Epistolæ obscurorum virorum*, les mœurs déchues du clergé et, en mettant à nu leurs plaisirs trompeurs et leurs mécomptes, essayait de les ramener des joies inquiètes, furtives, empoisonnées qu'ils dérobent, au goût du bonheur assuré, libre, pur qui pourrait leur être permis. Dans ces attachements dérobés, il montrait, d'une part, l'impudence sans limite, l'humeur querelleuse, la jalousie arrogante, l'impérieuse avarice, la trahison railleuse et pleine de mépris, la méchanceté qui ne recule devant aucun scandale; de l'autre, la passion timorée, la sou-

(1) L. c. Quid tu Pontificem contemptum reddes igitur? Ego vero minime, sed adempto illi fuco, ut vera pontificis eniteat imago faciam, detractoque eo, quodcumque illo indignum est, reddam quod amiserat ex tyranno pontificem, ex rege patrem, ex jure pastorem mundo restituens.

(2) V. Febris secunda. Dialogus Hutt. Op. III, p. 389.

mission craintive, le soupçon, la prodigalité forcée, la connaissance de la perfidie et la peur de l'éclat; toutes difformités morales, vices éhontés ou souffrances qui résultaient d'une position fausse et qui, le plus souvent, par un appât mensonger, conduisaient l'une des parties à la misère, au déshonneur, peut-être au crime. Hutten concluait à l'abolition du célibat ou à la réforme du clergé trop nombreux et trop riche pour avoir une vocation sincère et une rigoureuse conduite.

Mais de tous les écrits sortis alors de la plume de Hutten, la *Triade romaine* ou *Vadiscus* est le plus curieux, en ce qu'il est comme le monument de la rencontre de ces trois oppositions qui, parties de points différents, de la littérature, de la politique et de la religion, se rencontraient dans une seule et énergique protestation contre Rome (1). Dans cette satire, il examine, en effet, quel est ce triple pouvoir intellectuel, politique, religieux, dont Rome est investie, et comment elle en use pour régir les esprits, les intérêts, les consciences dont elle s'est chargée. Cette analyse se fait sous la forme d'un dialogue entre Hutten et un de ses amis, Ernhold, et conduit ses interlocuteurs à conclure que la Trinité chrétienne dégénérée au pouvoir des Romains, n'est plus qu'une triade de tyrannie, de corruption et de simonie à charge au monde. Ce thème est développé avec l'abondance ordinaire à Hutten, et résumé de temps en temps d'une manière pittoresque et énergique par un trait de satire présenté sous forme ternaire, où sont associés trois

(1) Op. Hutt. t. III. 427. Trias romana, dialogus. La traduction allemande est au cinquième volume.

à trois les vices, les abus, les maux reprochés à la capitale du catholicisme.

La première attaque de Vadiscus part de l'humaniste contre le pouvoir spirituel de Rome. « Hutten avait donné dernièrement à publier à son imprimeur cinq livres nouveaux de Tacite, sortis des presses romaines; celui-ci a refusé de le faire, prétextant une bulle de Léon X qui interdit la réimpression de ce livre pendant l'espace de dix ans; ainsi voilà l'Allemagne, qui se procure avec tant de peines des livres d'Italie, forcée de renoncer à lire l'auteur qui a le mieux mérité d'elle, parce qu'il plaît au pape de conserver un monopole à son imprimeur italien. En vain Hutten a essayé de convaincre son imprimeur, en lui demandant quelle serait sa pensée si Rome un jour interdisait aux Allemands la culture de la vigne et l'extraction de l'or. La présence et les menaces du légat ont terrifié cet homme prêt à céder. L'autorité pontificale s'appuie sur la superstition, l'ignorance et la crainte des peuples (1).

» C'est pourquoi les romanistes s'inquiètent, continue Hutten, en nous voyant aussi nous adonner aux lettres; ils trouvent que nou savons trop de zèle pour l'étude, que nous en savons trop déjà, quoique nous ayons beaucoup à faire. Ils n'aiment pas surtout nous voir écrire. Raison de plus pour nous de redoubler de zèle et par nos paroles et par nos écrits, de mettre la vérité sainte au grand jour (2). C'est avec une constance pareille que le Christ n'a cessé de s'élever contre les princes des pré-

(1) L. c. 430. Sqq.

(1) L. c. 435. Scribendum est tamen, et in lucem edenda veritas.

tres, les scribes et les pharisiens. Il nous faut marcher sur ses traces contre ceux qui font des choses sacrées un objet de gain, qui substituent les préceptes de l'homme à la doctrine du Christ, changent la vérité de Dieu en mensonge, et prêchent l'asservissement à la créature au lieu de l'obéissance au Créateur; méchants dans l'enseignement comme dans la pratique, qui sont entrés dans la bergerie, non comme des pasteurs mais comme des loups, qui ont laissé la voie du Christ, voie de mansuétude et de miséricorde, pour choisir celle de la terreur et de la damnation, et nous ont ravi, par la promesse de biens futurs dont ils n'ont pas la disposition, les biens présents qu'ils enviaient! »

La seconde attaque part de l'écrivain impérialiste, gibelin, contre l'usurpation du pouvoir politique par le sacerdoce. Hutten rappelle d'abord l'origine du pouvoir temporel de la papauté, usurpation commise en des temps de trouble, légitimée par une donation prétendue qu'on mit au jour à une époque d'ignorance et de superstition. « C'est cependant sur ce fondement, continue-t-il, que les romanistes occupent la ville de Rome, siége véritable de l'empire (1); qu'ils rejettent toute soumission temporelle, affectent l'empire de l'occident, et défendent leurs prétentions les armes à la main, comme dernièrement Jules II. C'est, appuyés sur ce mensonge, qu'usurpant un droit tout nouveau, ils n'ont plus donné la couronne à l'empereur, prosterné à leurs genoux, avant de lui avoir fait jurer l'abandon de Rome et de

(1) L. c. p. p. 443. Occupantque eo nomine Romam, romani imperatoris, si quis esset, domicilium.

l'empire de l'Italie; que l'un d'eux, plus hardi que tous les autres, a exigé de Charles IV, avant de le ceindre de la couronne, le serment de quitter l'Italie sur l'heure et, qu'après cela, ne daignant pas même se déplacer, il la lui a envoyée par un de ses cardinaux, avec défense d'approcher de la ville de Rome. C'est en vertu d'une usurpation semblable, et pour empêcher la violation d'une prétendue loi qui interdit à tout empereur allemand d'être en même temps roi de Naples, qu'à la dernière élection encore, le légat Caïetano, qui voulait imposer à l'Allemagne un empereur français, a calomnié le jeune Charles, et l'a prétendu faible de corps et d'esprit et incapable de gouverner (1). Espérons que le nouveau roi ne se laissera pas ainsi jouer et mépriser, lui et son peuple. C'en est trop que la nation allemande, celle à qui l'on demande le plus, soit à Rome la plus bafouée; car je l'ai vu, laïques et clercs, nobles et vilains, femmes, enfants, marchands, valets, se rient de nous en face à Rome. Il n'est pas jusqu'aux Juifs, ces esclaves de toute nation, qui ne nous poursuivent de leurs épigrammes. Et ce n'est pas à Rome seulement, c'est chez nous-mêmes qu'ils nous raillent; en pleine diète d'Augsbourg, n'ai-je pas entendu ce même Caïetano s'écrier à l'aspect de la magnificence déployée par nos princes laïques et ecclésiastiques : Quels beaux palefreniers nous avons à Rome! Tandis que les princes frémissaient en se mordant les lèvres, seul j'ai murmuré tout haut. Mais

(1) L. c. p. 434. Nuper in concilio principum ausus est criminari Carolum, ut imperio ineptum, nonnulla illi corporis pariter animi impingendo vitia.....

ce n'était vraiment que justice de triompher de nous après nous avoir ainsi soumis, et nous méritons qu'on raille notre honte (1). »

Passant ensuite de l'empereur, devenu vassal du Saint-Siége, à l'empire lui-même, Hutten, au nom de l'intérêt national, déclare le clergé, le peuple, l'Allemagne entière soumise à un système nouveau d'exploitation et devenue tributaire de l'Italie.

« Quoi! ces Romains dégénérés ont-ils accompli ce que n'ont pu faire leurs robustes ancêtres? Nous ont-ils donc vaincus? s'écrie l'interlocuteur de Hutten. — Non; ils ont laissé là les armes dont ils ne sauraient se servir; c'est à force d'adresse, de ruse, de perfidie, en employant habilement tantôt les caresses, et tantôt la menace, en exploitant leur mission sacrée par des jongleries superstitieuses qu'ils ont atteint leur but. Ecoutez l'histoire de cette conquête : Au commencement, tous les évêques étaient libres, indépendants, égaux, successeurs au même titre du Christ qui a toujours chéri l'égalité, détesté l'ambition; mais bientôt l'évêque de Rome, sous prétexte de maintenir l'unité dans l'Église chrétienne, a voulu que tous les grands siéges épiscopaux dépendissent de lui; de là l'usage de la confirmation ou sanction pontificale donnée par le pape au nouvel élu, et l'envoi du pallium ou manteau, symbole de l'office,

(1) L. c. 432. Sqq. Penitus nulla natio, utquos pueri, senes, viri, mulieres, opifices, mercatores, nobiles, ignobiles, liberi, servi, in summo quos omnes rident, etiam captivi nationum omnium Judæi..... Quantos, inquiunt, stabularios Romani habemus! Hoc alii factum fremebant, ego liberius accusabam, crebro palam susurrans, indignum esse hac natione non vinci tantum nos, sed triumphari etiam.

délivré au prix d'un léger présent converti bientôt en impôt. Il n'y avait pas loin de la confirmation du prêtre d'abord élu à la nomination; le pape a bientôt franchi ce pas et, à cette occasion, le sacrifice de la première année du bénéfice, l'annate, s'est joint au manteau. C'est la querelle des investitures, long sujet de guerre, où le Saint-Siége l'a toujours emporté, grâce à la division des princes et à l'affaiblissement de l'empire (1).

» Enfin l'empereur et les princes ont voulu régler la matière d'accord avec le pape, et cru mettre des limites à l'ambition et à l'avidité pontificale par les concordats (2). Vaine espérance! *O discordem concordiam*! La liberté de l'élection ecclésiastique a été maintenue, dit-on, mais l'élévation toujours croissante du prix du pallium, du taux des annates, l'a rendue vaine (3), car la lourdeur de pareils sacrifices est telle que le peuple, pour s'en délivrer, fait élire par les chanoines un évêque qui puisse payer de sa propre fortune. Le prix du pallium dans l'archevêché de Mayence, par exemple, a été doublé, sans compter les présents à faire à celui qui écrit la bulle, à celui qui pose le sceau, à celui qui confectionne le manteau. Un vieillard de Mayence a vu passer huit évêques (4); aussi l'électorat est-il épuisé, et le peuple

(1) L. c. 457. Prima fallendi via simulata pietas fuisse videtur, prætendebant Ecclesiæ unitatem conservari oportere.

(2) L. c. 466.

(3) L. c. 436. At liberum est, inquit, vobis episcopos eligere; at eos, inquam, episcopos esse non licet, nisi pallia emant prius hic; quæ electionis igitur libertas!

(4) L. c. 458. Nunc repertus est moguntinus senex, qui meminit octavum ab hoc Alberto videre se Moguntiæ episcopum, tot pallia emi una in ecclesia unius hominis ætate contigit.

redoute-t-il la mort de l'électeur, moins par l'amour qu'il a pour lui que par la crainte d'être de nouveau mis à contribution; car en fin de compte lorsque l'évêque est ruiné, il faut que le peuple l'entretienne et finisse par payer. La prétendue liberté de l'élection n'est donc que le droit de choisir celui qui paraît le plus capable de payer; c'est assez dire que ce n'est pas toujours le meilleur. Il y a trois choses qui épuisent l'Allemagne et enrichissent Rome : les confirmations, les manteaux, les annates.

» Si lucrative que soit l'élection ecclésiastique, le Saint-Siége ne l'a pas toujours respectée. Trois inventions lui ont servi à l'éluder : les grâces expectatives, les réserves mentales (*reservatio pectoralis*), les mois romains. En divisant l'année en mois ordinaires et mois romains, selon qu'ils sont laissés à l'élection ou réservés au pape; en délivrant d'avance la promesse de succéder à tel bénéficiaire encore vivant, ou en déclarant s'être réservé *in petto* le choix du successeur de tel autre bénéficiaire mort, le Saint-Siége trouve moyen de livrer chaque année, à bon compte s'entend, les biens donnés à l'Église par la piété de nos pères, à je ne sais quels Romains perdus ou à des Allemands serviles, docteurs ignorants parés de diplômes achetés, qui ont longtemps étrillé à Rome la mule du pape ou celle des cardinaux (1).

» Si Rome restait encore dans les limites des concordats, nous n'aurions à accuser que la faiblesse et l'aveuglement de l'empereur et des princes. Mais elle n'a pas

(1) L. c. 459. Sqq.

encore trouvé assez large la brèche faite à l'élection libre. Autrefois Rome ne confirmait qu'aux archevêchés, évêchés, grands bénéfices, elle veut étendre aujourd'hui ce droit sur les décanats, prébendes, canonicats. Un grand nombre de bénéfices qui étaient indépendants des grâces expectatives y sont maintenant soumis. Pour éluder la distinction des mois, la curie romaine défend à l'ordinaire de confirmer une élection faite avant qu'un mois ait suivi la mort du bénéficiaire, ou bien elle cite à Rome, sous un prétexte ou sous un autre, les détenteurs près de leur fin; s'ils ne meurent pas dans les mois réservés, ils meurent sur le domaine de l'Église romaine auquel cas leur bénéfice revient au Saint-Siége; ce qui est le but de la citation à laquelle il est quelquefois dangereux de se rendre (1).

» N'est-ce point assez? Le Saint-Siége peut déclarer serviteurs siens tels dignitaires qui achètent chèrement ce titre, et dont les biens à leur mort reviennent à la curie. Il peut donner en commande telle province avec le droit d'y conférer, c'est-à-dire d'y vendre les bénéfices et d'y lever les dîmes, comme Léon X a fait dernièrement d'une partie de l'Allemagne à ses trente cardinaux de création nouvelle; excellente invention qui donne lieu parfois à double collation et à double reconnaissance par le droit de retour (*per regressus*).

» Tant d'usurpations, de priviléges contradictoires enfantent mille procès, — nouvelle occasion de gain; ils sont tous jugés à Rome; si un bénéfice en litige de-

(1) L. c. 463. Sqq. Quin etiam toto post alicujus excessum mense, non licet ordinario locare sacerdotium. — Voir pour tous ces abus 467, 468.

vient vacant, il retourne à la curie; de tous procès, réclamations, oppositions, évaluations d'annates, le tribunal de la Rote est seul juge et sans appel (1). Il y a trois œuvres de miséricorde à Rome : faire une donation nouvelle, détourner un fief à la collation pontificale, susciter un procès par devant la curie. »

De l'Église extérieure, hiérarchique, le satirique, marchant enfin sur le terrain de Luther, et touchant à l'Église intérieure, trouve le pouvoir moral, le gouvernement des âmes, la direction des consciences entachés des mêmes vices, l'usurpation, la simonie, la corruption. « Là encore, s'écrie-t-il, le Saint-Siége s'est fait, par l'introduction des cas romains (*casus papales*), la plus large part dans la dispensation des biens apostoliques mis en vente comme les biens de la terre. Quoi de plus insensé cependant que de réserver des cas spéciaux, dans le domaine de la faiblesse humaine, à l'absolution de Rome; comme si ce n'était point ce pouvoir de miséricorde surtout que Jésus-Christ a également réparti entre ses apôtres; comme si le Sauveur n'avait point voulu que partout où naquit le péché, là se rencontrât aussi l'indulgente rémission. Mais grâce à cette usurpation, tous les pécheurs craintifs attendent leur salut de Rome qui le leur délivre à bon compte (2).

(1) L. c. Uti ne erretur, institutum est ut Romæ censeatur, quantum cuique redeat hic, sed is census a romana avaritia radices agit; itaque majoris plerumque æstimant, quam quid est, suo commodo, qua in re mirificæ sunt decisiones Rotæ, judicium plane irrefragabile.

(2) L. c. 471. Quasi vero ubi ægrotet quis, ibi sanare eum non liceat, et ubi quis pro commisso impetrare veniam non possit, atque ita necessaria sit circumcursatio, aut locus præstet hoc, non sua cuique conscientia.

» Au commencement, il fallait au moins l'aller chercher en Italie, mais comme le nombre de ceux qui faisaient le pélerinage était trop petit, le trésor a bientôt été mis à notre portée, et les moines mendiants s'en sont faits les courtiers entre Rome et nous. C'est en vain qu'ils ne veulent point que nous traitions cela de vente, et prétendent qu'ils délivrent aussi les indulgences au pauvre sans rien recevoir. Qui ne sait que les pauvres n'ont de confiance que dans les indulgences achetées? Qui n'a vu les femmes surtout, dociles à la voix de leurs directeurs, piller leurs maris, frauder leurs enfants et faire maison nette, pour se procurer ces précieuses billevesées? comme si ce n'était pas assez pour elles de garder leur vertu de femmes, d'élever honnêtement leurs enfants et de conserver la concorde du ménage. Mais non, mieux vaut voler pour acheter une indulgence (1).

» Ce n'était là du moins que détourner, vicier la miséricorde divine; mais quelle est cette nouveauté d'exempter les riches de la règle commune? Quelles sont ces dispenses, ces relaxations accordées à prix d'argent? Bien plus, quelles sont ces permissions et facultés de pécher (*condonationes*, *facultates*,) qui ne se contentent pas de soustraire le chrétien à l'obligation d'observer la loi, mais donnent aussi l'autorisation de la violer; denrées précieuses qui n'innocentent pas seulement le passé, mais absolvent l'avenir; qui n'effacent pas seulement l'injure, mais autorisent l'offense? C'est une étrange contradiction

(1) L. c. 483. Non tantum est matronalem conservasse pudicitiam, non tantum probe et sancte instituisse liberos, ac minus est conjugium fideliter coluisse et concordiam maritalem conservasse. Omnia vincit, vel furari, quod pro indulgentiis detur.

de faire une loi et de vendre le pouvoir de la violer. Ou la loi est mauvaise, ou la dispense est mauvaise. C'est ainsi que les contrats sont brisés, les alliances dissoutes, les vœux relevés, les serments rompus, la foi violée, et tout ce qui est contre Christ, permis, autorisé à beaux deniers comptant. Trois denrées spirituelles emplissent le trésor pontifical : les pardons, les dispenses, les facultés; trois instruments servent cette avarice : la cire, le parchemin, le plomb. »

Après avoir prouvé qu'une pareille simonie des choses de la terre et du ciel, loin d'être cachée, clandestine, s'étale effrontément; que l'exploitation du trésor des indulgences en Allemagne a été affermée dernièrement aux frères mendiants; que le pape a acheté de l'électeur de Trèves les produits de l'exposition de la tunique sans couture, et que Rome et les bénéficiaires allemands traitent par l'entremise des Fugger, qui sont devenus les banquiers de la terre et du ciel, Hutten indigné enfin s'écrie : « Arrière Rome (*Apagesis Roma*), arrière, toi qui as perdu la foi du Christ et qui es devenue la racine de toute iniquité et de toute corruption; arrière, indignes successeurs des apôtres; plus dangereux que le Turc, c'est avec votre or que vous avez assiégé le temple, et maintenant votre avarice y règne en maîtresse, et fait du sanctuaire de la prière une caverne de voleurs. Si Christ revenait, il vous chasserait plus honteusement qu'autrefois les marchands du temple, car ceux-là ne se livraient qu'à un commerce profane, et vous, vous trafiquez des choses les plus sacrées (1) !

(1) L. c. p. 437. Nam illi profanarum tantum rerum mercatum instituerunt; vos sacrorum Ecclesiæ, Christi, et spiritalis gratiæ forum agitis.

» Mais, reprend l'interlocuteur, l'empereur est donc méprisé; toutes les lois sont donc impunément violées? — La papauté agit avec plus de précautions : contre l'autorité et les lois impériales, contre les saintes prescriptions de l'Évangile même, les papes ont élevé le droit canonique, tissu merveilleux de ruses, qui leur permet d'échapper à tout et de tout confondre, arsenal de toutes les usurpations et de tous les abus. Si on leur oppose la loi de Léon qui défend de vendre un bénéfice, ils vous objectent impudemment celle de Gratien qui ordonne d'enlever l'or aux barbares. S'ils ne trouvent point à détourner le sens d'une vieille loi, il suffit qu'un pape ait élucubré dans l'ombre, avec quelques cardinaux, une sentence nouvelle pour que celle-ci ait force de loi dans toute la chrétienté, comme si elle avait reçu l'assentiment de toute l'Église (1).

» Et les conciles? — Tombés en désuétude, interdits même. On dit qu'avant de confirmer les évêques, les papes exigent d'eux le serment de ne point en demander la convocation; dernièrement encore, Jules II a confirmé la bulle de Pie II qui interdit l'appel au concile général (2).

» Il faut en appeler alors aux chevaliers, au peuple; c'est à eux de faire élire des évêques honnêtes qui s'engagent à ne point payer d'impôt, et à arrêter l'exécution de

(1) L. c. 460-474-480. Quid jus civile per constitutiones has oppressum jacet..... præferunt Evangelio canones..... Episcopus romanus quoties novam molitur sanctionem, advocatis uno aut altero ex cardinalibus....

(2) L. c. 449. Sed concilium in tantum adversantur, ut audiam episcopos romanos cogi nunc in confirmatione ut jurent, numquam futuros se concilii autores.

toutes ces mesures financières de Rome, au risque de laisser mourir de faim ces scribes et ces protonotaires! — A quoi bon? il se trouvera toujours quelque noble assez riche pour payer le manteau et se faire donner la consécration pontificale; et, comme cela s'est déjà vu, la guerre naîtra d'un double choix (1).

» Mais que faire cependant? La Germanie n'a-t-elle point du fer, des armes pour secouer ce joug comme autrefois les Bohémiens? » — Chose singulière, Hutten, malgré toute sa fougue, hésite sur le point de battre en brèche l'édifice spirituel. Au moment où Luther, qui a rompu définitivement avec la papauté après le colloque de Leipsick, s'écrie en rejetant l'autorité pontificale : « Nous sommes tous hussites; saint Paul et saint Augustin sont hussites; » Hutten n'approuve point entièrement les Bohémiens, et ne pense pas que ce soit un moyen de guérir le corps entier que d'enlever la tête de l'Église (2); il veut qu'on enlève seulement ce qui est gâté pour sauver le reste; or, ce qui lui semble surtout compromis, c'est moins la papauté même que l'endroit où elle réside, Rome, la capitale de l'Italie dégénérée. Il n'attaque point tant l'autocratie pontificale, la hiérarchie, la constitution ecclésiastique, surtout l'édifice spirituel qui leur sert de support, que la terre italienne, l'air romain dont la corruption a vicié le siége de l'unité chrétienne, et,

(1) L. c. 459 et Sqq. Quod si rebellet populus et ordo equitum eligi velit frugi episcopum, nihil proficietur; erunt enim ex principibus qui empto pallio designabuntur episcopi, etc., etc.

(2) L. c. 461. Non vivit sine capite corpus; neque auferre caput necesse est; tantum inde resecare quæ vitiosa sunt.

par là, toute l'Église. C'est toujours le patriote allemand qu'on retrouve sous le réformateur, avec toute la haine gibeline de ses ancêtres contre l'Italie, même avec tout le mépris et la haine des anciens conquérants sortis, au IVe siècle, de la Germanie.

Lisez pour vous en convaincre les triades accusatrices que Vadiscus accumule contre Rome et l'Italie (1) : « Selon lui, les vrais dieux de Rome ce sont la luxure, l'avarice et l'orgueil; ses citoyens, Judas, Simon et le Gomorrhéen ; les Romains d'aujourd'hui ne sont occupés qu'à se promener, à faire bonne chère et à paillarder ; s'ils pensent, c'est pour frauder, mentir et se parjurer ; les riches y vivent de la sueur du pauvre, de l'usure et de la dépouille des chrétiens; les pauvres, d'herbe, d'oignon et d'ail. La cherté des vivres, la perfidie, l'intempérance du ciel, rendent le séjour de Rome insupportable; on en rapporte une mauvaise conscience, un estomac gâté et sa bourse vide. Dans ce caravansérail, où l'on trouve des hommes de toute nation, des monnaies de tout genre, des conversations de toute langue ; où l'on ne rencontre que des courtisans, des prêtres et des scribes; où l'on erre au milieu des lieux saints, des vieilles ruines et des lieux suspects, il est impossible de conserver la foi aux choses saintes, la fidélité aux serments et la santé. On y travaille perpétuellement à trois choses qu'on ne termine jamais : la sanctification des âmes, la restauration des églises, la croisade contre le Turc. Car rien n'y est plus ouvertement moqué que l'exemple des ancêtres, le pontificat

(1) Voir la Triade. *Passim.*

de Pierre et le jugement dernier; rien n'y obtient moins de créance que l'immortalité de l'âme, la communion des saints, les peines de l'enfer. Il y a encore quelque piété chez les femmes, mais, sur cent hommes, on trouverait avec peine un croyant. Or vieux, femme jeune, courte messe, c'est tout ce qu'on y désire. Mais quoi! n'y a-t-il absolument rien de bon dans la ville de Rome? — Si peu qu'on n'en pourrait former une seule triade! »

La conclusion de Hutten, c'est que le centre de la chrétienté est moins en Italie, à Rome, que dans tout autre lieu. « Si Christ, s'écrie-t-il, préférait cette ville pour sa capitale, il la conserverait pure. Ce ne peut être en considération du lieu que Dieu fait choix d'une nation, mais bien en considération de la nation qu'il fait choix du lieu où il établit sa justice (*non propter locum, gentem, sed propter gentem, locum*) (1). En Allemagne, la ville de Mayence, ou celle de Cologne, peut aussi bien, si elle le mérite, être choisie de Dieu. Il n'est pas besoin pour opérer cette révolution de prendre les armes contre Rome; le pape nous traiterait encore d'hérétiques, de schismatiques, et appellerait pour se défendre les Français en Italie. Assez longtemps nous sommes allés nous faire décimer au-delà des Alpes. Que toute l'Allemagne s'entende d'un commun accord, empereur, princes, villes, pour se passer de Rome, pour libérer les élections du joug pontifical en les rendant aux chapitres et pour réformer l'Église. Rien ne sera changé, et toute corruption

(1) L. c. 491. Sqq. Quem civitatem Ecclesiæ caput habemus! Igitur fieri potest ut a loco tam infesto, auferamus hunc principatum..... Quod si Romam magis amaret Christus, eam a tot flagitiis, tanta impietate conservaret.....

aura disparu. Il suffira de laisser Rome à la faim, à la peste et au Turc qui s'avance. Elle verra si, comme elle le dit insolemment, ses fossés étroits, ses murs détruits et ses basses tours pourront la défendre! »

Le *Vadiscus* ou la *Triade romaine* présente ainsi le tableau le plus vif de l'état de l'Allemagne religieuse, comme le dialogue les *Spectateurs* et les *Epistolæ obscurorum virorum* nous ont offert la peinture de l'Allemagne politique et littéraire. C'est là où apparaissent, sous les couleurs vives et quelquefois, il est vrai, exagérées de la satire, les résultats de cette conduite de la papauté et de l'Église qui avaient compromis leur dignité, leur existence même, en mettant trop souvent leur pouvoir spirituel au service d'intérêts tout temporels.

La protection accordée par un prince de l'Église, éclairé s'il en fut jamais, à un ordre discrédité, mais dont il fallait ménager les services, la faveur un peu exclusive réservée à un imprimeur, à des savants italiens aux dépens des Allemands, faisaient passer, en deça des Alpes, la cour de Léon X pour persécutrice des lettres, ou au moins pour ennemie en Allemagne de ce qu'elle patronait avec amour en Italie. La politique de Jules II qui, pour servir ses projets contre Venise, avait un instant réveillé l'ambition de l'empire en Italie, et l'avait ensuite condamnée quand ces projets étaient réalisés; celle de Léon X qui, par des moyens et des intérêts tout politiques, avait balancé longtemps le choix du nouvel empereur avant de le dicter, donnaient une nouvelle vivacité à tous les ressentiments nationaux de l'Allemagne contre la papauté. L'abus, les exigences d'un droit de confirmation sacerdotale, juste dans son principe, mais vicié dans la pratique

parce qu'il était exercé sans mesure et sans contrôle dans un pays d'anarchie, ne laissaient plus voir à l'Allemagne, qui en était la victime, que l'avarice comme mobile, et la corruption comme résultat, à la place de cette surveillance éclairée qui devait garantir la pureté de son Église. Enfin, l'exemple de violer la loi donné par les dépositaires et les ministres de la loi, la malversation introduite dans l'exercice du pouvoir religieux et dans la dispensation des biens spirituels, achevaient de miner les fondements sacrés sur lesquels s'appuyait l'autorité politique et morale de l'Église et de la papauté.

L'esprit humain, la nationalité allemande, la conscience morale, se réunissaient donc comme en un seul faisceau, pour réclamer leurs droits opprimés par tant d'abus; et Hutten, l'un des premiers et des plus vifs organes de cette protestation, pour reconquérir d'un coup tous ces droits, et couper court à tous ces abus, ne craignait pas de proposer une révolution qui n'allait à rien moins qu'à détacher l'Allemagne de l'unité catholique, en fondant une Église indépendante, et à restaurer l'autorité de l'empire soustrait au joug pontifical, en lui donnant des bases nationales et en substituant au *saint* empire *romain* déchu un empire *allemand*, fort parce qu'il tiendrait au sol même de la Germanie.

Il suffit de rappeler le caractère des principaux écrits de Luther à cette époque, pour faire voir combien les deux réformateurs, celui de Wittemberg et celui des bords du Rhin, partis d'un point de vue si différent, se rapprochaient maintenant l'un de l'autre.

Après avoir, en février 1520, attaqué, au nom de l'Évangile, la transubstantiation, les sept sacrements,

infaillibilité pontificale, Luther, dans le courant de juin, quelque temps après la publication du *Vadiscus*, non-seulement publiait son livre *De la Captivité de Babylone*, qui contient la réforme du dogme, mais dans un second ouvrage, *De l'Amélioration du Clergé*, adressé à la noblesse allemande, travaillait à la réforme de l'Église dans son chef et dans ses membres; ainsi Hutten, après avoir attaqué l'autorité politique du Saint-Siége, attaquait maintenant son autorité spirituelle; l'un né d'une renaissance toute païenne, l'autre, d'une renaissance théologique, se rencontraient sur le seuil commun des deux Églises extérieure et intérieure qu'ils avaient attaquées chacun de leur côté, prêts à communier sur le terrain de l'Évangile.

Leurs idées, leurs doctrines, leurs projets n'étaient point identiques, il s'en fallait de beaucoup. Le chevalier, qui avait su précédemment faire leur part à la providence et au libre arbitre humain, n'était point prêt à adopter la doctrine de la grâce du moine augustin Luther. Si le satirique spectateur de la diète d'Augsbourg mettait plus de confiance dans l'autorité de l'empereur pour opérer la révolution, le professeur de philosophie de Wittemberg comptait plus sur les grands princes et principalement sur Frédéric de Saxe. L'œuvre de Luther, selon l'expression du chevalier même, était plus divine, celle de Hutten, plus humaine; ce que l'un attaquait avec des arguments théologiques, l'autre le combattait avec des arguments de raison. Cependant Luther et Hutten commençaient bien à comprendre qu'ils allaient au même but, et le second se sentait déjà dominé par le premier. L'humaniste frondeur, dont les

railleries hardies contre les inventions scolastiques s'étaient quelquefois égarées sur de plus saints objets, se réfugiait maintenant sous l'égide de l'Église primitive pour combattre celle du jour, et la raison humaine, affranchie par la renaissance, faible encore et peu confiante en ses forces, cherchait un appui dans une foi nouvelle et régénérée.

En même temps que les doctrines, les hommes se rapprochaient. Hutten, au moment où il publiait sa *Triade*, écrivait deux lettres au jeune Philippe Mélanchton, pour le prier d'assurer Luther de ses sympathies, ainsi que de l'appui de Seckingen et de la chevalerie allemande; il lui rappelait comment le héros franconien avait déjà délivré Reuchlin de ses ennemis, et lui offrait de sa part un refuge dans son château si la protection du duc de Saxe venait à lui manquer. Il n'écrivait point encore à Luther par égard pour l'archevêque de Mayence, mais il brûlait de le voir, et lui donnait rendez-vous à Fulde, dans l'auberge de l'Ours (*zu dem Bœren*), s'il se décidait à venir (1).

Rome enfin effrayée des proportions que prenaient toutes ces querelles d'humanistes, de poètes, de théologiens, commença l'attaque sur toute la ligne, et décida ainsi la réunion de Hutten et de Luther, la fusion de tous les éléments de la révolution, et l'explosion du mécontentement général. Menacé d'abandon par les dominicains dans sa lutte contre Luther, Léon X fit reprendre à Rome le procès de Reuchlin, reprocha doucement à l'archevêque, en lui envoyant une rose d'or,

(1) Op. Hutt. III.

de souffrir dans sa résidence la publication des libelles de Hutten, et délivra à Jean Eck la bulle qui déclarait Luther hérétique, schismatique, et qui ordonnait, s'il ne se rétractait dans l'espace de soixante jours, de l'appréhender au corps et de le livrer au Saint-Siége (1).

Sur l'ordre du pape, à Mayence, l'archevêque fit saisir les libelles de Hutten, et avertit celui-ci, qui aima mieux abandonner la cour que renoncer à écrire. En Allemagne, si la protection de Frédéric et la puissance de Luther empêchèrent quelque temps en Saxe la publication de la bulle, les dominicains, les archevêques et les curés, dans le reste du pays, commencèrent à persécuter les partisans des nouveautés littéraires et religieuses de Reuchlin et de Luther.

Pour Hutten, il sembla trouver dans sa rupture avec le cardinal électeur de Mayence l'occasion qu'il cherchait depuis longtemps. « Vive la liberté! s'écria-t-il comme s'il sentait tomber ses chaînes; le sort en est jeté, c'est maintenant qu'il faut agir. *Vive libertas, jacta est alea, nunc perrumpendum est, perrumpendum,* » et il écrivit immédiatement à Luther pour entrer en communication avec lui : « Le bruit court que tu es excommunié, lui dit-il; que tu es grand, Luther, si cela est vrai! » et après l'avoir conjuré de veiller à sa sûreté dans l'intérêt de la chrétienté, il continuait : « Jean Eck m'a dépeint à Rome comme un de tes partisans, il n'a pas tort; j'ai toujours pensé comme toi. Mais en prétendant que nous nous sommes entendus d'avance, il en a menti. Quoi qu'il en soit, en toute occurrence je suis à toi. Con-

(1) Op. H. III. La lettre du pape et celles d'Albert à Léon X et à Hutten.

tinuons à travailler à la délivrance de notre patrie, toi avec succès, moi selon mes forces. Si nous avons contre nous les conciliabules diaboliques de Louvain et de Cologne, Dieu est pour nous, c'est assez (1). »

Ses écrits nous le montrent en effet maintenant dans la plus étroite union avec le réformateur.

Quand l'Allemagne, tremblante sous le coup de la bulle pontificale et sous les menaces des dominicains, commence à brûler les écrits de Luther qu'elle avait d'abord dévorés avec avidité, il proteste contre cette faiblesse par une poésie intitulée : *Exclamatio in incendium Lutheranum*, et par un commentaire de la bulle. Après avoir dans son exclamation latine, qu'il devait bientot traduire en allemand, souhaité que Rome impie fût consumée par le feu qu'elle avait allumé contre Luther, il met la bulle au pilori de l'Allemagne, en l'accompagnant phrase par phrase, mot par mot, d'un commentaire qui dévoilait tout ce que la cour pontificale y cachait de froid égoïsme, d'orgueilleuse tyrannie et de motifs intéressés sous la pompe de la forme, la mansuétude du langage et les dehors pieux. Léon X avait invoqué les apôtres Pierre et Paul et tout le cortége de l'ancienne et primitive Eglise, exalté la foi antique et la fidélité orthodoxe de l'Allemagne, dénombré et condamné les erreurs contenues dans les livres de Luther, essayé de ramener l'hérésiarque par la douceur en lui montrant l'Église prête encore à le recevoir dans son

(1) Op. H. III. 575. Eccius me detulit, ut tecum habentem, in quo falsus non est. At quod idem dixit, conspirasse prius nos, hoc mentitus est in gratiam episcopi romani.

sein ; Hutten rappelle les vertus des apôtres opposées aux vices de leurs successeurs, plaint l'Allemagne d'avoir été si tristement récompensée de sa fidélité à l'Église, se fait théologien pour combattre le pape même avec les Écritures, et enfin démasque la cruauté cachée sous l'habit de pasteur, en dénonçant d'avance les rugissements du lion (1).

Quand Luther fait brûler publiquement à Vittemberg la bulle et les décrets pontificaux, dans un dialogue intitulé *Bulla* ou *Bullicida*, sorte de Fastnachtspiel latin d'assez mauvais goût, tel que les étudiants aimaient assez à en jouer, Hutten tue moralement la bulle en enseignant au peuple à sonder ces messages romains sous lesquels il avait jusque-là reçu aveuglément la vérité ou l'erreur, à peser leur contenu au poids de la libre raison, et il enhardit l'Allemagne à fouler aux pieds ces foudres pontificales qui, grondant du haut des Alpes, avaient si longtemps fait courber sa tête (2).

« La bulle pontificale et la liberté (liberté de croire et de penser, sans doute), hardiment personnifiées, sont aux prises. La bulle, sur l'ordre de Léon X, veut enchaîner la liberté dont le bavardage l'incommode. La liberté demande quel est son crime? — Elle se mêle trop de ce qui ne la regarde point; que lui importe le sort de Luther? — C'est que la cause de Luther est la sienne même, celle de l'Allemagne, et elle ne cessera de le proclamer. — La bulle pontificale insistant néanmoins pour exécuter les ordres de Rome, la liberté appelle au

(1) Op. Hutt. IV. In Lutherum bulla Leonis.

(2) Bulla vel bullicida, dialogus Luthericus. IV. 71.

secours. Hutten l'entend, accourt, s'informe du sujet de la querelle et prend la défense de la liberté. — Quel est cet insolent qui ose demander raison de sa conduite à la bulle pontificale, au représentant de Sa Sainteté même? — Un chevalier qui ne laissera pas arracher un cheveu à la liberté. — Mais où est écrit ce droit qu'il s'arroge insolemment de commander à la bulle? — De par un droit qui n'est pas encore écrit mais qui le sera bientôt; d'ailleurs, qu'est-elle pour parler ainsi? — Ce qu'elle est? la fille aînée de l'Église, l'envoyée de Léon X. — Oui, c'est-à-dire quelque chose de vain, qu'un souffle fait naître et qu'un moment détruit. — Lui-même, qui est-il? — Il s'appelle Bullicida, le tueur de bulles; il a pour ami Seckingen; et il va mériter son nom, car il a juré la mort de la bulle pour venger la liberté. — La bulle à ces paroles reconnaît un luthérien. — Luthérien, je ne le suis point, dit Hutten; mais je suis plus encore que Luther ennemi des bulles et de Rome impie; je laisserais encore toucher à Luther, mais à la liberté, jamais (1)! »

Après quoi Hutten commence à mettre à exécution les menaces qu'il a d'abord faites à la bulle. Celle-ci à son tour appelle au secours; elle promet des indulgences, des pardons, des dispenses à qui veut la délivrer et la venger. — Hutten se moque de ses promesses et de sa monnaie qui n'a plus cours. — Elle en atteste les canons, les décrétales. — « Qu'elle en atteste plutôt la justice et l'équité, *æquum et justum.* » Arrive enfin l'empereur avec une foule de chevaliers parmi lesquels se distingue

(1) L. c. Atqui non sum Luthericus, verum magis quam Lutherus bullis inimicus, et hostili adversus impiam Romam animo.

Seckingen. Celui-ci vient terminer le dialogue, c'est le *deus ex machina;* il démontre au jeune empereur Charles que les bulles sont la peste de l'Allemagne. La bulle essaie en vain de se défendre. Elle est condamnée et crève d'elle-même aux yeux des spectateurs, répandant à l'entour les miasmes putrides de la corruption, de l'hypocrisie, de la superstition et de l'avarice. Les spectateurs s'éloignent avec dégoût. Hutten fait encore un distique pour lui servir d'épitaphe :

Hic jacet Etrusci temeraria bulla Leonis,
Quæ, cum alios vellet, se dedit ipsa neci (1).

Ce dialogue nous montre à qui Hutten prétendait remettre la défense de la liberté contre l'autorité pontificale, en même temps qu'il atteste le cas fait alors en Allemagne de décrets autrefois si respectés. Ce n'est plus en effet une querelle à vider, comme celle de Reuchlin, dans l'enceinte des écoles, ou, comme celle de Luther, dans les murs d'un cloître. Il ne fallait rien moins que l'intervention de Charles-Quint pour terminer un débat dans lequel toute l'Allemagne était intéressée; et c'était cette intervention de l'empereur et de l'empire que Hutten était décidé alors à solliciter.

Mais maintenant que Hutten voulait faire l'Allemagne arbitre entre Rome et lui, la langue latine ne lui suffisait plus (2). Il fallait parler un langage que tous com-

(1) L. c. 103.

(2) Voir la lettre à tous les hommes libres de Germanie. C'est là qu'il annonce pour la première fois son intention d'écrire en allemand. — Semper tumultum fugi : seditionis autor esse nolui; atque ut intelligatis, quam non fuerit meum consilium, publicam isti statui eversionem moliri, latine

prissent. « Jusque-là ami de la paix, dit aussi Hutten, il a parlé le langage des doctes pour ne point mettre le peuple dans la confidence ; mais on dénature ses écrits, on calomnie ses intentions ; il est temps que le peuple soit éclairé, qu'il connaisse le pape, les romanistes, et sache pour quelle fiancée on veut le faire danser. »

Hutten laissant donc les humanistes continuer seuls, dans la langue latine, la guerre contre les dominicains et les romanistes, plaida désormais la cause de la liberté politique et religieuse de l'Allemagne dans la langue nationale. Tandis que le fugitif de Rome Pasquillus faisait remettre, par son ancien collègue Marforius, au Saint-Père, une supplique à l'effet de rendre plus savant et plus traitable le parti des théologiens ; tandis que Eoban Hesse, Crotus Rubianus, Pirkheimer et quelques autres, dans les *Conciliabules des Théologistes à Louvain et à Cologne*, dans le *Eccius dedolatus*, et le *Hogstratus* ou *Erostratus orans* (1), dévoilèrent les petites conspirations, les trames secrètes des théologiens contre leurs ennemis, Hutten abandonnant la période de Cicéron et la prosodie d'Ovide, devint l'émule de Luther en prose et de Murner en poésie, et vulgarisa à l'usage de tous les principales idées politiques qu'il avait émises, et ce que les innovations théologiques avaient de plus simple et de plus accessible.

scripsi, quasi secreta admonens ; neque vulgus habere statim conscium volui, aut populares mox contingere aures..... Neque enim adhuc autor esse volo, licet tot modis lacessitus, ut quia male fecerunt, punientur : tantum ne posthac faciant, cavere volo.

(1) Voir la collection de tous ces écrits faussement attribués, ainsi que le *Julius exclusus*, à Hutten, dans le 6e vol. de l'édition des œuvres de Hutten, par Münch.

Après avoir d'abord traduit en allemand plusieurs de ses anciens écrits, il fit connaître, dans une préface en vers, son inébranlable résolution (1) : « La vérité vient de naître, s'écrie-t-il, le mensonge est à découvert. Je viens vous le dire, il y a des siècles qu'on vous trompe. Mais Dieu nous a rendu les sens. Je ne sais comment je me trouve de la partie, mais maintenant j'y veux rester jusqu'à la fin. J'en atteste le ciel, aucun intérêt ne me pousse. Je ne cherche dans cette affaire ni gain ni récompense. Celui qui dirait le contraire en a menti comme un courtisan; mais il me pèse de voir que le monde soit ainsi trompé. Quel mal cela me fait-il à moi que celui-ci ou celui-là commande, et que Dieu ait ou non donné au pape l'empire du monde? la vérité seule m'a fait ouvrir la bouche; je l'ai fait pour le bien du pays. La persécution a été ma seule récompense. Mais cette cause maintenant je ne veux plus l'abandonner; ni pape, ni empereur, ni bulle, ni ban ne sauraient m'en détacher. Quand j'ai commencé, ma pieuse mère a bien pleuré;

(1) Op. H. v. 161. Zu dem Leser dieser nachfolgenden Büchlin Ulrich von Hutten.

Die wahrheit ist von neuem g'born.
Und hat der betrug sein schein verlorn.
.....
Von wahrheit ich will nimmer lan,
Das soll mir bitten ab kein mann,
Auch schafft zu stillen mich kein wehr,
Kein Bann, kein acht, wie fast und sehr
Wenn mich darmit zu schreken meint.
Wie wohl mein fromme mutter weint
Da ich die sach hatt g'fangen an
Gott will sie trœsten, es mus gahn.

que Dieu veuille la consoler, c'en est fait. Dieu et la vérité me poussent en avant. »

Puis, se sentant en possession d'une langue encore un peu rude, il est vrai, et entachée de dialecte franconien, qui n'a point l'harmonie, la puissance et l'éclat de celle de Luther, mais prend dans sa prose quelque chose de la majesté de la phrase latine, et conserve dans la poésie toute sa verdeur et toute sa sève, il publia, dans le but d'éclairer l'empereur, les princes, les laïques, par l'expérience du passé, et de compromettre le sort de l'Église par le tableau de son état présent, trois petits opuscules en prose sur l'origine et l'histoire des rapports de l'empire et du sacerdoce, et une nouvelle diatribe en seize cents vers contre la papauté, contre Rome, la corruption et la décadence de l'Église.

A la lecture de ces nouveaux ouvrages en langue allemande, on s'aperçoit aisément que l'humaniste, en prenant une nouvelle forme, tombe de plus en plus sous l'influence théologique de ce génie profond et hardi qui a su précipiter la révolution de la réforme, en la faisant partir du fond même de tout grand mouvement social, de l'idée religieuse. Si en effet Hutten a précédé Luther sur le terrain de la réforme politique et de la rénovation de l'Eglise extérieure, il se met à la suite du moine augustin dès que celui-ci a levé le drapeau de l'Église intérieure et prononcé le mot sacré de la foi. On voit encore Hutten, comme autrefois, invoquer la raison, l'intérêt, le passé politique de l'Allemagne, pour enlever l'empire au joug de la papauté et réformer l'Église, mais le poète païen s'efforce maintenant d'étayer l'intérêt et la raison par la foi, de corroborer les griefs de l'Alle-

magne et la révolte de l'esprit par des citations tirées de l'Écriture, de combattre Rome enfin sous le drapeau de la théologie. Il confirme lui-même les paroles d'Érasme, qui se plaint amèrement à cette époque de voir le monde tourner de nouveau à la théologie et tomber sous le joug d'une nouvelle scolastique. Il n'est point luthérien comme il le dit lui-même; il n'embrasse point, il ne comprend point même toutes les subtilités théologiques du moine; mais, comme celui-ci, comme tant d'autres, il se place sur le terrain de l'Évangile pour attaquer l'Église avec plus d'autorité. Le chevalier conserve seulement quelques traits distinctifs; le poète gibelin, l'écrivain impérialiste est toujours préoccupé du point de vue politique; c'est par l'empereur et à son profit qu'il veut opérer la réforme religieuse comme la réforme politique, bien différent en cela de Luther qui sut de bonne heure s'appuyer au contraire sur la force vive du pays, sur les États et sur les princes. Le fils des chevaliers enfin anime, à la fois, ses recherches érudites et ses arguments théologiques, d'un souffle de révolte et de guerre qui ne pouvait tarder d'embraser bientôt toute l'Allemagne.

Dans les deux premiers opuscules : *Que les empereurs ont toujours eu le droit de faire et de déposer les papes*, et *Comment les papes se sont toujours conduits à l'égard des empereurs allemands* (1), Hutten rappelle et commente avec plus de force qu'il ne l'avait fait jusque-là

(1) Op. H. v. Dass die kaiser allwegen Gewalt die Bœpst auf-und abzusetzet gehabt; Zeugniss aus der Bapst chronica 127. Wie die Bapst allweg wider die Teutschen Kaiser gewest.

l'histoire du passé de l'Allemagne. Du point de vue exclusivement germanique et impérialiste où il se place, il représente l'Allemagne, comme toujours, dupe de l'ambition des pontifes, et comme victime continuelle de l'alliance scellée au moyen âge entre l'empire et le sacerdoce. Oubliant, dans son orgueil et dans son égoïsme national, les services que la puissance du Saint-Siége avait plus d'une fois rendus à l'indépendance de l'Italie contre le despotisme gibelin, il met seulement au jour les fautes où les calculs de l'intérêt personnel et les excès d'une ambition démesurée l'ont aussi entraînée. Au nom de ces souvenirs, présentés avec partialité, exploités avec passion, il excite l'Allemagne à prendre sa revanche sur l'Italie, et l'empire à tirer vengeance du sacerdoce, au moment où une décadence véritable semblait justifier toute entreprise contre l'un et l'autre.

Il cherche d'abord en effet à montrer comment l'évêque de Rome est parvenu peu à peu à transporter le droit d'élire les pontifes de l'assemblée de tous les fidèles au clergé seul; et le droit de les confirmer, de l'empereur d'Orient à Charlemagne, puis des héritiers italiens de celui-ci aux rois de Germanie, pour parvenir toujours à s'y soustraire, comme sous les faibles successeurs de Charlemagne et d'Othon-le-Grand; prouvant par des faits cette politique lente, mais sûre, qui, pas à pas, opposant une puissance à l'autre, appelant un maître éloigné et plus commode contre un maître trop voisin et trop dangereux, a fait peu à peu sortir le pouvoir spirituel de la tutelle du temporel et lui a frayé, par l'indépendance, une voie à la domination.

De là, passant à l'histoire des rapports de l'empire et

de la papauté pendant le moyen âge, il rappelle ce serment de fidélité à l'Église que le Saint-Siége, après avoir obtenu de Charlemagne la donation de Rome et des environs, a fait prêter à Othon Ier, en le couronnant, et qui est devenu, par l'interprétation que lui a donnée le Saint-Siége, le principe de la servitude de l'empire. C'est de là qu'il date les progrès de la papauté vers la domination. « Depuis, Hildebrandt, le plus téméraire des papes, selon Hutten, en accusant du crime de simonie un véritable héros, Henri IV, a soulevé contre lui les vassaux qui lui devaient fidélité, et, après lui avoir accordé la paix au prix de la plus dure humiliation, a fait élire le premier anti-César. Plus criminel encore, Urbain II a suscité le fils contre le père qui est mort en prison. Tenu en respect par Frédéric Ier, le Saint-Siége s'est vengé sur ses fils, et a juré la ruine de la maison de Souabe; il a disputé Naples à Henri VI, élevé contre Philippe Othon de Saxe, contre Othon Frédéric II; mécontent encore de celui-ci parce qu'il avait réuni Naples à l'empire, il a suscité une révolte contre lui tandis qu'il soutenait la cause du Christ en Terre-Sainte; enfin il l'a excommunié, déposé, et ne s'est arrêté qu'après avoir vu le dernier de ses descendants porter sa tête sur le billot.

» Mais ce n'est pas une seule famille que le Saint-Siége a poursuivie, c'est l'empire. Henri VII est mort empoisonné dans une hostie que lui a présentée un moine. Les papes ont suscité pendant trente-deux ans à Louis de Bavière compétiteur sur compétiteur. Charles IV n'a obtenu la paix qu'en promettant à son couronnement de ne point mettre le pied en Italie, et en cédant au pape plusieurs villes de l'empire. Sigismond ménagé pen-

dant l'affaire des hussites, a été éconduit à Constance et à Bâle dans ses projets de réforme, et moqué par Eugène qui, après lui avoir fait attendre pendant six mois sa couronne à Sienne, a envoyé contre lui le dauphin de France en Alsace. Sous le pacifique Frédéric III, le pape Pie II, le plus fourbe de tous les hommes, longtemps secrétaire à la cour de l'empereur, évêque par la protection de celui-ci, cardinal, puis pape, n'a pas eu plus de gratitude; une fois maître, il a mis à profit sa longue connaissance de l'Allemagne pour la piller à son aise, en haussant les annates, les manteaux et les taxes, et cherché à assurer sa tyrannie en défendant par une loi tout appel au concile. Est-il besoin pour terminer de rappeler le mot de Maximilien trahi par Léon X : « Celui-» là aussi s'est conduit envers moi comme un fourbe; je » puis dire que de ma vie je n'ai vu aucun pape me tenir » sa parole. Dieu veuille que Léon soit le dernier (1)! »

Etrange conduite des successeurs de saint Pierre dont Hutten cherche à faire ressortir le contraste avec la doctrine évangélique, dans une sorte de dialogue entre Jésus-Christ et le pape (2), où il oppose les paroles de l'Évangile aux décrets et aux bulles pontificales : « Si Jésus-Christ couronné d'épines, pauvre et persécuté, mettant sa joie à laver les pieds aux pauvres, a refusé le royaume de ce monde qui n'est pas le sien, le pape, couronné d'or, riche, persécuteur, donne ses pieds à

(1) L. c. Maximilian's sprichwort. Nun ist der Bapst auch zu einem Bœswicht an mir geworden, und mag sagen, das kein Bapst, so lang ich gelebt, ie treu und Glauben gehalten hat. Hoff, ob gott vill, der soll der letzt seyn.

(2) T. v. Vergleichung der Bapst satzung gegen der Lehr Jesu-Christi.

baiser, fait des rois ses serviteurs, de l'empereur son bailli, et affecte l'empire du monde. Si le Christ, souffleté sur une joue a tendu l'autre, donné son pardon au pénitent et fait remettre l'épée de Pierre dans le fourreau, le pape repousse la force par la force, vend l'indulgence au riche et s'arme de deux épées. Si le Christ a placé la sanctification dans le cœur de l'homme, laissé libre l'usage de toute viande, permis le mariage, versé son sang pour que tous boivent à sa coupe de douleur, et recommandé l'observation de sa parole, le pape met le salut dans les pratiques extérieures, commande le jeûne, impose un célibat officiel aux clercs, se réserve pour lui et les siens le sang du calice, et fait déposer la Bible à ses pieds pendant le saint sacrifice avant de la poser sur le pupitre, de telle sorte que le Christ est méprisé maintenant comme un laïque et un paysan, et que la prophétie de saint Paul qui voit l'Antechrist dans celui qui s'élève au-dessus de Dieu, se trouve accomplie. »

Comment enfin la papauté a-t-elle justifié cette usurpation continue qui a commencé par déposséder l'empereur et maintenant dépossède le Christ? C'est ce que Hutten a dessein de montrer dans la fameuse pièce de vers intitulée *Doléance et Exhortation contre les papes,* où il résume, en un langage plein de nerfs et de muscles et dans des rimes serrées et rapides, la substance et, pour ainsi dire, la moëlle de ses anciens écrits, et trace un tableau de l'Église qui est l'acte d'accusation le plus vif qu'eût encore entendu l'Allemagne contre elle.

« Je l'ai imprimé d'abord en latin, dit-il, pour que cela ne fût pas connu d'un chacun; maintenant je le crie

à toute la patrie allemande (1). La nation est opprimée, le pays pressuré, les mœurs perdues; mais les hommes sont si aveugles qu'ils ne reconnaissent pas la vérité et mettent la superstition au-dessus de l'enseignement divin. O Dieu! c'est à toi que je m'adresse, rends l'homme plus clairvoyant et la vérité plus visible (2); par la force de ton Esprit saint qui a fait autrefois de semblables miracles, éclaire tes oints pour qu'ils distinguent l'hypocrisie de la vraie religion; fais au moins que je puisse confesser la vérité, rendre l'erreur manifeste et le crime patent; écoutez, princes, chevaliers, ma parole nouvelle; les clercs ne doivent point placer les honneurs mondains et le soin des affaires temporelles avant la sainte parole de Dieu, car les choses qui regardent le corps ne sont point leur affaire (3). La vie chrétienne, c'est là leur lot, leur devoir. Jésus a dédaigné le gouvernement du monde et n'a rien poursuivi qui fût charnel, parce que le ciel est son seul royaume; et voici cependant que le pape a mis sous sa main villes, gens et pays, appelant cela le pa-

(1) Op. H. v. 59. Klag und Vermahnung wider den gewalt des Bapsts.
Latein ich von geschrieben hab
Das was eim iedem nit bekandt
Jetz schrei ich an das Vaterlandt.

(2) L. c. Ach! Gott zu dir ich ruf und schrei
Das Menschen sinn wolst geben ein.

(3) L. c. 60. Die Priester sollten weltlich Ehr
Und das zeitlich Regiment
Nit setzen vor den Testament.
Und was da wœr des Kœrpers Sach
Da sollten sie nit denken nach.

trimoine de Pierre (1); et, qu'à son exemple, après avoir reçu de nos pères quelques biens, tous les clercs, archevêque, évêque, prieur, doyen, prélat, curé, chanoine, official, abbé, provincial, ont commencé, par tous moyens, captation, fraude, usurpation, usure, à s'arrondir, à s'étendre, à enrichir l'évêché, l'abbaye ou la cure, à tenir les caves et les celliers pleins, pour le plus grand honneur du saint. Et maintenant nul ne s'inquiète plus de la cause de Dieu. Le pape, ceint d'une triple couronne, chargé de poupre et d'or, armé des deux glaives (2), laisse pendre les clés au croc; les évêques et les abbés, couverts de martre et de zibeline, parés de rubans, amollis dans la ouate, mangent, boivent et se tiennent dans la joie (3), tandis que quelque pauvre diable à gages s'acquitte de leurs fonctions ecclésiastiques et que les clercs, savants et pieux, languissent dans le besoin.

» Mais si Dieu est loin de leur cœur, il est toujours sur leurs lèvres. Son nom est le rocher sur lequel ils bâtissent leur fortune, et le pouvoir spirituel entre leurs mains n'est plus qu'un instrument de lucre. Souverains de la terre, du ciel et des enfers dont ils ont usurpé le

(1) L. c. 61. So hat jetzund der Bapst kein Ruh
Wie er mit g'waltiglicher Hand
Drückt unter sich Stœdt, Leut und Land.

(2) L. c. Drum auch zwei Schwerter meint zu han
Und lœsst die Schlussel hinten gahn.

(3) L. c. Und essen trinken was wohl schmeckt
Mit Zœbel, Marter, werden g'deckt
Mit Frauen Scherzen, müssig gahn,
Und allet Lusts sich nehmen an.

pouvoir, ils vendent la grâce divine et le pardon, l'offense et le parjure; parés du titre de pasteur, au lieu de paître le troupeau, ils tarissent son lait, et tondent sa laine jusqu'à lui enlever le poil et la peau. Chef-lieu de cette exploitation, Rome afferme tous ces biens temporels et spirituels, par l'entremise des Fugger, aux évêques et aux abbés nationaux qui ne sont que ses tenanciers, de telle sorte que nous achetons des Romains les biens de nos ancêtres, et que l'Allemagne se prive de tout pour que ce peuple efféminé goûte toutes les joies.

» Arrêtez, compagnons, il y a trop longtemps que le jeu dure; vous avez assez enlevé d'argent à l'Allemagne, vous avez assez corrompu ses mœurs. Non, non, la véritable Église n'est point à Rome. Quoi! cette ville, où se croisent en plein jour, avec les cardinaux et les moines, les femmes à vendre et les spadassins à louer, où les chars, les chevaux, les mules et les ânes menacent d'écraser un chacun, serait la capitale de la chrétienté (1)! Quoi! cette tourbe de clercs de toutes couleurs et de tous habits, ces avocats, ces auditeurs, ces notaires, ces procurateurs, ces scribes, ces tabellions, qui passent leur vie à nous sucer le sang et la sueur, et nous renchérissent chaque année le royaume du ciel, ce serait là l'Église! L'Église, c'est l'ensemble de tous les chrétiens (2). Quoi! cet homme que douze valets portent sur une litière dorée pour donner sa bénédiction, comme

(1) L. c. 72. Sonst kabe ich g'sehen grosse Schaar
Die Gassen treten hin und dar
Viel Esel und viel stolzer Pferd.

(2) L. c. 73. Dann nit zu Rom die kirch allein
All Christen seind das ingemein.

s'il ne pouvait plus marcher, serait le successeur des apôtres (1); celui-là serait le chef de la chrétienté que quelques prêtres élisent en secret dans les murs de Rome, et qui a dernièrement manqué la réunion de l'église russe pour avoir voulu exiger, du grand duc de Moscovie, un tribut annuel (2)! Non, je vous le dis, vous qui vendez ce que Christ a donné, et qui avez honte de votre ministère puisque vous ne le remplissez plus, vous n'êtes pas l'Église. En vain vous fondez ordre sur ordre, comme si l'habit faisait l'homme pieux et non la foi; en vain vous augmentez le nombre des prêtres et des fainéants (3), réformez-vous au lieu de vous multiplier. Pratiquez ce que vous enseignez au lieu d'être semblables à ces poteaux immobiles qui montrent une route où ils ne vont jamais. Le vrai ordre où il n'est pas besoin de vêtement particulier, c'est la chrétienté; prendre soin de son âme, c'est la vraie religion, l'incomparable vêtement; quoi! François est le dieu de celui-ci, Dominique, le dieu de celui-là, Augustin, le dieu d'un autre, et vous oubliez que le plus grand honneur, le plus beau nom que vous puissiez mériter, c'est celui de chrétien, et que Christ est le vrai rocher sur lequel doit être bâtie l'Église universelle (4)!

(1) L. c. 72. Den trugen zwœlf Trabanten her
Als ob er mœcht nit gehen mehr.

(2) L. c. 68. Do wollten die aus Reussen Land, etc.

(3) L. c. Doch stiften Ordnung mannichfalt.

(4) L. c. 69. Franciscus ist des einen Gott
Dominicus des andern Hot
Ein Orden ist die Christenheit
Da darf man haben zu keinen Kleid.

» C'est pourquoi, Charles, je t'en conjure, écoute-moi favorablement. C'est pour ton honneur, pour le bien de la patrie que j'ai parlé, non pour exciter du trouble dans l'empire. C'est à toi d'être le chef, de commencer et d'achever cette noble œuvre. Jour et nuit je suis prêt à te servir de la parole et de l'épée, ne demandant d'autre récompense que de voir le pays délivré, et de mourir après dans l'indigence et privé de tout (1). Prends un peu de cœur, je te susciterai maint brave chevalier; un grand nombre sont déjà préparés, l'ordre seulement est attendu. Allons, puissant empereur, il est temps; fais déployer les ailes de tes aigles. La vigne du Seigneur est remplie de mauvaises herbes. Et vous, brave noblesse, bonnes villes, prenez pitié de la patrie; armez-vous pour la liberté. Dieu n'a pas versé son sang pour que nous soyons les esclaves de prêtres efféminés. Mais vous craignez les foudres du Saint-Siége? Ecoutez, je ne suis point de ceux qui méprisent la colère divine; mais comment celui-là aurait-il le pouvoir de punir qui est si lourd de péchés (2)? Comment celui-là pourrait-il me repousser du trône du ciel qui en est lui-même si éloigné? Non,

(1) L. c. 82. Doch bitt ich vor Küng Karlen dich
Wœllst dieser sach genœdiglich.....
Dess sollst ein Hauptmann du allein
So will mit allem das ich mag
Zu dientz dir kommen nacht und tag,
In Armuth wollt ich sterben gern
Auch alles eigen Nutz's entbehrn.

(2) L. c. 86. Dann wie kann andre strafen der
Ist selbest von den Sünden schwer.
Und stossen mich von Himmels Throu
Der selbest ist so weit darvon.

pareille puissance ne peut être l'apanage d'un méchant. Ils pouvaient nous persuader cela quand ils étaient seuls instruits et que les laïques n'avaient point de lettres, mais aujourd'hui que Dieu a mis la Bible entre les mains des laïques, ils ne peuvent plus faire que la vérité soit l'erreur, et, en criant à l'hérésie, brûler ceux qui élèvent la voix, comme autrefois Jean Huss, au mépris du sauf-conduit de Sigismond. Levons-nous donc tous, et au lieu de prendre soin seulement de nos femmes et de nos enfants, songeons un peu au bien public. Cessons d'entretenir le luxe et la débauche, et gardons notre argent en Allemagne. Respectons, honorons les bons prêtres, donnons les évêchés à ceux qui sont vertueux et savants (1); pour les autres, il est temps de courir sus et, sans respecter un caractère sacré qu'ils déshonorent, d'en débarrasser l'Allemagne; c'est le seul moyen de déraciner la superstition, de restaurer la vérité et de purifier la doctrine que Jésus-Christ nous avait promise inaltérable, et qu'il nous ont gâtée. En avant, nous avons beaucoup d'armures et beaucoup de chevaux, assez de de lances et d'épées. Nous avons le droit et la bonne cause. Et toi, Seigneur, prends pitié de ta doctrine, ne laisse point opprimer ta vérité; fais que ceux qui témoignent en ton nom triomphent de leurs ennemis, car tu as la puissance et tu es le Seigneur. En avant, Dieu le

(1) L. c. 83. Und die seind guter G'schrifs gelerht
Ich bitt, das keiner werd vorsehr,
Und wer ein geistlich Leben fuhrt
In dieser Sach bleib unberûhrt.

veut. Qui pourrait à ce cri rester encore chez soi. Je l'ai osé, voilà ma rime (1) :

Wer wolt in solchem bleiben d'heim,
Ich habs gewagt, das ist mein Reim! »

---

(1) L. c. 100. Wohlauf ihr frommen Teutschen nun
Viel Harnisch han wir und viel Pferd.
Viel Hallebarden und auch Schwerdt
Wir haben allen Sachen Fug
Gut Ursach und derselben g'nug
Wohl auf, wir haben Gottes Gunst
Wer wolt in solchen bleiben d'heim,
Ich habs jewagt, das ist mein Reim!

CHAPITRE IV.

GUERRE.

Première Section. — Ulrich de Hutten et Franz de Sockingen.

Mon. Videris velle imitari factum Ziscæ.
Seck. Non equidem nolim.
Monitor secund. Op. Hutt. IV.

Ce fut après avoir jeté le cri de guerre contre la papauté que Hutten, armé jusqu'aux dents, parce qu'il savait être entouré d'embûches, partit pour le Brabant, afin de remettre, comme il disait, la cause de la liberté allemande à Charles-Quint qui s'apprêtait à venir prendre possession de l'empire. Ses espérances, il ne les cachait point, comme nous l'apprend assez une lettre d'Agrippa qui le vit à Cologne avec quelques-uns des siens, qui l'entendit proférer des menaces contre le pontife romain, contre les courtisans, et n'augura rien de bon, dit-il, de ce nouveau Saturninus, auquel les grands prêtaient déjà l'oreille (1).

Pourquoi Hutten n'aurait-il point eu confiance? Tout semblait conspirer avec lui; les sentiments des hommes puissants et les intérêts de tout l'empire paraissaient devoir favoriser sa personne et ses projets. Érasme l'avait assuré de la faveur de l'archiduc Ferdinand; Charles-

(1) Agripp. Ep. l. II. Ep. 54. Ego certe contemplatus hominem totum Saturninum, nihil in illo bonæ spei repositum habeo.

Quint devait de la reconnaissance à Franz de Seckingen son intime ami; Hutten ne faisait-il point d'ailleurs œuvre toute patriotique et gibeline en voulant libérer l'Allemagne des impôts de Rome et l'empire de l'oppression pontificale? L'empereur n'avait-il point intérêt à retenir en Allemagne les richesses qui allaient s'enfouir en Italie, à voir anéantie dans l'empire une puissance qui, quoique d'une nature différente, était devenue rivale de la sienne? N'en devait-il point être de même des princes laïques, rivaux naturels du clergé possesseur, de quelques princes ecclésiastiques même qui sentaient plus vivement encore l'oppression romaine, enfin des chevaliers et des villes souvent aussi tyrannisées ou gênées par la puissance cléricale? Hutten, avec la même confiance qu'il avait déjà mise dans l'archevêque de Mayence, espérait donc tout de Charles-Quint et croyait tout facile.

Sa présence seule, quelques mots de lui au nouvel empereur, allaient décider Charles-Quint à prendre l'initiative de la régénération de l'Allemagne et de la reconstitution de l'empire. La volonté du chef de l'État, entraînant celle des princes, encourageant les irrésolus, forçant les récalcitrants, séparait l'Allemagne de Rome et réformait l'Église germanique. Tout s'opérait par un concert unanime et facile sous l'impulsion impériale. Charles-Quint redevenait le chef véritable et tout-puissant de l'Allemagne. Sa couronne était affranchie d'un humiliant vasselage. Le clergé, privé de ses biens et de son autorité temporelle, était ramené à la simplicité et à la pureté des premiers jours; toute corruption disparaissait; les domaines de l'Église, distribués à la petite noblesse, faisaient à l'empereur autant de serviteurs

fidèles, ou servaient, entre les mains du chef de l'État, à fonder des écoles, à entretenir les humanistes; et les lettres enfin, les lettres, cette passion toujours vive de Hutten, florissaient libres sur le sol indépendant de la Germanie.

L'étonnement du chevalier fut grand lorsque, loin de pouvoir pénétrer auprès de l'empereur, il trouva Charles-Quint, dans sa cour de Bruxelles, déjà circonvenu par les émissaires de Rome, et se vit lui-même pressé par ses amis de s'en retourner au plus vite s'il voulait échapper à la fureur de ses ennemis prêts à employer contre lui le fer ou le poison (1). Le légat Aléandre, qui avait gagné non seulement le confesseur du jeune roi, Glapio, son ministre, l'évêque de Tuy, mais jusqu'aux secrétaires, aux domestiques et aux portiers du palais qui ne laissaient point pénétrer les écrits de Luther et de Hutten, avait naturellement permis moins encore à ce dernier de se présenter. L'étonnement de Hutten fit place au dépit, lorsqu'au retour il rencontra, sur la route de Brabant, son ennemi personnel et celui de Reuchlin, l'inquisiteur Jacques Hogstraten, qui se rendait à la cour de l'empereur où il allait être mieux reçu sans doute; le chevalier se précipita même, l'épée à la main, sur le moine qui recommandait déjà son âme à Dieu, mais il s'arrêta tout-à-coup, en voyant à ses pieds cet homme sans défense, et rengaîna son épée en lui disant : « Ne crains rien, je ne veux point souiller mon épée avec ton sang, sache cependant que beaucoup ont déjà juré ta perte et que tu ne leur échapperas pas (2). »

(1) Op. H. III. Conq. ad principes et viros germanos. 3.

(2) V. *Hogstratus ovans*. Op. H. VI. Ott. de Brunfels rapporte aussi le fait

Mais en apprenant sur les bords du Rhin, à Mayence, de ses amis, étonnés de le revoir libre et même encore en vie (1), que le pape avait écrit à plusieurs princes, et entr'autres à l'archevêque électeur Albert, pour les prier de le livrer et de l'envoyer à Rome; que le légat Aléandre avait été chargé de requérir le bras séculier, pour le saisir partout où ils pourraient le rencontrer, Hutten, repoussé de toutes parts, menacé de proscription, acheva de briser tous les liens qui l'attachaient encore à l'ordre de choses établi, et, dans son désespoir, ne songea plus qu'à la révolte et à la guerre. Dans une lettre à l'archevêque de Mayence, et dans d'autres lettres à l'empereur, à Frédéric de Saxe, et *à tous les hommes libres de la Germanie*, il se montre en effet disposé à précipiter la réforme par la violence en s'adressant, à défaut de l'empereur, aux princes, aux chevaliers, aux peuples; éclaireur jeté en avant, enfant perdu de la révolution, il croit pouvoir identifier sa propre cause à celle de la liberté de l'Allemagne même, et risquer l'avenir

dans sa réponse à Érasme, qui assure que Hutten eut peur de l'inquisiteur. Voici la version de l'*Hogstr. ov.* : Et pridem, dit Hogstraten, egresso Lovanium factus obviam, equo insidens, comitatus duobus ministris sic me terruit, ut parum abesset, quin conciderem metu. Erostrate, inquit ore et vultu truci, et voce aspera, nunc pœnam lues, nunc periisti flagitium. Admota interim manu gladio, quo accintus erat, ceu jamjam percussurus, me vero examinato, et nescio quid parante deprecari, et forte fugam meditante, neque enim spem vidi salutis, subdit iterum : persiste, furcifer, non reddam ego quod commeritus es, meus enim ensis non debet imbui tam vili sanguine; sed scias, multorum gladios jamjam intentos in jugulum tuum.

(1) T. III. Hutt. Ep. ad omnes in Germania principes, III. 608. Et Moguntiam ubi redii, factus obviam amicorum concursus est gratulantium quod sibi redditus essem.

de sa patrie sur l'enjeu de sa destinée déjà compromise.

« J'apprends par d'autres, écrit-il à l'archevêque de Mayence (1), d'un ton blessé où le souvenir d'une vieille amitié tempérait cependant les reproches; j'apprends ce que Léon X a demandé de vous. Je pouvais peut-être espérer le tenir de votre amitié. Je crains fort que ce pape, dans son insolence inouie, ne vous prépare, à vous évêques et à toute l'Église, quelque grand malheur, et qu'il vienne bientôt un temps où il vous faille dire, mais trop tard : Je ne l'avais pas pensé. Malheur à lui, qui me force à fuir les cours, les villes, la société des hommes, la vôtre, et ma chère Mayence, pour n'être point traîné au supplice à Rome, sans crime, sans accusation, sans défense et sans jugement. Malheur à lui qui désespère du bras du Seigneur et invoque le bras séculier, oubliant la prophétie d'Isaïe contre ceux qui en Égypte mettent leur confiance dans les chars et dans la cavalerie, au lieu de recourir au Dieu fort d'Israël. Pour vous, à qui j'ai été longtemps cher, à qui je déplais maintenant, je fais des vœux pour que la contagion ne vous attaque point, et que le Christ vous conserve sa protection et sa grâce. »

En s'adressant à l'empereur, il n'a pas encore perdu toutes ses illusions et ne dévoile point toutes ses pensées; il cherche, tout en se défendant, à gagner encore Charles-Quint, car c'est sur le compte de ceux qui l'entourent, et non sur le sien, qu'il met le refus qu'il a

(1) T. III. Ep. ad Alb. 594. Excludor ab aulis, ab urbibus, illa etiam, o dolor! aurea Moguntia, a publico convictu, ab hominum consortio, homo nullius improbitatis reus, de nullo scelere convictus, adsertor veritatis.

essuyé. « Quoi (1)! s'écrie-t-il, ils veulent saisir et juger un chevalier allemand, un membre de ce corps dont toi Charles-Quint tu es la tête, et pourquoi? parce qu'il a voulu secouer un joug étranger, et rendre la liberté à cette Allemagne qui ne doit obéir qu'à toi! Si c'est là un crime, pourquoi me réclamer pour un supplice étranger quand je suis ton sujet, comme si tu ne possédais pas le glaive pour punir? Mais ils veulent dominer et agir en maîtres chez toi. Où est en effet notre liberté, s'il ne nous est plus permis de servir notre empereur et de travailler au bien de la patrie? Car ce n'est point une cause particulière, une affaire personnelle que je défends, c'est celle de la patrie, c'est la tienne, celle de la religion! La patrie, ils l'ont mise au pillage; l'empire, ils l'ont réduit en servitude; la religion, ils l'ont défigurée; toi qu'ils flattent maintenant, les orateurs de Léon X, ils ont voulu t'éloigner de l'empire comme roi de Naples! J'ai divulgué tout cela, et c'est pourquoi ils veulent me perdre. Chose étrange! parce que j'ai voulu délivrer la patrie, je serais chargé de chaînes; parce que j'ai pris soin de ta gloire, je serais déshonoré; parce que j'ai enseigné la vérité, je serais déclaré un imposteur; parce qne j'ai voulu rendre la vie à l'Allemagne, je serais mis à mort (2)! O Charles, abaisse tes regards vers nous, écoute le sourd murmure qui s'élève de toutes

(1) Hutt. Op. III. Ad Carolum regem Epist. 583. Quod ipsum si scelus est, tamen, quia tuus sum, ad alienum vocari supplicium, quia te principem agnosco, ad externum rapi pœnam non debeo.

(2) L. c. Meam famam ego perdam, quia consultum tuæ laudi volui : falsus dicar, quia verum docui : occidar, quia ad vitam hortatus sum. Tu vero, Carole princeps....

parts contre l'iniquité; protège-nous, protège la justice et la liberté, protège-toi; ne sens-tu pas que tu es aussi pour quelque chose dans cette affaire? *Annon sentias ad te quoque pertinere hinc aliquid?* »

Plus explicite en écrivant au duc de Saxe, protecteur de Luther, il ne cache plus sa pensée de faire un appel aux armes, et, à défaut de l'empereur, propose aux princes, qui sont les chefs de l'empire, de commencer la révolution. « Pourquoi, s'écrie-t-il, les princes n'ont-ils point la volonté comme ils ont la puissance? ou pourquoi les chevaliers n'ont-ils point la puissance comme ils ont la volonté? O grand Arminius, toi qui n'as pu supporter le joug des Romains quand ils étaient les maîtres du monde, tu ne verrais pas longtemps ta postérité obéir à des prêtres délicats et à des pontifes efféminés (1). »

Il s'adresse particulièrement à Frédéric, et au nom des Othon, au nom de cette noble race saxonne qui a résisté trente ans à Charlemagne, il l'engage à prendre l'initiative du mouvement. Enfin il lance un appel destiné à soulever *tous les hommes libres, de tout état et de toute condition*, princes, chevaliers, vilains. « Ouvrez les yeux, s'écrie-t-il, Allemands, ma cause est la vôtre, ma mort, votre esclavage. Je vous le dis, vous êtes prédestinés à être les instruments de Dieu pour délivrer encore une fois le monde du joug romain (2). » Après cela, Hutten ne pouvait plus que préparer la guerre.

Il abandonna en effet son héritage à ses frères en les priant de ne point entretenir de correspondance avec lui,

(1) H. Op. III. 596. Epist. ad Fredericum.

(2) 607 Epist. ad omnes in Germania liberos.

emporta ses presses de son château de Stekelberg (1), et alla chercher asile près du condottiere Seckingen, au château fort d'Ebernburg, pour exciter de là les Allemands à reconquérir leur liberté et s'écrier : Qui veut mourir libre avec Hutten!

Seckingen et le château d'Ebernbourg étaient en effet le protecteur et l'asile qui convenaient le mieux à la personne et aux projets de notre chevalier.

C'était au milieu de la précédente guerre de Souabe que Hutten avait fait la connaissance du chevalier du Rhin Franz de Seckingen. Dès cette époque, il écrivait à Arnold de Glauberg, jurisconsulte de Francfort, après la bataille de Tubingue : « Je suis traité par Franz avec les plus grands égards; il me garde toujours à ses côtés. Nous devisons, nous dormons ensemble. Je ne connais pas en Allemagne de personnage plus remarquable. Il admire les lettres autant que personne. Sa conversation est grave et traite de sujets élevés, son commerce agréable; son caractère ouvert et simple, ennemi de toute ruse et de tout apparat. Il fait et dit tout avec une noblesse qui ne tient rien de l'orgueil (2). » « Il n'est aucun héros de l'antiquité, écrit-il encore à Érasme, que notre chevalier ne puisse égaler. »

Depuis, cette liaison était devenue plus étroite, et Hutten avait pris une certaine influence sur le chevalier auquel il avait inspiré une partie de ses sentiments et de ses projets.

Sous l'influence de Hutten, le chevalier de Seckingen

(1) Ottonis Brunfelsii ad Erasmum responsio. Op. Hutt. IV.

(2) Op. H. III. 149. Arnoldo Gaubergero, jurisconsulto francofurtano.

avait fait de son château, entouré de redoutables fortifications, rempli d'hommes d'armes, et de ses domaines assez étendus sur les bords du fleuve, la retraite assurée de tous ceux qui, dans la Souabe, dans la Franconie et sur les bords du Rhin, étaient obligés de fuir devant la persécution. Gaspard Aquila, échappé de la prison où l'avait jeté l'évêque d'Augsbourg, avait reçu du chevalier la mission d'élever ses deux fils selon la nouvelle doctrine; Martin Bucer, le soin de la cure de Landstuhl, un autre de ses châteaux forts; Jean Schwebel, persécuté par le margrave de Bade, et OEcolampade, fuyant le long du Rhin de ville en ville, vivaient ordinairement au château d'Ebernburg avec quelques chevaliers qu'ils remplissaient déjà d'enthousiasme pour les idées réformées, tels que Thierry de Dalberg et Harmuth de Kronenberg (1).

Hutten vint animer de l'impatience et de l'ardeur de ses convictions cette colonie de théologiens réfugiés et d'hommes de guerre. Il s'attacha de plus en plus à gagner celui qu'il regardait comme le modèle de la noblesse allemande, et dont il aurait voulu voir l'expérience et l'activité employées par Charles-Quint au gouvernement de l'empire et de la chrétienté. Il lui faisait chaque soir lecture des écrits du réformateur ou des siens, et n'eut point de peine, si l'on en croit ses lettres à Luther, à en faire bientôt un ardent prosélyte. Seckingen avait formé, il n'y avait pas encore longtemps, le projet de bâtir un couvent, il y renonça sur les observations de Hutten. Après s'être étonné d'abord de voir un homme assez osé pour détruire tout un passé, il regarda bien-

(1) V. la biographie de Seckingen déja citée.

tôt la cause de Luther non comme celle d'un moine, mais comme cellle du Christ et de la vérité (1). Il passa même de la théorie à la pratique. Il autorisa Schwebel, au château d'Ebernburg, à célébrer la messe en allemand, Œcolampade à se contenter le plus souvent de lire et de commenter la Bible en présence de ses compagnons; il fit en sorte que les mêmes changements eussent lieu partout où s'étendait son influence.

Cela ne suffit point encore à Hutten; il voulut faire d'Ebernburg, qu'il appelle l'*Auberge de la Justice* (Herberge der Gerechtigkeit), le foyer de la révolution politique et religieuse. Il y appela Reuchlin, alors de nouveau poursuivi par les dominicains, Érasme lui-même, à qui les romanistes, selon lui, ne pardonneraient jamais, malgré ses ménagements nouveaux et ses flatteries (2), d'être la cause de tout, d'avoir frayé la voie à Luther, et éveillé le premier l'esprit de liberté. Désespérant d'attirer le moine augustin, qui avait dans Frédéric, électeur de Saxe, un protecteur puissant, il l'informa au moins des dispositions des Allemands en sa faveur sur les bords du Rhin. Plus explicite avec Spalatin (3), il lui demanda les véritables dispositions du prince, et si, en cas de nécessité, on ne pourrait point

(1) Op. H. III. Verbi divini præconi invictissimo, Martino Luthero, fratri et amico dilectissimo, Ulricus Hutt. 617.

(2) Op. H. Erasmo Roterodamo Ulricus Hutt. IV. 49. C'est la première lettre où l'on peut remarquer un peu de froid entre les deux humanistes. — Jam palam clamant isti omnium horum autorem esse te, atque ab hoc fonte omnia profluxisse.

(3) Ad Spalatinum Ep. IV. 292. Tu etiam de omnibus, imprimis de tuo principe quid sperandum sit certiorem me fac.

compter de sa part sur une diversion ou au moins sur un asile. Enfin, en même temps qu'il dédiait un de ses dialogues au duc de Bavière, comme à un homme capable de défendre ce qu'on lui adressait, autant que de l'apprécier, il fit sonder, par le chevalier de Rotenham, les intentions de la noblesse franconienne.

Du château d'Ebernburg, et à l'aide de Seckingen, avec les écrits des théologiens et les lances des chevaliers, Hutten comptait en effet ameuter la petite noblesse, quelques princes plus hardis que les autres et entraîner l'empereur et les princes retardataires. Le mouvement une fois commencé, il espérait que toute l'Allemagne s'y précipiterait. A lui appartiendrait la gloire d'avoir donné le signal. Mais en ne tenant point compte, dans sa confiance, des intérêts divers qui devaient agir sur ceux qu'il voulait précipiter en avant, ni de la force de la foi catholique que Luther et lui n'avaient point encore ébranlée dans toutes les âmes, il s'apprêta de nouveaux désappointements.

Indépendamment de son éducation, moitié flamande, moitié espagnole, Charles-Quint, comme chef du saint empire romain, ne pouvait souffrir un mouvement politique et religieux qui, en menaçant l'autorité pontificale, tendait à ébranler les fondements religieux de son propre pouvoir. Comme souverain de pays étrangers à l'empire, et possesseur d'autres couronnes, il avait des devoirs spéciaux qui entravaient et compliquaient le libre exercice de son autorité en Allemagne; roi très-catholique au-delà des Pyrénées, il ne pouvait s'élever contre le catholicisme en deçà des Alpes; roi de Naples, au midi de l'Italie, suzerain des contrées septentrionales de

la péninsule, et désireux même de les reconquérir sur François Ier, son rival naturel, il avait besoin de ménager l'autorité du pape en Allemagne pour avoir son appui en Italie. Prince cosmopolite, en un mot, Flamand, Autrichien, Espagnol, parlant plusieurs langues, appartenant à plusieurs peuples, Charles V ne pouvait envisager toutes choses comme l'eût fait un souverain plus national, d'un point de vue tout-à-fait allemand; il devait, dans toute sa conduite, prendre conseil des intérêts de sa toute-puissance et de la grandeur de sa maison.

Les princes ecclésiastiques, quelles que fussent les exigences de Rome, étaient solidaires de sa fortune; ils sentaient bien qu'après avoir renversé l'autorité du pape, on ne manquerait point de s'attaquer à la leur. Leurs intérêts les attachaient autant à Rome qu'au sol de la patrie.

Les princes laïques semblaient ne devoir envisager que l'intérêt national; mais à peu près d'accord sur la réforme de la discipline, ils ne l'étaient point sur celle de la foi. La parole de Luther, en levant les scrupules des uns, augmentait au contraire ceux des autres. La puissance politique de quelques maisons princières était d'ailleurs liée à l'établissement ecclésiastique, comme la fortune de l'empire à celle de la papauté. Les princes aimaient assez à pourvoir leurs cadets de quelques riches évêchés ou abbayes qui, en procurant à ceux-ci un établissement convenable, augmentaient l'influence de leur famille. Parmi les princes puissants et les États, les plus dévoués eux-mêmes à la réforme religieuse ne se montraient point disposés, pour hâter la révolution, à faire appel aux passions de la foule, et craignaient, en ébran-

lant l'ordre social, de s'ouvrir à eux-mêmes un abîme. Sollicité plusieurs fois par les lettres de Hutten et du chevalier de Seckingen, Frédéric de Saxe lui-même, dont le génie sage, quoique indépendant, ne pouvait s'engager sans informations dans une pareille entreprise, envoya le jeune et doux Melanchton à Ebernburg pour s'informer de l'état des choses, et le séjour de quelques semaines, qu'y fit celui-ci dans la compagnie de Hutten, le spectacle de cette propagande armée, de cette réforme bardée de fer, fut peut-être la cause de la réserve que mit désormais le duc de Saxe dans ses rapports avec les chevaliers, et de la négligence épistolaire que Hutten reprochait quelques mois plus tard à Luther.

Enfin parmi les humanistes et les théologiens libres penseurs, plus d'un craignait de remettre l'avenir de la réforme aux hasards de la guerre, et surtout d'une lutte engagée par une classe turbulente comme celle des chevaliers. Luther s'effrayait quelquefois de l'effet que produisaient ses paroles en tombant au milieu des masses. Le vieux Reuchlin, qui avait plus d'une fois accusé Hutten d'avoir compromis, par ses témérités, la cause de la science, se donnait bien de garde, malgré ses périls, de mettre sa personne même sous la protection de ces fléaux de Dieu. Érasme enfin qui avait essayé déjà de détourner Hutten de ces projets craignait que, sous prétexte de combattre les dominicains, on n'allumât un incendie qui dévorât toute l'Église.

La chevalerie allemande qui se sentait tous les jours amoindrie par les empiétements des princes laïques et ecclésiastiques, la bourgeoisie des villes, souvent tenue en tutelle par les uns et les autres, devaient être plus

disposées sans doute à recourir à des moyens plus prompts. Mais elles étaient ennemies, rivales. Il leur fallait d'ailleurs un chef, et Charles-Quint ménageait le seul qu'elles pussent trouver, Seckingen, en lui promettant de ne point livrer Hutten à un tribunal étranger, et en traitant avec lui de l'emprunt d'une somme qu'il ne pouvait trouver auprès des princes. Le chevalier du Rhin hésitait donc aussi, comme le prouvent les paroles suivantes écrites alors par Hutten à Érasme : « Si ce n'était Seckingen, nous serions déjà entrés en campagne; mais il aime mieux essayer de gagner l'empereur, dans l'espoir qué le jeune Charles agira lui-même ou favorisera notre entreprise (1). «

Ces dispositions générales et la diète que l'empereur convoqua à Worms, pour se soustraire aux instances de J. Eck et du légat Aléandre (2), et aux nombreuses adresses en faveur de Hutten et de Luther (3), dont les noms se trouvent associés dans un grand nombre de suppliques du temps, retardèrent un éclat, malgré les impatiences de Hutten, et ouvrirent encore une voie aux arrangements pacifiques.

(1) Hutt. op. Ep. IV. 50. Quod jam ante factum esset, nisi Francisci consilium fuisset, regem tentare prius spe concepta fore ut hoc ipse rex agat, aut agentibus nobis conniveat.

(2) J. Eck. ad Carolum V de Lutheri causa. Ingolst. 18 febr. — Saxones sub Carolo magno colla fidei et imperio dedere. Absit ut sub Carolo maximo Ludder Saxo alios fidem veram et unicam deponere faciat.

(3) Op. Hutt. VI. 519. Oratio ad Carolum maximum pro Hutteno et Luthero, patriæ et christianæ libertatis adsertoribus. p. 530. — Ein Klœgliche Klag an Kaiser Carolum, von wegen doctor Luther und Ulrich von Hutten, etc.

L'empereur, en habile politique, désirait un compromis qui satisfît tous les intérêts temporels et religieux; il envoya son confesseur Glapio auprès des amis du réformateur, à Ebernburg, dans l'espoir d'y attirer le moine et d'obtenir de lui une distinction entre ses attaques contre le dogme et celles contre la discipline et la hiérarchie, afin de désintéresser la foi de la question, et de laisser le pape sans défense contre les griefs politiques de l'Allemagne; mais l'adroit négociateur, qui réussit auprès de théologiens proscrits et de rudes chevaliers, en vantant les services rendus par Luther à l'intelligence des Écritures, et en avouant à Hutten ne savoir quel crime on pouvait reprocher à celui-ci, vint se briser contre le moine lui-même. « Je suis mandé à Worms et non à Ebernburg, répondit Luther à Seckingen. Si Glapio désire me parler, je l'attends à Worms (1). »

Si l'Allemagne tout entière, ordinairement assez indifférente aux discussions inutiles de ses diètes, tourna alors toute son attention vers le drame qui commença dans l'assemblée, le petit château d'Ebernburg, non loin de Worms, n'en suivit pas avec moins d'anxiété toutes les phases. Seckingen, qu'une vieille querelle avec les bourgeois, Hutten, que la condamnation pontificale, empêchaient de venir à Worms, rôdaient à l'entour de la ville avec un grand nombre de chevaliers; le premier, déterminé au moins à ne pas laisser toucher un cheveu de la tête de Luther; le second, qui n'avait pas trop confiance en l'empereur, trop entouré de clercs et de capuchons selon lui, là où il eût voulu voir des hommes

(1) Biogr. de Seckingen.

de guerre et des armures, résolu à ne pas attendre l'agression si les choses tournaient défavorablement. En correspondance active avec d'autres chevaliers, Hermann de Busch et Eoban Hesse, avec Luther lui-même, ils étaient instruits le lendemain à Ebernburg de ce qui s'était passé la veille à Worms, et l'on peut suivre dans les écrits de Hutten l'effet que ces débats solennels produisirent sur l'opinion favorable à Luther.

On avait espéré d'abord que Luther pourrait plaider sa cause et soutenir ses doctrines. Hutten le tenait, disait-il, de quelques césariens. La simple demande de rétractation faite à Luther par le légat, qui ne voulait point compromettre dans une discussion l'infaillibilité romaine, jeta déjà le trouble parmi les luthériens. « Je vois, s'écria Hutten, qu'il est ici besoin d'arcs et d'épées, de flèches et de bombardes, puisqu'on n'y veut point entendre les raisons et les paroles (1). »

Quand, pressé publiquement et dans de secrètes conférences de rétracter seulement ses attaques contre le dogme, et de maintenir celles contre la discipline et la hiérarchie, le moine consulta les réfugiés d'Ebernburg, la réponse de Hutten est remarquable, et prouve que les intérêts temporels seuls ne le touchaient point.

« Pour ce que tu nous écris, lui dit-il, au sujet des négociations entamées avec toi, ce n'est point à nous à te donner de conseil; nous ne doutons pas que tu ne choisisses le meilleur parti et que tu n'y persistes. Ne crains rien, tous les bons sont pour toi; tu ne manqueras pas de défenseurs (2). »

(1) Op. Hutt. Martino Luthero theologo, evangelistæ. Hutt. IV. 297.

(2) L. c. 299. Quod scribis, secreto actu tecum, non est ut consilium

Lorsque Luther écrivit enfin à Ebernburg, qu'interpellé une troisième fois, il n'avait rien rétracté, mais tout maintenu, et que l'édit était déjà préparé contre lui, Hutten écrivit à Pirkheimer une lettre pleine d'indignation et de larmes. « Ils ne l'ont pas entendu, s'écrie-t-il, et ils le condamnent, mais Luther, plein de l'esprit d'en haut, rejette tout conseil humain; il ne relève que de Dieu (1). »

Une fois encore, il essaya de détourner le coup par une lettre à Charles V; la ville de Worms était pleine de tumulte; une affiche collée à la porte de l'hôtel-de-ville, avec la terrible épigraphe de *Bundschuh*, avait menacé les romanistes de cinq cents chevaliers; une autre, dans l'appartement même de Charles V, présageait malheur au pays qui avait pour roi un enfant; Hutten désapprouva dans cette lettre ces violences qui pouvaient compromettre la sûreté de Luther, mais il chercha aussi à ébranler, à effrayer l'empereur, en lui mettant sous les yeux tout ce qu'une conduite aussi peu nationale pouvait exciter de mécontentements.

Certain que la nouvelle alliance de l'empereur avec Léon X était pour beaucoup dans la condamnation de Luther, il le mit en garde contre la politique florentine; il lui rappela les paroles de Maximilien son prédécesseur.

« Quand Léon X même lui resterait fidèle, ajouta-t-il, Charles-Quint ne devait pas faire sa paix avec le Saint-

demus nos; neque enim dubitamus, quin optimum quod erit, electurus sis, et in eo præstiturus fortissime.

(1) Op. Hutt. IV. 275. Fertur divino instinctu manifestissime, ac humana omnia consilia excludit, totusque a Deo pendet.

Siége aux dépens de l'empire et de l'Allemagne; il avait promis aux princes électeurs de faire restituer à l'empire ce qui en avait été distrait. Il devait tenir sa parole, répondre aux espérances qu'il avait fait concevoir de lui, et délivrer la patrie allemande du joug romain; s'il n'éloignait point des conseillers étrangers pour s'entourer d'Allemands, d'hommes sages au conseil et forts à l'action, il devait craindre de voir un grand nombre de ses sujets, au risque de lui déplaire momentanément, mais dans le but de servir ses intérêts futurs, tenter de faire quelque chose pour la gloire et la liberté (1). »

L'édit de proscription contre Luther, rendu malgré les menaces des cinq cents chevaliers conjurés, parmi lesquels, suivant Charles-Quint, il n'y avait à craindre qu'un Scœvola, en rétablissant la vieille alliance, la vieille solidarité entre l'empire et la papauté, en ôtant tout espoir à Hutten et à ses adhérents, produisit une fermentation qui annonçait la tempête.

Dans la ville de Worms, des rixes sanglantes étaient

(1) Op. Hutt. IV. 278. Imperatori Cæsari Carolo Ulr. H. Intelligere potuisti, quantum essent passim contristati nuper homines, cum te primo ingressu tuo, adverso Rheno accedentem, non viris ad bellorum munia idoneis, sed pileatis istis, et magna sacerdotulorum grege circumseptum viderent. Rem enim præter spem, suaque indignam expectatione intueri se putabant, et obsolescere jam statim ac initio Germanici nominis famam arbitrabuntur.... Romanis autem istis debes intercedere tu, quo minus in jus nostrum concedant, non autor esse, ut graviori adhuc jugo nationem hanc opprimant. Ubi illa sunt promissa, eligentibus tum ad imperium te principibus magnifice objecta, fore ut multa ab imperio distracta per te restituantur? Tandem obligatam Germaniæ tui expectationem libera, neu desperationem æquitatis in posterum fac, et te ipse ne desere, nec sis ultra tibi causa mali.

sur le point d'éclater à chaque instant; un soldat espagnol qui voulait saisir un paquet d'exemplaires de la *Captivité de Babylone*, fut attaqué par des luthériens et forcé de s'enfuir; en revanche, un cavalier espagnol déchira, foula aux pieds le commentaire de la bulle de Léon X par Hutten, et poursuivit, l'épée dans les reins, jusque dans sa maison, un chevalier qui voulait l'en empêcher. Des patrouilles de cavaliers espagnols parcouraient les rues et les places pour contenir la foule. Le légat Aléandre ne quittait pas Charles-Quint un instant pour se couvrir de la personne de l'empereur.

Dans le château d'Ebernburg, Hutten, hors de lui, ne ménagea plus rien, et n'écrivit plus que l'injure à la bouche et l'épée à la main contre Aléandre, ce juif baptisé qui voulait cacher son origine sous de faux titres de noblesse (1); contre Caraccioli, qui délivrait les dispenses pour mariage au taux de 300 écus, et ne voulait pas pour moins perdre son temps et donner sa signature; contre tous les cardinaux, évêques et abbés qui, pour avoir acheté leurs titres (2), se prétendaient juges infaillibles de la foi, et voulaient mesurer la chair à tous, et leur dispenser l'esprit, quand ils épuisaient l'une et ne possédaient pas l'autre. « Ce n'était pas dans l'intérêt de la foi, selon lui, qu'ils avaient condamné Luther, mais dans l'intérêt de leurs bénéfices, et parce qu'ils craignaient que leur autorité ne fût remplacée par celle de

(1) Op. Hutt. IV. 239, 245. Invectives contre Aléandre et Carraccioli.

(2) Op. Hutt. IV. 253. Ulrichus ab Hutten eques cardinalibus, episcopis, abbatibus præpositis et universo sacerdotum consilio, Lutherum et christianæ veritatis causam apud Wormatiam nunc impugnantibus.

l'Evangile. Allez cependant, continue-t-il, barbares qui proscrivez les lettres, l'Écriture et enchaînez la parole et la pensée! Exercez toutes vos fureurs, courez follement à votre ruine; Luther et Hutten morts, la liberté et l'Évangile ne manqueront pas de défenseurs; quoi! la pente du siècle (*inclinatio rerum et temporis*), quoi! ce souffle de liberté, ce dégoût du présent, ce désir général de rénovation ne vous ont point avertis? Allez donc au-devant du sort qui vous attend. L'œil vengeur de Dieu est sur vous. En condamnant Luther innocent, vous vous êtes voués vous-mêmes à la ruine (1). »

Hutten sensible aux reproches d'Hermann de Busch qui l'accusait d'aboyer toujours et de ne pas mordre, aux éloges du poète Eoban Hesse qui exhortait Seckingen et Hutten, ces deux foudres de la corruption romaine, à éclater enfin, essaya de prendre au moins des gages pour la sûreté de Luther. Avec quelques luthériens déterminés, il se mit en embuscade, et battit les routes voisines de Worms, pour enlever les deux légats. Après avoir manqué son coup, il jura au moins à Eoban Hesse, en regrettant que les cœurs fussent trop lents à se décider (2), qu'il ne coulerait pas une goutte

(1) Op. Hutt. IV. l. c. *in fine.* — Verum agite, furite, fruimini successu... Ruite per vesaniam, ite præcipites, impellite, vastate, proterite, vecordes et amentes invadite et invehimini. Etiam nostra aliquando aderunt nobis tempora. Nam duorum hominum numerum tanta res æstimanda non venit. Sciatis multos esse Lutheros, multos passim Huttenos, et si quid nobis accidat, eo magis futurum ab aliis periculum vobis.

(2) Op. Hutt. IV. Voir la lettre d'Hermann de Busch à Hutten et la réponse de celui-ci, ainsi que les pièces de vers des deux poètes.

Helii Eobani Hessi ad Ulrichum Huttenum ut christianæ veritatis causam

du sang de Luther qui ne fût mêlée du sien, et promit d'exciter bientôt contre Rome un nouveau tumulte, décidé qu'il était à continuer avec l'épée la guerre qu'il avait commencée avec la plume :

Ut prius ingenio, nunc peragente manu.

Hutten, en effet, depuis ce moment ne poursuivit pas d'autre but. En vain Luther, peu d'accord en cela avec ce qu'il avait écrit précédemment et ce qu'il écrivit plus tard, lui fit observer, au moment où il s'enfonçait dans la forêt de Thuringe, que l'Église ayant été fondée par la parole, il fallait la restaurer par la parole seulement. « Notre but est commun, lui répondit Hutten, mais nos mobiles sont différents; les miens sont humains, les tiens supérieurs (1), divins; suivons chacun notre voie, » et il mit tout en œuvre pour travailler la chevalerie, la seule classe sur laquelle il pût maintenant compter pour l'accomplissement de ses desseins.

Celle-ci se trouvait toute disposée à accueillir la parole brûlante de Hutten et à répondre à son appel. Au

et Lutheri injuriam armis contra Romanistas prosequeretur, exhortatorium. Ulrichi Hutteni ad precedens Helii Eobani Hessi carmen responsorium.

Integer hinc Aleander abit, dubium hoc tamen illi,
Qui semel effugit semper ut effugiat.
.....
Quod potui, facere insidias, servare recessus,
Complectique omnes obsidione vias,
Cessatum nihil est. At Cæsaris agmine tuti
Evadunt. Credas sic voluisse Deum.
Nec cadet insontis de sanguine gutta Lutheri,
Quæ, si adsim, non sit sanguine mixta meo.

(1) Op. Hutt. ad Luth. Ep. In eo differunt utriusque consilia, quod mea humana sunt, tu perfectior jam, totus ex divinis dependes.

milieu des révolutions nombreuses qu'avait subies l'empire germanique dans le moyen âge, la petite noblesse châtelaine, la chevalerie, avait perdu tous les jours davantage en liberté, en puissance. Protégée autrefois par l'empereur, dont elle était souvent l'appui, contre la haute noblesse des grands feudataires, elle était restée, depuis la décadence du pouvoir impérial, exposée sans défense aux empiétements de ceux-ci. Perdue, avec ses petits châteaux, au milieu des vastes domaines des grands princes ecclésiastiques et laïques, elle se sentait fondre peu à peu dans ces États particuliers qui s'arrondissaient, se complétaient à ses dépens. Dans sa décadence, elle gardait surtout rancune aux envahissements du clergé possesseur, qui ne pouvait excuser ses usurpations sur le noble privilége de porter les armes, et n'en échancrait pas moins ses domaines, soit en faisant valoir, contre ceux qui ne pouvaient se défendre, les droits des puînés entrés dans les ordres, soit en prêtant à usure aux prodigues, et en dévorant promptement par l'hypothèque les petits biens nobles (1).

Les essais faits par Maximilien et Charles-Quint dans les diètes pour réorganiser l'Allemagne avaient seulement tourné contre la petite noblesse. Ce dernier surtout venait de lui porter un rude coup, en constituant définitivement, et sur des bases assez solides, à la diète même de Worms, la chambre impériale et le conseil de régence, pour satisfaire aux besoins d'indépendance et d'autorité des États. Dans le conseil de régence, composé des princes les plus puissants, la chevalerie trou-

(1) Op. Hutt. Prædones, dialogus. *Passim.*

vait en effet ses ennemis organisés et revêtus d'un pouvoir légal, plus puissants que jamais pour l'asservir, et, dans la chambre impériale, des juristes qu'elle méprisait, impuissants à réprimer les violences, les usurpations des princes, toujours prêts au contraire à sévir, pour se consoler, contre les petits et les faibles.

L'institution nouvelle des Landsknechts et des Reiters, fondée par Maximilien, développée par Charles-Quint, la frappait encore, en rendant inutiles des services qu'elle avait fait quelquefois payer si cher.

La petite noblesse, menacée dans son indépendance par les États, méprisée ou rejetée par l'empereur, gênée par les juristes dans l'exercice du vieux droit de guerre privée, croyait donc avoir à se plaindre de tout, et se trouvait disposée à tenter un dernier effort pour sauver ses dernières possessions, ses derniers priviléges et pour ne pas mourir. Si elle avait besoin d'un chef puissant, elle pouvait le trouver dans Seckingen, qu'on avait vu à la tête de la ligue souabe combattre le duc de Wurtemberg, avec ses seules ressources, inquiéter Worms et Francfort sur les bords du Rhin, le landgrave de Hesse lui-même, et qui avait paru digne enfin d'être à la fois courtisé par François Ier et par Charles V. Hutten avait donc une matière toute préparée; pour pousser la petite noblesse à un soulèvement, il ne fallait qu'ajouter l'aiguillon de la foi aux motifs si puissants de l'intérêt personnel (1).

Hutten acheva la conversion d'un grand nombre dans son dialogue *Monitor primus* (2), en poursuivant, par la

(1) Voir la biographie de Seckingen de Münch, 3 vol. in-8°.

(2) Op. Hutt. IV. 113. C'est un dialogue assez court, mais tout théologique,

bouche de Luther lui-même, les timides, dont l'apathique attachement à l'ancienne Église n'est que l'horreur de nouveautés qui troublent leurs vieilles croyances, ou la crainte de quitter les sentiers battus par tout le monde, pour s'aventurer avec le petit nombre dans une voie inconnue; en flétrissant les faibles selon la chair qui, accoutumés à l'éclat, à la splendeur de l'Église actuelle, ne peuvent supporter la pauvreté, la simplicité de la primitive Église, qui, dans leur sensualité égoïste, préfèrent décharger leur conscience à prix d'argent sur le prêtre responsable de tout, et s'accommodent, au sortir d'un chemin de délices, d'entrer riches, empourprés, couronnés de fleurs, et le pape en tête, dans le royaume des cieux.

Mais il fallait vaincre les hésitations de Seckingen et de ceux qui tardaient à tirer l'épée hors du fourreau contre la religion qu'ils avaient toujours respectée. Le *Monitor secundus* (1) où Seckingen lui-même réfute les objections d'un des siens, effrayé de ce qu'on veut lui faire entreprendre, nous fait bien assister aux débats intérieurs du château d'Ebernburg, à toutes les discussions qui durent précéder la prise d'armes de Seckingen et des chevaliers.

Le *Monitor* accuse Seckingen et les siens d'introduire des nouveautés dans la religion. — « Loin de là, répond celui-ci, ils restaurent l'ancienne doctrine oubliée pour les nouveautés pontificales. — Mais c'est au Christ

où sont soutenus les principes de la doctrine luthérienne, dans ce qu'ils ont de plus général et de plus simple.

(1) Op. Hutt. t. IV. 137.

seul à réformer son Église, s'il en est ainsi. — Dieu a coutume de se servir des hommes comme instruments de ses desseins. — C'est aux clercs seuls alors qu'appartient le droit d'amender et de corriger; les laïques ne pouvant toucher aux choses saintes. — Étrange séparation du corps du Christ en deux parts, clercs et laïques (1)! Comment attendre d'ailleurs que le clergé corrige une doctrine dont il exploite les vices, et porte remède à une maladie qu'il chérit? — Ceux qui ont attaqué le sacerdoce, même pour réformer ses vices, ont toujours mal fini. — Les temps sont bien changés; ce qui a été longtemps caché est à découvert aujourd'hui; les fraudes sont mises à nu, le prestige est tombé; soutenus, protégés par la voix de Luther qui est celle du Christ, les laïques peuvent maintenant chasser les imposteurs, secouer un joug détestable, et fonder la liberté chrétienne. — Quoi! Seckingen ambitionnerait-il le rôle du bohémien Jean Zisca; voudrait-il renouveler cette œuvre pleine de crimes et d'impiétés? — Œuvre de crimes et d'impiétés pour ceux qui ne connaissent point l'histoire et en parlent par ouï-dire. Est-ce un crime d'avoir délivré la Bohême de la tyrannie, et d'être mort à son service? Est-ce une impiété d'avoir vengé Jean Huss, d'avoir chassé de la Bohême des moines inutiles ou impies; d'avoir partagé leurs biens à l'État ou aux héritiers des donateurs, et fermé pour jamais la Bohême aux excursions romaines et aux déprédations pontificales? Certes, Seckingen ne répudiera pas le rôle de Jean Zisca si le clergé n'est pas prêt à céder aux pacifiques aver-

(1) L. c. 139.

tissements (1). — Mais l'excommunication du pape? — Dieu l'en relève d'avance. — Il craindra au moins le mécontentement de l'empereur? — L'empereur est entouré de prêtres, ou de mauvais conseillers gagnés par eux, qui l'empêchent de voir les véritables intérêts de l'Allemagne et de la religion. S'il avait laissé libre la parole de Luther, elle eût en peu de mois fait disparaître la corruption, et rendu même sa dignité à la couronne impériale. Mais l'empereur, en introduisant le bras séculier dans les affaires de la foi, a donné le premier signal de l'emploi de la force, et mis les armes à la main à ceux qui veulent défendre ce qu'il attaque. Seckingen voudrait bien arracher ce jeune homme aux mains de ceux qui le corrompent et le trompent. En tous cas, il fera non ce qui plaît actuellement à l'empereur, mais ce qui plus tard lui sera réellement utile. Il lui désobéira, au risque de le mécontenter, pour ne pas lui faire tort. La désobéissance est souvent l'obéissance suprême. Quand l'empereur, plus âgé, plus mûr, débarrassé de ses conseillers, pourra juger par lui-même, Seckingen lui rendra ses comptes, et il espère alors trouver en lui d'autant plus de reconnaissance qu'il aura momentanément mérité plus de colère. N'aurait-il point cet espoir, il sait que lorsqu'il s'agit de la vérité évangélique, c'est à la volonté de Dieu plus qu'à celle des hommes qu'il faut obéir. »

Il y a, comme on voit, bien loin de ce passage de la

(1) L. c. Mon. — Videris velle imitari factum Ziscæ, si possis hic quoque. Seck. — Non equidem nolim, si quidem propositum illis sit, neque parere monitis, neque cedere objurgationi, tunc enim cogi eos necesse erit.

Triade, où Hutten disait ne point approuver entièrement les Bohémiens, à cette réhabilitation de Jean Zisca mise dans la bouche du chevalier Seckingen, et c'était bien vainement que Luther interdisait maintenant d'appeler la force des armes au secours de la parole de Dieu. A son insu, c'était lui qui, en se déclarant hussite et Bohémien, en anathématisant le pape, pour avoir condamné Wiclef, les pauvres de Lyon, Jean Huss, avait le premier dépouillé la papauté, l'Église de leur caractère inviolable, conséquence de leur infaillibilité, et appris à invoquer l'autorité plus haute de la foi, de l'Écriture, de Dieu, pour légitimer la révolte contre des puissances jusque-là obéies et respectées. L'infaillibilité pontificale avait entraîné dans sa chûte le pouvoir impérial même. Après la tiare romaine la couronne du saint empire romain perdait sa puissance. N'était-ce point en effet le pape qui sacrait l'empereur, et le chevalier qui avait rejeté le joug pontifical ne pouvait-il pas aussi forfaire à l'obéissance de l'empereur? trop heureux encore celui-ci que ce fut pour son plus grand avantage!

En effet, à la fin de l'année 1521, de retour d'une expédition, faite pour le compte de l'empereur, en Lorraine, contre la ville de Mézières, Seckingen assez mécontent de n'avoir point reçu les 76,500 florins qui lui avaient été promis pour ce service, se prépara à jouer ce rôle de Jean Zisca que Hutten lui avait tant vanté (1).

La position des chevaliers était devenue plus précaire encore. Les princes et les États, profitant de l'absence de Charles-Quint forcé de partir pour l'Espagne, avaient

(1) Vie de Seckingen. Münch.

obtenu de solder eux-mêmes les membres de la chambre impériale et du conseil de régence, ainsi que de nommer les chefs des cercles, exécuteurs des décrets de ces deux conseils supérieurs. Ainsi, au détriment de l'empereur, de la petite noblesse et des villes; ils s'étaient mis en possession d'un triple pouvoir législatif, judiciaire, exécutif, par lequel ils s'assuraient non seulement l'indépendance, mais la domination politique, et, au besoin même, si les princes ennemis de la réforme l'emportaient, la domination sur les consciences (1). Le mécontentement s'accroissait parmi les chevaliers; le fameux Hartmuth de Kronenberg, sorte de prophète illuminé, commençait aussi parmi eux ses prédications, et venait en aide à Hutten. Tout était préparé. Un document assez remarquable du temps, intitulé *Doléances et Avertissements* (2), adressé à l'empereur Charles V, signé par quinze hommes nobles de Souabe et de Franconie, et probablement inspiré, sinon dicté, par Hutten, fait connaître assez bien toutes les dispositions morales, et résume vivement tous les regrets, tous les désirs, toutes les espérances de cette classe de la nation allemande. « L'Allemagne y est représentée comme la Judée de l'Europe moderne; grâce à l'invention de l'imprimerie qui lui appartient, Reuclin, Luther, Hutten, ses enfants vont initier le monde aux voies de l'avenir; les temps sont venus. L'empereur doit prendre ces derniers pour conseillers dans

(1) V. Ranke. 2 t.

(2) Op. Hutt. VI. Die Klagliche Klag an den Rœmischen Kaiser Carolum von wegen doctor Luthers und Ulrichs von Hutten, vonfuh fzehn edlen Bundsgenossen.

les choses spirituelles, et le duc de Bavière, le palatin, les princes les plus populaires du temps, et Seckingen, comme ministres dans les affaires politiques. Alors l'Allemagne rompra avec Rome tout rapport ; les évêques cesseront d'être électeurs et seigneurs; les moines seront diminués ou même supprimés; la vraie doctrine ouvertement prêchée; les emplois ne seront plus donnés à des *Jean*, à des *Conrad*, ou autres scribes sans naissance, esclaves de ceux qui les achètent, mais à des nobles, puisque ceux-ci envoient maintenant leurs enfants aux écoles. L'usage des soldats mercenaires, sans honneur et sans Dieu, sera aboli; l'usage et le privilége des armes conservé aux nobles, et à chacun la coutume de servir son seigneur, et surtout le premier de tous, l'empereur; enfin (et ce dernier vœu exprimait naïvement ce besoin et ce désir, noble et désintéressé, de s'améliorer soi-même, toujours mêlé dans de semblables mouvements aux sentiments les plus égoïstes), les Allemands commenceront, en renonçant à leur gloutonnerie et à leur habitude originelle de l'ivrognerie, source de tous les vices et de tous les crimes, l'œuvre de leur amendement et de leur rénovation. »

Les chevaliers, comme on voit, ne négligaient point le soin de leurs propres intérêts, tout en songeant à réformer l'Allemagne politique et religieuse, à se réformer eux-mêmes; les biens du clergé cesseraient d'entretenir le luxe et la mollesse des clercs, pour arrondir leurs héritages et restaurer leur puissance qui allait toujours en s'amoindrissant. Ils ne dédaignaient pas même au besoin, pour leurs enfants, auprès des princes, ces places de

conseillers et de juristes qu'ils avaient d'abord abandonnées aux Jean et aux Conrad.

Au printemps de l'année 1522, Seckingen, pour se mettre en état de commencer la lutte, convoqua une assemblée de la chevalerie de Souabe, de Franconie et des bords du Rhin à Landau, et y fit conclure une ligue dont il fut nommé chef, et dont tous les membres s'engagèrent à repousser toute ordonnance ou loi qui enfreindrait leurs anciens droits, à terminer entre eux et devant arbitres, choisis par eux, tous leurs différends; enfin à s'entr'aider et à se défendre réciproquement envers et contre tous, et en toute occasion. En apparence, ce n'était là que le renouvellement d'un fait qui s'était produit plus d'une fois, au sein de l'anarchie de l'Allemagne, entre les villes ou les seigneurs; mais, dans les circonstances présentes, au milieu des idées qui fermentaient, avec Seckingen pour chef, la nouvelle ligue avait une bien plus grande signification, un bien plus grand danger.

Pour reconstituer l'empire et la religion malgré l'empereur et malgré le pape, ce n'était point assez cependant de la chevalerie; il fallait faire encore un appel à tous les opprimés, réunir tous les mécontentements, toutes les haines contre l'ordre de choses établi; Hutten le sentait. Or, une des forces de l'empire germanique, les villes libres, menacées aussi à cette époque, comme la chevalerie, de perdre leur vieille indépendance au milieu des petits États qui commençaient à se former, étaient alors particulièrement mécontentes de voir leurs députés exclus dans les diètes des comités qui avaient le principal pouvoir; et d'apprendre l'établissement d'un nouvel impôt et le projet d'entourer l'Allemagne d'une ligne

de douane (1). Les rapports des bourgeois avec le clergé, dont la juridiction particulière entravait, contrariait à chaque instant celle des cités, n'étaient pas fort intimes, et déjà un grand nombre de villes, sur les bords du Rhin surtout, avaient accueilli avec une faveur marquée les attaques des réformateurs contre l'Église.

Il y avait là quelque chose à faire. Hutten tenta l'entreprise difficile de réconcilier, d'unir dans une œuvre commune ces deux anciens ennemis, la bourgeoisie des villes et la petite noblesse des campagnes, l'esprit de commerce et l'esprit de pillage. Il ne fallait rien moins que l'alliance de la chevalerie et des villes pour tenir en échec l'empereur et les grands princes laïques et ecclésiastiques.

Ce fut là le but du dialogue intitulé *les Brigands* (Prædones) (2).

La scène s'ouvre par un dialogue fort vif entre Hutten et un marchand; le premier ne veut point que celui-ci calomnie l'ordre équestre et traite les chevaliers de brigands. L'auteur s'y peint assez au naturel, l'injure à la bouche, et tout prêt à employer d'autres arguments, lorsque Franz de Seckingen intervient. Le nouveau venu reprend Hutten sur sa violence, et paraît prêt à s'expliquer plus pacifiquement; il revendique pour la chevalerie le droit de faire la guerre, apanage de la noblesse, de la petite aussi bien que de la grande; il n'est pas besoin selon lui que l'empereur ou les princes l'autorisent,

(1) Ranke, 1er et 2e vol.

(2) Op. Hutt. IV. 159. Ce dialogue qui a été sans doute écrit en allemand n'a été imprimé qu'en latin.

car il est de la noblesse de secourir les malheureux, de protéger l'innocence, de délivrer les opprimés. La véritable noblesse, la vertu, c'est le courage mis au service du juste.

La maxime était belle et bien dite, nous n'en disconvenons pas. Mais la petite noblesse allemande était fort loin au XVIe siècle de cet idéal de la chevalerie, dont elle s'était fort peu rapprochée au moyen âge. Traiter tous les chevaliers de brigands, serait peut-être aussi sévère qu'il serait indulgent de voir en eux autant de redresseurs de torts. Seckingen, et quelques autres, comme ce Gœtz de Berlichingen que la plume de Goëthe a illustré, pouvaient revendiquer encore cette loyauté qui s'alliait assez bien avec la vieille rudesse qu'ils tenaient de leurs ancêtres. Cependant un sentiment exagéré de leur indépendance, le souvenir encore puissant chez eux de ce *droit du poing* (Faustrecht) qui avait longtemps été le seul reconnu, faisaient des chevaliers une classe trop indisciplinable, alors que la société tendait à entrer dans des voies plus raisonnables. C'est ce que l'interlocuteur de Seckingen, dans le dialogue des *Brigands*, se permet de faire remarquer au chevalier.

« Est-il donc juste que les chevaliers, s'écrie notre marchand, infestent les routes, interrompent le commerce, et pillent les marchands? » — Seckingen avoue, et l'aveu est bon à enregistrer, qu'un certain nombre de chevaliers commettent ce crime. Mais ces voleurs de grand chemin, qui dérobent à ciel ouvert, ne sont pas selon lui de l'espèce la plus dangereuse. On en est quitte ponr les faire pendre quand on met la main dessus. Il y a encore, dit-il, trois autres espèces de brigands beau-

coup plus dangereux, et qui sont les vraies plaies de l'Allemagne (1). Ici le marchand prête l'oreille.

« La première espèce, apprend-il à son grand étonnement, est celle des marchands. Exerçant un brigandage de fraude et de ruse plus dangereux que celui de la violence, ils attirent dans leurs coffres la richesse de chacun en livrant en échange des denrées empoisonnées, telles que le poivre, le gingembre, le safran, la canelle, et autres produits exotiques dont ils ont su faire naître le factice besoin, et dont ils haussent le prix par la fraude; aussi impitoyables entre eux que vis à vis des autres classes, ils se livrent une lutte acharnée dans l'acquisition et le débit de ces nouveautés dangereuses; jaloux de voir leurs rivaux s'enrichir, quelques-uns, les Fugger par exemple, prennent les devants sur la route de l'Inde, pour empêcher l'arrivée de leurs concurrents, et achètent ces denrées à un prix supérieur pour mettre les plus pauvres hors de combat, pour accaparer les marchandises et rester maîtres de les vendre ensuite au prix de leur avarice. Industrie honteuse qui excite toutes les passions basses, qui a pour mobile la cupidité, pour moyen la fraude et l'usure, pour but la satisfaction de tous les appétits, et pour résultat général l'affaissement des caractères, la corruption des mœurs et la décadence de la nation (2)! »

A ce tableau de la vie mercantile, à cette peinture curieuse des premiers effets de la concurrence qu'excitait alors la découverte de régions nouvelles, le mar-

(1) L. c. 167. Quatuor sunt in Germania prædonum genera.

(2) L. c. 170 et sqq.

chand oppose en vain la superbe des chevaliers à charge à tous leurs voisins, leur barbarie, leur ignorance; Seckingen préfère cet orgueil, qui sied au noble métier des armes, à une politesse servile née de la cupidité, et voit dans cette barbarie même, une fidélité aux vieilles et simples mœurs, qui contraste bien avec le luxe efféminé des importations nouvelles. Il loue la sagesse des premiers Germains qui avaient défendu l'accès de leurs frontières aux marchands pour anéantir dans son germe l'amour du lucre, père du mensonge, de la fraude et de l'usure, et celui du luxe, ruine des mœurs. Le chevalier et le marchand transigent enfin sur ce point, en s'accordant que la guerre ainsi que le commerce ont leurs brigands, mais que ces deux métiers ont leur noblesse lorsqu'ils sont bien et légitimement exercés.

Sur les deux dernières espèces de brigands, les deux interlocuteurs tombent plus vite d'accord, et, en les accusant, enchérissent à l'envie. Les uns sont les scribes et les jurisconsultes (1), nouvelle sorte de gens à toque rouge, et d'une gravité repoussante, qui ont depuis quelque temps envahi l'Allemagne, circonvenu, appauvri Maximilien, qui s'apprêtent à en faire autant de Charles-Quint, et remplissent maintenant les cours de tous les princes; occupés, les scribes et secrétaires, à copier les rescrits des princes, à fausser, à vendre leurs signatures; les juristes, à torturer la loi pour la faire parler à leur gré, à noyer la justice dans les flots de leur loquacité, à étouffer le droit sous la masse des commentaires; le chevalier et le marchand ne voient dans leurs

(1) L. c. 187 et sqq.

occupations qu'un dangereux griffonnage, dans leur science qu'un vain assemblage de mots qui n'ont d'autre but que de ressusciter ou de fabriquer de vieux parchemins et de rendre douteux tous les droits des petits, afin d'augmenter les États des grands, aux dépens des chevaliers et des villes; ils louent fort les habitants de Nuremberg d'avoir pris dernièrement le parti de chasser ces hommes dangereux de leurs conseils, et regrettent le temps où les procès étaient remis au sort des armes, et le droit cherché dans les combats et non dans les livres (1).

» Hutten se charge lui-même, et cela lui revenait à juste titre, de caractériser, selon lui, les plus avides et les plus dangereux de tous les brigands, ceux auprès desquels les autres ne sont rien : les clercs; de poursuivre, avec sa verve ordinaire, ce brigandage sacré de l'hypocrisie et de la superstition, qui revêt toutes les formes, s'exerce sous tous les prétextes et à tous les degrés de la hiérarchie. Il montre d'abord les évêques, chanoines ou abbés, chasseurs et soldats, exerçant, comme les princes laïques, le brigandage à ciel ouvert, usurpant les domaines des petits, cumulant les titres et surtout les biens, réclamant à main armée leur part d'héritage paternel (2), après avoir payé sur les biens de la famille le prix de leur bénéfice, et détroussant les commerçants comme de simples chevaliers. Mais c'est

(1) L. c. 197. Maxime perniciosi sunt hi in Germania prædones.

(2) L. c. 200. Cum permulta prius coemendis Romæ sacerdotiis profuderint nonnulli hæreditatem tamen paternam, ex æquo postea nobiscum partiuntur.

là leur plus modique industrie : au lit du malade ou du mourant, ils dépouillent la famille et accaparent l'héritage; au tribunal de la confession, ils recèlent le crime du vol et du meurtre, pourvu qu'ils aient leur part du produit; en chaire, ils dérobent les trésors célestes du pardon et de l'indulgence pour ravir en échange ceux d'ici-bas; au cimetière, ils dépouillent encore le mort en lui vendant pour sépulture la terre qu'on leur a donnée, et dont le prix monte d'autant plus qu'on repose plus près du saint qui la protége (1); de telle sorte, que les Fugger, grâce à leur tombeau à Augsbourg, sont les plus certains de la miséricorde céleste. Quelque chose aurait pu échapper au clergé; ce qu'il n'a pu prendre, il l'a fait mendier. De là l'institution de ces moines sordides et tenaces qu'on rencontre sur tous les chemins, à tous les carrefours, à la porte de tous les châteaux, poursuivant chacun de leurs demandes indiscrètes, suivant d'un œil curieux les actions de tous; à charge à l'Allemagne qu'ils épuisent et affament par leur onéreuse inutilité; divisés entre eux, réunis seulement contre les lettres; humbles et faciles autrefois, maintenant arrogants, tyranniques, inquisiteurs, depuis que leur sainte mendicité est arrivée à l'empire (2). » Hutten achève le tableau en représentant, au sommet de l'association, le pape qui a pris la place de Jésus-Christ sur la terre, et enlevé Rome et l'Italie à l'empereur, inspirant, autorisant,

(1) L. c. 206. Vendunt terram sepulchris, atque eo propius mortuum quemque inferri apud se patiuntur, quo plus nummorum contulit; et sqq.

(2) L. c. 208. A minimis initiis cœperunt ista primum, deinde paulatim incesserunt donec ad regnum tandem pervenit sacrum mendicabulum.

couvrant le tout de son autorité impeccable et infaillible.

Inutile d'ajouter que Seckingen et le marchand trouvent bon, après ce dialogue, de former une confédération des villes et de la petite noblesse pour mettre fin à cet état de choses que protégent même les princes, par amour pour leurs cadets à pourvoir ; et qu'avant de se quitter Franz de Seckingen, Hutten et le marchand se donnent cordialement la main en signe de l'alliance future de la chevalerie et des villes.

Le but même du dialogue nécessitait cet accommodement. Le chevalier et le marchand en avaient dit cependant assez pour montrer toute la distance qui les séparait. Leurs mœurs, leurs intérêts étaient trop différents pour qu'une même antipathie put les réunir dans une entreprise commune. Hutten croyait trop aisément chacun disposé à tout sacrifier à l'entraînement de la passion.

Il n'y eut pas jusqu'aux paysans, cette dernière classe de la nation, foulée par toutes les autres, que, dans ce moment suprême, Hutten ne cherchât aussi à gagner. C'est ce que prouve un dialogue publié en allemand (1), entre Seckingen et un paysan, Karthans, sorte de prédicant luthérien alors assez influent dans les campagnes, et dont les écrivains prenaient le nom pour agir sur le petit peuple. Le chevalier, en initiant le paysan à ses projets, en lui enseignant la doctrine luthérienne pour ébranler en lui la foi catholique, use cependant de grandes précautions, comme s'il craignait de toucher ce levier qui, une fois mis en mouvement, pouvait bouleverser toute

(1) Op. Hutt. Neu Karthans, die Unterredner : Karthans und Fr. von Seckingen. T. v, 455.

la société. On y trouve en effet tous les points essentiels de la nouvelle doctrine religieuse, non pas tels que les formulait Luther en les mêlant de ses subtilités et de ses profondeurs sur la justification et la grâce, mais tels qu'ils avaient été émis par toutes les bouches et qu'ils s'étaient répandus dans tous les esprits à cette époque. C'étaient l'autorité, les exemples de l'Évangile, de saint Paul et des Pères, opposés aux enseignements et aux actes de l'Église et du clergé, la séparation du spirituel et du temporel par la sécularisation des biens ecclésiastiques, la soumission du premier au second, l'égalité de tous les siéges épiscopaux, même de celui de Pierre, la participation du peuple aux élections canoniques, la diminution ou l'abolition des couvents, la communion sous les deux espèces, la messe en langue vulgaire, l'abrogation des indulgences, du culte des saints, ces dieux qui remplacent Dieu, et de toutes les cérémonies et pratiques, telles que signes de croix, pélérinages, vœux, jeûnes et abstinences en usage dans l'Église catholique.

Le paysan, auquel le dialogue conserve un caractère de simplicité, de grossièreté même assez naturel, se plaint amèrement que le fond de la prédication de tous les curés soit la levée de la dîme; il s'étonne de la science théologique de Seckingen, s'exclame sur les beaux enseignements tirés de la Bible et de saint Paul, et regrette de ne point les voir mettre en pratique; mais quand il vient à s'irriter contre la splendeur de l'Église, contre l'or et l'argent prodigués aux châsses des saints, contre les vases précieux, les tableaux, les statues, la musique de l'orgue, le luxe des clochers, etc., et laisse déjà percer le sacramentaire et l'iconoclaste en exprimant le vœu de

voir détruire même ces splendides et gigantesques églises, et de commencer bientôt le jeu des fourches et des hoyaux avec un chef tel que Seckingen, le chevalier se croit obligé de tempérer l'ardeur de ce nouvel allié. Il l'engage à prendre patience, à distinguer surtout les bons des mauvais clercs, à ne pas envelopper l'innocent dans la punition du crime, surtout à ne point prendre conseil de l'esprit de cupidité et de vengeance, mais seulement de l'intérêt de la vraie foi.

Hutten, après cela, n'avait plus qu'à remettre aux armes de Seckingen la cause qu'il avait jusque-là défendue de sa plume, et à s'enrôler à la suite du chevalier, parmi les huit mille hommes que celui-ci avait rassemblés au commencement de l'année 1522. Seckingen choisit, avec assez d'habileté, l'occasion de cette subite levée de boucliers contre le clergé allemand.

Ce fut contre l'archevêque électeur de Trèves, Richard de Greiffenklau, qu'il dirigea sa première attaque. Celui-ci était un de ses ennemis personnels et un des adversaires les plus décidés des nouvelles doctrines. La défense par lui faite, à deux de ses bourgeois, d'acquitter une dette à Seckingen servit de prétexte (1). Le but véritable était, pour le chevalier du Rhin, de chasser de Trèves l'archevêque et de lui succéder peut-être dans la dignité électorale.

Ce premier exemple d'une sécularisation donné, Seckingen comptait trouver parmi les chevaliers, ou les princes mêmes, des imitateurs. Il avait reçu des assurances formelles de Minkwitz dans le Brunswick, de

(1) Biogr. de Seckingen.

Franz Woss dans le Limbourg, du bâtard de Sombreff dans l'archevêché de Cologne, de Renneberg dans Clèves et Juliers, qui devaient se soulever avec toute la chevalerie de la contrée. En ce moment, les écrits les plus violents de Luther contre l'épiscopat, quelques lettres de Spalatin, pouvaient faire penser que les princes luthériens, comme Frédéric de Saxe, ne verraient dans la lutte que les intérêts religieux engagés. L'archevêque de Mayence lui-même, alors moins mal disposé contre Luther, promettait des subsides, peut-être par inimitié contre son collègue de Trèves, et laissait ses chevaliers libres de marcher sous les ordres de Seckingen. Quelques-uns assuraient que ce prince ne serait pas éloigné de donner le premier exemple d'un évêque sécularisant son bénéfice. En supposant que le mouvement se propageât, le chevalier du Rhin pensait que l'empereur, qui avait regretté de ne point obtenir au moins quelques concessions de Rome, et qui ne voyait pas sans peine les empiétements des grands princes et du conseil de régence, se déciderait à tirer parti d'un mouvement qu'il pourrait tourner au profit de son autorité.

Seckingen donna donc à sa prise d'armes un caractère tout religieux qui indiquait assez les tendances cachées sous ce qui pouvait n'être qu'une querelle privée. Tous ses soldats avaient gravé sur leur manche, comme signe de ralliement ces mots : *Herr dein will geschehe* (Seigneur, que ta volonté soit faite). Son manifeste, rédigé sans doute par Hutten, et corroboré de citations tirées de l'Écriture, rappelait aux chevaliers la sainte cause qui leur mettait les armes à la main, et leur recommandait de mettre avant tout leur confiance en Dieu qui allait

prononcer dans leur victoire ou dans leur défaite. Il promettait aux habitants de Trèves de les délivrer des lois de l'Antechrist et de leur apporter la liberté évangélique.

Toute l'Allemagne dans l'attente jeta les yeux sur le hardi chevalier qui levait le premier le drapeau de la révolution politique et religieuse. Un frémissement, mêlé de terreur et d'espoir, parcourut tout le pays; Luther qui avait en vain essayé par une lettre d'arrêter Seckingen, trembla dans Wittemberg, avec son disciple Melanchton, sur l'avenir de la réforme religieuse; Spalatin, plus confiant, espéra que l'épée de Seckingen allait ouvrir une issue à l'Évangile; le député du duc de Saxe, Georges, écrivit à son maître que rien de plus dangereux n'avait été tenté contre les princes depuis plusieurs siècles, que tout prenait une tournure telle qu'on ne saurait bientôt plus qui est empereur ou roi, prince ou seigneur.

Tout dépendait de la conduite de la bourgeoisie des villes. Hutten s'adressa encore à toutes les villes libres de l'Allemagne, et particulièrement aux villes de Francfort et de Worms (1). Il chercha à les entraîner avec la chevalerie contre le conseil de régence et la chambre impériale de Nuremberg, dont elles pouvaient avoir aussi gravement à se plaindre.

« C'est à vous, bonnes villes, s'écrie-t-il, que je m'adresse (2); unissez-vous à la chevalerie allemande, car

(1) Op. H. Vormahnung an die Freien Reichstædt Teutscher Nation. 383. Hernn Ulrichs von Hutten Brief an die Reichstadt Francfort. 391. An din Stadt Worms. 395.

(2) Ir frummen stadt, nun habt in Acht
Des gemeinen teutschen Adels Macht

elle gémit avec vous sous le joug des mauvais princes devenus les tyrans de l'empire (1); le conseil de régence est établi pour l'oppression commune. Là, ils opposent à la petite noblesse, dans ses domaines, de vieux droits de suzeraineté, et il n'est plus bref, sceau ou charte qui vaille; elle tombe partout sous la dépendance. Là, ils attaquent les villes en masse, en les accablant tous les jours d'impôts, de taxes, de tailles et de douanes toujours nouvelles. Quand il y avait encore un empire, le gentilhomme, le bourgeois opprimé pouvait appeler à sa haute justice. Mais on sait comment, à la dernière élection, le pays a été trahi, comment les princes ont vendu l'empire (2). C'était à qui offrirait davantage pour avoir la couronne impériale. L'un donnait, l'autre prenait. On a long-temps dansé pour cette fiancée jusqu'à ce que Charles l'ait obtenue (3). Et quel mariage! Depuis, l'empire va comme il peut; mais les princes font leurs affaires, celui-ci levant la taxe, celui-là réunissant le domaine, l'autre épousant l'héritière, qui lui ont été promis le jour de l'élection. Et voici que maintenant, pour agir encore plus à leur aise dans l'empire livré à leur merci, ils éloignent l'empereur au-delà des mers

(1) Ihr seht das Ihr mit ihm zugleich
Beschwert werdt durch der Tyrannen Reich.

(2) Doch vill ich sagen mein Vorstandt,
Vorrathen ist ganz teutsche Land,
Das Reich die Fürsten haben verkauft.
Da einer gab, der ander nahm
Da einer fur den ander nachher kam.

(3) L. c. 385. Lang war getanzt um diese Braut
Bis einer sie erworben hat.

et lui interdisent le retour. Donc, contre leur tyrannie, plus d'appel, plus de recours. Comment accuserais-je celui dont je suis le serf? Comment me plaindrais-je à celui qui me vole? A Nuremberg, je trouve un ramas de juristes sur lesquels les princes ont jeté tout le fardeau de la justice, dangereuse valetaille sans honneur et sans Dieu, vendue corps et âme aux princes qui la paient, et qui n'a d'oreille que pour les paroles des puissants et le son des écus. C'est pourquoi je vous le dis, bonnes villes, tenez-vous prêtes, acceptez l'amitié de la chevalerie, et levons-nous tous comme un seul homme pour repousser ce joug honteux et défendre la vieille liberté de l'Allemagne sous la protection du Christ, le seul et vrai Sauveur. Rappelez-vous les paroles de Jérémie : « Malheur aux pasteurs qui ont dis-
» persé et déchiré leur troupeau; couvrez-vous de cen-
» dre; princes de la terre, le jour est venu où celui-là
» sera maudit qui n'aura pas son glaive taché de sang. »

Malgré ces pressantes invitations, les villes ne bougèrent point même sur le Rhin, non plus que les paysans. L'inimitié séculaire qui divisait la chevalerie et la bourgeoisie des villes ne pouvait s'éteindre en un jour, même en face de l'ennemi commun. Les justes griefs que les villes avaient contre les princes et contre le clergé, ne les aveuglaient pas au point de leur faire croire que la chevalerie leur serait moins dangereuse

(1) In einem Rath, dass ihn' das Reich
Nach willen ganz bleibe unterthan
Den Kaiser abgefertiget han.
Der Zeucht nun von uns wider meer
Sie wœllen nit das er wiederkehr.

lorsqu'elle serait plus puissante, et débarrassée du joug de la loi qu'elles redoutaient moins que les chevaliers. Les paysans, que la petite noblesse ne foulait pas moins que la grande, ne pouvaient avoir non plus confiance dans les chevaliers. Les vingt-six articles tout théologiques que la noblesse avait rédigés à la fin du *Neu Karthans* et qui ne stipulaient rien pour eux, ne suffisaient pas pour les soulever. Il fallait pour cela les dix articles de Thomas Muncer qui contenaient toute une révolution sociale, en même temps qu'une réforme religieuse. Seckingen se trouva donc presque seul au moment où il se mit en devoir de délivrer le Rhin, ce grand village sacerdotal, après avoir répondu aux messagers du conseil de régence, que l'empereur ne lui en voudrait pas pour avoir un peu châtié le clergé, et qu'il méditait une nouvelle constitution de l'empire.

Quand il parut sous les murs de Trèves, après la prise de Bliscastel, il vit l'électeur se défendre avec les paysans qu'il avait fait entrer dans la ville pour surveiller les bourgeois. Les villes, fidèles à leur bon sens habituel, se mirent en devoir d'envoyer une ambassade en Espagne, à l'empereur Charles-Quint, pour réclamer contre les empiétements des États dans le conseil de régence. Toute la chevalerie allemande même ne put donner la main à Seckingen. Les voisins les plus immédiats de l'archevêque de Trèves, le duc de Clèves, l'électeur de Cologne, pour circonscrire et isoler le mouvement, interdirent à leurs chevaliers de faire un pas, sous peine de la perte de leur fief et même de leur vie. Le jeune Landgrave de Hesse, ennemi particulier de Seckingen, tomba sur une troupe de chevaliers, que Minkwitz amenait du Brunswick, et

la battit complètement. Les chevaliers de la Westphalie et du Lunebourg n'osèrent point se mettre en campagne.

Réduit à ses seules ressources, mis au ban de l'empire par le conseil de régence, menacé par le landgrave de Hesse et l'électeur palatin, exécuteurs de la sentence du conseil, Seckingen, en présence d'une ville qui se défendait si résolûment, ne crut pas devoir attendre des forces supérieures ; il laissa ses soldats exercer de grands ravages sur le territoire ennemi, et rentra dans son château où il devait bientôt mourir après une belle et héroïque défense; après lui, l'archevêque électeur de Mayence fut frappé d'une contribution de 25,000 florins; plusieurs autres chevaliers célèbres, entre autres l'illuminé Hartmuth de Kronenberg, Froben, de Hutten, mis à rançon, et la révolte entièrement comprimée.

C'était en même temps qu'une révolution politique avortée, la ruine de la chevalerie du moyen âge, la fin de l'indépendance de la petite noblesse allemande. Après cette levée de boucliers, elle fut en effet frappée de tous côtés et tomba de plus en plus sous la dépendance qu'elle avait voulu rejeter loin d'elle. Et on ne saurait le regretter beaucoup. La tentative des chevaliers, si elle avait réussi, eût plongé l'Allemagne dans la plus complète anarchie, sous prétexte de l'en arracher. Ce n'eût été, quoi qu'en ait pu dire Hutten, que le triomphe de l'ignorance dont ces *centaures* n'étaient pas bien guéris, le déchaînement des passions ennemies de tout frein, même de celui de la loi, comme l'indiquait suffisamment la haine héréditaire que tous les chevaliers nourrissaient contre les juristes, aussi bien que contre les théologiens.

L'empereur, qu'ils prétendaient servir, n'eût point eu meilleur marché de leur turbulence, de leur indiscipline que de l'ambition des princes, et ils n'eussent point été capables, comme ces derniers, d'abriter la société sous leur puissance.

La réforme politique et religieuse de l'Allemagne, compromise par la classe aventureuse des chevaliers, abandonnée par l'empereur, ne devait réussir que par la protection des États, des grands princes, sous laquelle Luther avait su la placer. Après le pouvoir impérial alors tombé, l'existence forte et indépendante des États était le seul principe d'ordre à l'abri duquel une révolution aussi profonde que celle du XVIe siècle pût s'accomplir en Allemagne.

Deuxième Section. — Hutten et Erasme.

Erasmus est homo pro se.
Ep. obsc. virorum.

Hutten, après avoir vu ses dernières espérances tomber avec Seckingen, eut encore, avant d'aller mourir en Suisse, une dernière lutte à soutenir, une lutte de plume.

Dans les révolutions, le résultat le plus ordinaire de toute tentative violente, insensée, pour précipiter la marche naturelle des choses, est de faire tort à la cause même de ces révolutions, d'en effrayer les plus fermes soutiens, et d'en arrêter souvent le cours. La société, en présence de ces crises de l'impatience, se recule en effet effrayée en sentant le sol manquer sous ses pas.

Jusque-là elle se prêtait volontiers à une tranformation lente, elle laissait tomber de vieilles institutions dans l'espoir d'en rencontrer de meilleures; mais menacée d'être entraînée par un mouvement aveugle, elle revient sur elle-même; prête à retourner au passé qu'elle avait rejeté, elle ne veut plus voir qu'un abîme là où on lui montrait une réforme. Les plus puissants et les meilleurs défenseurs d'une cause ainsi compromise sont eux-mêmes souvent tentés, sinon de se repentir, du moins de revenir sur leurs pas, et parfois de réparer quelques-unes des ruines qu'ils ont faites, afin qu'entre le passé qui disparaît et l'avenir qui n'est pas encore, la société, qui doit vivre avant tout, ne manque pas d'appui.

Hutten et son ami Seckingen, en excitant le soulèvement des chevaliers, causèrent un semblable temps d'arrêt dans la révolution du XVIe siècle, et furent un objet d'effroi pour deux des auteurs principaux de cette révolution, Luther et surtout Érasme. Hutten, congédié par Seckingen, au moment où celui-ci voyait sa défaite assurée, commença à ressentir lui-même quand il fut, loin du théâtre de la guerre, l'effet produit par cette levée de boucliers dont il était la cause. Il éprouva le besoin de se défendre, de se justifier, et chercha à réparer le tort qu'il avait fait à la cause qu'il avait embrassée, au moment où il descendait le cours du Rhin, avec OEcolampade, pour se réfugier dans la ville de Bâle.

C'est évidemment là le but d'un petit écrit de Hutten, publié en allemand, dont aucun de ses biographes n'a pu préciser l'époque, et intitulé : *Défense d'Ulrich de Hutten contre la fausse accusation portée contre lui, qu'il*

est ennemi de toute clergie et prêtrise, avec l'éclaircissement de quelques-uns de ses écrits (1), écrit qui peut servir à éclairer les principaux mobiles de sa conduite.

« Les courtisans et les mauvais clercs, y dit-il, lui ont donné le nom d'ennemi des prêtres, et ont répandu qu'il voulait soulever toute la noblesse et le commun peuple pour persécuter tous les prêtres et détruire toute religion, comme si le remède à la maladie devait être la mort du patient. » Hutten avoue que son écrit contre les papes (*Klag und vermahnung wider den Bapst*), publié dans un instant de colère, lorsque les courtisans lui tendirent leurs premières embûches, a pu accréditer ce bruit (2). Mais il rappelle cependant qu'il y a soigneusement distingué les prêtres de bonnes mœurs, instruits dans les Écritures, et laissés dans les emplois subalternes, des nobles et riches ignorants en possession des hautes dignités; et, qu'en criant sus sur ceux-ci, il a conjuré d'honorer et de respecter les premiers. Il proteste donc qu'il n'a jamais voulu et ne veut pas davantage encore la ruine de toute religion et la persécution de tous les clercs. « Ceux contre lesquels il s'est élevé, ce sont les oppresseurs de la chrétienté, de sa patrie surtout, c'est-à-dire les papes, les cardinaux, les légats et courtisans italiens qui appauvrissent l'Allemagne par leurs taxes sur les biens ecclésiastiques et sur la con-

(1) Op. Hutt. 5. Entschuldigung Ulrichs von Hutten weder etlicher unwahrhaftiger Ausgeben von him, als sollt et weder alle Geistlichkeit und Priesterschaft seyn, mit Erklarung etlicher seiner geschriften.

(2) L. c. 418. Das ich nit aller Geistlichen Feind Sey, noch zu werden 3e gedacht.

science, et les prélats et moines nationaux qui consentent, pour en partager les profits, à se faire les instruments de la tyrannie romaine ; c'est la hiérarchie ecclésiastique en un mot (1). »

Mais qui lui a donné, à lui qui n'est ni théologien ni prêtre, de s'ériger en réformateur (2) ? Hutten avoue que cette mission lui convient moins qu'à un autre. « Mais pourquoi Dieu lui a-t-il donné une âme qui ressent aussi vivement la douleur commune ? Il a attendu que de plus forts ou de plus dignes entreprissent cette œuvre ; il y a même invité l'empereur et les princes (3). Personne n'a voulu commencer, c'est alors qu'il a tenté d'y mettre la main : et ce n'est point là une tentative de révolte, mais un essai de délivrance (4). Il n'a point d'ailleurs fait œuvre de théologien ou de prêtre, ni disputé sur tel ou tel article de foi ; il a fait œuvre de patriote, il a réclamé au nom de l'intérêt, au nom de la liberté de la patrie (5), contre une servitude, contre des abus qui la ruinent et la corrompent ; il n'a point voulu jeter dans les saintes Écritures un œil sacrilége, il a recherché, dans leurs enseignements sacrés, des

(1) L. c. 421. Wen ich in meinen schriften meine und genannt haben wolle.

(2) L. c. 427. Warum ich mich sollichs mehr, dann ander leut'unterwinde.

(3) L. c. 429. Dass ich nit als Prediger hier, sonder als ein Rathgeber vormahne.

(4) L. c. 430. Ob mir sollich vormahnung ohn' geheiss der oberkeit zu thun gebühr.

(5) L. c. 432. Und ob wer also darwider strebten macht es nicht ein aufruhr gescholten sonder erlœsung von schmœlischem Gefœngniss und unleidlichen Banden genannt werden.

motifs nouveaux et plus puissants de soutenir sa cause.

» Il n'a d'autre espoir, il le sait, que d'y perdre son patrimoine et peut-être sa vie. Accoutumé dès sa jeunesse à affronter la pauvreté, le besoin, la douleur, à la recherche des lettres, il les supportera plus facilement encore pour une plus noble cause. La vie, il ne la regrettera point s'il peut emporter au tombeau, avec l'honneur sain et sauf, la conscience de n'avoir fait de tort à aucun honnête homme, et l'espoir d'avoir jeté sur le sol de la patrie et de la chrétienté quelques semences de bien qui ne seront pas perdues. »

Mais au moins ne devait-il point en appeler aux armes, et exciter à verser le sang des oints du Seigneur (1)? « Ah! il leur convient bien, après avoir longtemps dépouillé tout ce qui est du prêtre, s'écrie Hutten, de se retrancher maintenant dans les priviléges du sanctuaire et de vouloir, au nom du Dieu qu'ils ont abandonné, nous interdire de délivrer la patrie qu'ils oppriment. La guerre aussi peut être sainte, et l'effusion du sang, parfois nécessaire (2). Ne nous prêchent-ils pas, chaque année, pour nous extorquer de l'argent, il est vrai, la guerre contre les Turcs, comme ennemis du Christ? pourquoi ne la ferions-nous pas aussi aux ennemis de la vérité et de l'Évangile? Christ a établi deux états, a montré deux voies dans lesquelles le chrétien

(1) L. c. 433. Ob ich billich Waffen und wehr gegen ihn' als geitslichen leuten anrufe.

(2) L. c. 434. Oder dieweil doch sie, tœglich rufen, man soll weder die Turken, als Feind des Christlichen Glaubens kriegen, warum uns nit gezieme weder sie als Feind der gœtlichen Warheit, des evangeleschen Gesetzes gegentwehr zu handeln.

peut également se sanctifier, l'une parfaite, supérieure, où il ordonne de vendre ou de distribuer aux pauvres tout ce qu'on possède pour se sauver et servir d'exemple à tous, c'est la voie des clercs; l'autre, inférieure, où l'homme reste engagé dans les affaires et les intérêts de ce monde, et prend part à ses luttes, à ses combats même sanglants, c'est la voie des séculiers au bout de laquelle se trouve aussi le salut, s'ils ont toujours mis leur parole et leur épée au service d'une juste cause. Car le Christ ne nous a pas enlevé l'épée, en donnant le glaive de la parole divine à Pierre dont il faisait rentrer l'épée dans le fourreau (1).

» Mais en vérité, si les clercs ne veulent point être frappés de cette épée, il faudrait qu'eux-mêmes ne la tournassent pas contre nous, comme l'ont fait les anciens papes contre les empereurs allemands, comme l'a fait Jules II contre tous les souverains de l'Europe, et Léon X contre Luther et les restaurateurs de la parole divine, car alors nous sommes en droit de leur dire : Non, vous n'êtes pas les oints du Seigneur dont il faut détourner la main; c'est pour vous que le Christ a dit : Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée; c'est contre vous, qui ne voulez ni ne pouvez entendre la voix du Sei-

(1) L. c. 436. Christus hat zween stœnd, darinnen wer seelig werden mœgen, angezeigt, eien volkommlichen darinnen er uns hiess, was wir haben verkaufen und es den Armen getben, soll dieser stand von Iemand, sollt er für wahr von den Geislichen vertreten werden. Noch hatt er einen mittel mœsigen stand angezeigt, darinnen wir auch in weltlichen gebrauch geschœften und zeitlichen Gebrauch wohl fahren mœgen..... Wœllen sie nun nit mit Weltlichem schwert berührt seyn, so wœr ifn'auch billich, das sie ander gut damit ungeschlagen lassen.

gneur, que le prophète Isaïe veut qu'on tourne l'épée. »

Telle est la défense habile, sinon péremptoire, que Hutten présenta, en entrant comme un proscrit dans la ville de Bâle. Hutten avait, il est vrai, distingué entre les bons et les mauvais clercs, entre les pieux et les voluptueux; mais était-il bien sûr que l'incendie une fois allumé ne dévorerait point toute l'Église, comme l'avait dit Érasme? Pourrait-il arrêter la guerre aussi facilement qu'il l'avait excitée? Dieu a laissé aux séculiers l'usage de l'épée qui peut être légitime, et l'Église à tort avait aussi ceint le baudrier laïque. Mais la parole seule de Hutten, malgré l'empereur, malgré les princes, dans l'abandon des villes et des paysans, était-elle capable de légitimer la guerre contre l'Église? N'était-ce point une singulière façon pour le patriote impérialiste d'inaugurer la restauration de l'empire que de commencer par lui désobéir, et Hutten était-il bien venu à blâmer la papauté d'avoir abusé des armes spirituelles de la tradition dans des intérêts tout mondains, quand il faisait le même abus des livres saints, cette autorité toute nouvelle? Enfin Hutten offrait généreusement le sacrifice de son repos, de sa vie même, à l'intérêt de ce qu'il croyait la vérité; mais dans le doute de l'avoir rencontrée, ne risquait-il pas aussi bien légèrement le repos, l'existence même de sa patrie?

La ville où s'était tenu le dernier concile, où les presses de Froben imprimaient encore tant de hardis écrits, offrit à Hutten une généreuse hospitalité; plusieurs magistrats, des personnages influents de la ville et d'autres en grand nombre vinrent le visiter, lui offrir des présents; quelques-uns de ses adversaires même, ne

voyant en lui que le proscrit, lui tendirent la main (1).

Le plaidoyer de Hutten ne suffit cependant point à Érasme, alors aussi dans la ville de Bâle. On sait déjà ce qui s'était passé dans la dernière entrevue d'Érasme et de Hutten à Louvain, lorsque l'un, en 1520, venait assurer Charles V de son dévoûment à la foi chrétienne ainsi qu'à l'empire, et l'autre, au contraire, présenter à l'empereur des conseils et des remontrances qui furent assez mal reçus. Lorsque Hutten avait voulu confier à Érasme ses projets de guerre contre les Romains, celui-ci lui avait fait observer que, si l'entreprise était juste, elle était bien périlleuse avec un pape si puissant lui-même, et soutenu par tant de princes; qu'en tout cas, il ne voulait point en entendre parler, désirant consacrer tout son temps aux études.

Depuis, le disciple et le maître s'étaient tous les jours éloignés davantage. Tandis que le chevalier tombait de la cour d'un prince ecclésiastique au château d'Ebernburg, et de l'empereur et des princes, en appelait aux chevaliers, aux villes, aux paysans, et laissait la plume pour l'épée, Érasme avait voulu arrêter, mais trop tard, la publication de ses lettres par Froben (1520); il avait fait sa paix avec les universités de Louvain et de Colo-

(1) Hutt. Exsp. p. 345. Et cum tot per Germaniam civitates publice, tot privatim boni viri, nullo neque periculi, neque invidiæ metu, optima fide hospitium Hutteno exhibeant, solus Erasmus est, qui et periculum propositum habeat, et invidiam sustinere haud possit. — Et p. 7. Interim senatus, nobis data publica fide, hospitio lætus accipit, hospitale quoque munus offerens; ipsi magistratus alius super alium reverenter adeunt, multi omnium ordinem quasi certatim irruentes invisnnt, etiam ex inimicis quidam redeunt in gratiam. Solus Erasmus clausum se domi tenet, etc., etc.

gne, et retranché l'éloge de Hutten de la seconde édition de ses *Adages;* il avait couru au-devant du légat Aléandre sur les bords du Rhin (1521), et, dans un entretien de trois heures, dissipé les soupçons, écarté les intentions menaçantes de celui-ci; enfin, tout récemment (1522), il avait dédié au pape Adrien, d'abord peu favorablement disposé, le commentaire d'Arnobe sur les Psaumes. Sollicité maintenant par les princes et les dignitaires de l'Église à écrire contre les réformateurs, il avait autant de peine à se défendre contre ces instances qu'autrefois contre le zèle indiscret de ses anciens amis qui voulaient souvent l'entraîner trop loin à son gré.

Aussi, lorsque Érasme apprit de Henri de Eppendorf, un de ses disciples, l'arrivée de Hutten à Bâle, il s'informa avec intérêt de sa santé, de l'état de ses affaires; il pria Eppendorf de lui faire ses offres de services, mais de chercher à le détourner doucement de venir le voir s'il n'avait d'autre but qu'une simple visite de politesse; Érasme craignait, il l'avoue lui-même, de donner de nouveaux prétextes à la malveillance, en recevant un homme aussi compromis (1).

Hutten, qui s'était fait fort à Schelestadt, auprès de Beatus Rhenanus, de donner un peu de cœur à Érasme, essaya d'en obtenir une entrevue, en passant plusieurs fois devant ses fenêtres avec quelques-uns de ses amis, malgré la rigueur de la saison. Mais Érasme qui, tout en ne voulant pas blesser un ami, redoutait de recevoir avec le chevalier tout le cœur des évangélistes, lui fit dire, pour toute invitation, par Eppendorf, qu'après

(1) Sp. Er. p. 406. Si nihil esset nisi vulgaris consalutatio.

tout, il braverait bien encore l'opinion pour visiter Hutten, s'il pouvait supporter la chaleur du poêle qu'exigeait la santé de celui-ci, mais qu'il était prêt à le recevoir, si le chevalier malade pouvait supporter le froid de sa chambre où il aurait soin de faire un bon feu à la cheminée (1).

Obligé, peu de temps après, de quitter Bâle, sur l'invitation des magistrats qui craignaient que sa présence n'excitât quelque tumulte, il fit savoir seulement à Érasme, par Eppendorf, de la ville de Mulhouse, où il eut la consolation de voir le papisme solennellement abjuré, qu'il eût au moins à s'abstenir d'attaquer Luther, s'il voulait rester en bonne intelligence avec lui (2).

Mais la lecture d'une lettre d'Érasme à Laurin, chanoine de Bruges, envenima bientôt la querelle. Au milieu d'attaques contre la doctrine luthérienne, et de plaisanteries à l'endroit des réformateurs, se trouvaient ces mots : « Hutten a passé ici quelques jours : nous ne nous » sommes point fait visite ; cependant, s'il était venu, » je n'aurais point refusé de voir un ancien ami, dont » j'aime encore l'heureux talent, et dont, après tout, les » autres affaires ne me regardent point. Mais, comme » je ne puis supporter la chaleur du poêle qui lui est » nécessaire, la rencontre n'a pas eu lieu (3). »

(1) Hutt. Exp. 343.

(2) Tel est, sur la cause de cette querelle, le récit le plus probable qu'on puisse tirer des témoignages souvent concordants de Hutten et d'Érasme. Voir le commencement de l'*Exp. Hutt.* et du *Spong. Erasm.*

(3) Ep. Er. I. 760. Fuit hic Huttenus, paucorum dierum hospes, interim nec ille me adiit, nec ego illum. Et tamen si me convenisset, non repulissem hominem a colloquio, veterem amicum, et cujus ingenium mire felix ac festivum, etiam nunc non possum.

Les nouvelles que Hutten recevait de Bâle semblaient accréditer de plus en plus le bruit qu'Érasme, cédant aux instances de souverains et de personnages puissants (1), s'apprêtait à déclarer ouvertement la guerre à Luther. La façon dont Érasme s'exprimait dans ses conversations et ses lettres particulières, à l'égard de Luther et des siens, n'était plus un mystère. Hutten, atteint personnellement par cette expression de générosité blessante qui couvrait une faiblesse, crut saisir dans le reste de la lettre les véritables sentiments d'Érasme à l'égard de la réforme; il résolut de ne plus rien ménager : et ainsi commença, entre le nouveau Socrate et le moderne Alcibiade, une polémique curieuse, qui est comme le signal de la rupture de l'humaniste et des luthériens.

Sur les conseils d'Eppendorf et de Rhenanus, Érasme, dans une lettre qu'il écrivit au chevalier pour l'apaiser, l'exaspéra encore en lui demandant ce qu'il avait fait pour encourir l'inimitié d'un ancien ami, en l'engageant à ne pas jouer la partie d'Hogstraten et d'Egmondanus, à ne point laisser croire que, dans le triste état de ses affaires, proscrit, endetté, manquant de tout, il n'a plus maintenant d'autre gagne-pain; attendant au reste, disait-il, l'attaque de Hutten, en homme qui avait vu de semblables rencontres, et qui n'est point tout-à-fait manchot (2). »

Hutten, comme on peut facilement le conjecturer, lui

(1) Hutt. Exp. p. 347. Cognovi quæ soleres in Lutherum et illi faventes quotidie disserere ; et quod nihil dissimulanter minareris calamum quoque nobis, et solidos adeo libros quibus sectam hanc percelleres.

(2) Op. Hutt. v. 335.

répondit une lettre assez violente, *atrocissimam*, dit Érasme ; bientôt forcé de fuir de la ville de Mulhouse, où les catholiques reprirent le dessus, apprenant à ce moment même la nouvelle de la mort de Seckingen à Landstuhl, il lança, plein de colère, son trait contre son ancien ami, avant de s'enfoncer dans la Suisse. Érasme chercha encore, vainement par une lettre, à parer le coup. Hutten lui répondit qu'il était trop tard, que le manuscrit était communiqué par quelques amis à l'imprimeur; qu'au reste il finirait la guerre, si Érasme pouvait étouffer la publication du libelle. Érasme prétend ne l'avoir point voulu, et avoir même offert l'argent nécessaire pour hâter l'impression de l'écrit dont il connaissait déjà lui-même et dont plusieurs connaissaient le contenu. Quoi qu'il en soit, l'*Expostulatio ab Ulrico cum Erasmo Roterrodamo* parut à Strasbourg probablement vers le commencement de juillet, et fut bientôt lue partout avec avidité.

Après avoir rappelé et qualifié le procédé d'Érasme envers un ami, un proscrit, lorsqu'il n'y avait aucun danger à faire pour lui ce que faisait toute la ville de Bâle, et relevé les blessantes et fausses excuses de la lettre à Laurin, Hutten rapproche ce fait particulier de toute la conduite d'Érasme, depuis que la lutte du XVIe siècle a pris un caractère tous les jours plus grave. Son refus de voir Hutten, dont il craignait sans doute les franches explications, lui a été dicté, dit-il, par un sentiment qui inspire toute sa conduite; ses précautions, ses réticences calculées, ses conseils qui ne sont que des blâmes indirects à l'égard du parti évangélique ; ses avances au contraire, ses flatteries, ses apologies qui

qui sont de véritables rétractations, vis-à-vis des papistes; sentiment qui va faire bientôt de celui qui avait le plus rudement ébranlé la tyrannie romaine, le défenseur de tout ce qu'il avait maudit ou flagellé.

Quel est donc ce sentiment qui a fini par tourner Érasme contre lui-même? Hutten cherche à le deviner, serait-ce l'envie que lui inspire la renommée de Luther dont les enfants eux-mêmes apprennent à bégayer le nom? La crainte qui s'empare de lui maintenant que la lutte a passé de la théorie à la pratique, de la parole aux actions? La tentation des honneurs, des présents offerts par Adrien et Prierias? Hutten ne veut point croire à ces motifs malgré leur vraisemblance (1). La vraie raison, dit-il, c'est cette faiblesse de caractère naturelle à Érasme, qui le rend défiant de tout progrès, ennemi de tout ce qui trouble son repos, prompt à désespérer des grandes choses, désireux de s'accommoder à toutes les circonstances, à tous les changements; c'est là le secret de toute la conduite d'Érasme, depuis que la cause de la réforme est devenue un péril (2).

Les preuves ne manquent point à Hutten, il les puise dans les écrits, dans les lettres, dans les démarches, dans les paroles mêmes d'Érasme. Au moment où les humanistes avaient commencé leurs attaques contre Hogstraten et les dominicains, Érasme avait maintes fois, dit-il, en présence de tous, tonné contre cette peste envoyée par les dieux irrités pour anéantir les lettres,

(1) Exp. Hutt. 348. Sed dum intentius adhuc considero, visum est neutrum horum satis esse ad hoc quod inquirebam.

(2) L. c. Illam animi parvitatem, quæ omnia facillime times ac desperas, adeo diffisum rei hujus progressui.

et demandé un nouvel Hercule pour abattre cette hydre; mais voici que Hogstraten et les siens, un instant ébranlés, se relèvent; Érasme aussitôt écrit à sa révérendissime Paternité en butte aux injustes invectives de Reuchlin, d'Hermann de Busch et de Hutten. Il avait applaudi d'abord à l'apparition des *Lettres des Obscurantins*, et copié quelques-unes d'elles, pour les envoyer à ses amis d'Angleterre et de France. Mais il apprend qu'Hogstraten, après la condamnation de Reuchlin, se prépare à l'accuser lui-même d'hérésie; il écrit aussitôt au grand inquisiteur, non-seulement pour éloigner tout soupçon de complicité dans cette œuvre, mais pour en attaquer les auteurs (1).

Autrefois, il n'avait pas eu d'expressions assez fortes, de satire assez amère, contre tous les ennemis des bonnes études et du véritable évangile, contre les universités de Louvain et de Cologne, ces nids d'oiseaux voraces; contre la curie, cette sentine de tous les abus et de tous les vices; contre les personnes même, contre Lee et Latomus, ces ânes arrogants; contre Glapion, le plus rusé des renards; contre Aléandre, ce Sinon, ce juif, cet artisan de ruse, qu'il ne fallait pas laisser sortir vivant de l'Allemagne; contre la papauté elle-même. Autrefois, tous les éloges d'Érasme étaient pour les humanistes; il défendait Reuchlin, il écrivait en faveur de Luther à l'archevêque de Mayence, il louait la veine de Hutten même. Mais, depuis que la papauté a commencé à lancer ses bulles de proscriptions, depuis qu'Aléandre a été envoyé en Allemagne pour procéder contre les

(1) Hutt. Exp. 358 et sqq.

hérétiques, et que le pape Adrien est monté sur le trône pontifical, en annonçant l'intention de saisir d'abord Érasme, cause de tout le mal, tout est bien changé. Les académies de Louvain et de Cologne sont presque des Athènes, la curie est la sainte église catholique, Edouard Lée et Latomus sont de grands théologiens, Glapion un honnête homme, Aléandre le prince de la trilingue érudition, Rome le siége de la chrétienté, auquel Érasme ne manquera jamais, et Adrien le restaurateur de l'Église ; Au contraire, Érasme rabaisse Reuchlin, qu'on avait osé comparer à lui ; il le calomnie même ; il ne peut souffrir l'arrogance et les invectives de Luther, et il ne fait pas à Hutten l'honneur de le recevoir chez lui.

Hutten ici triomphait aisément. Rien de plus aisé, on le sait, les circonstances étant changées, de mettre en opposition les paroles et les actes d'un homme qu'on veut attaquer. Érasme d'ailleurs prêtait le flanc à cette facile guerre; tout libre penseur qu'il fût, il ne s'était jamais donné pour un héros; il ne se sentait point, disait-il lui-même, le courage d'un martyr. Il aimait à dire, à répandre la vérité, mais il n'avait point pris pour devise le *Vitam impendere vero* !

Le chevalier qui, dans l'intérêt de ce qu'il appelait la vérité, eût, comme dit Herder, bouleversé un monde, poursuit Érasme plus vigoureusement, en lui prédisant que cette faiblesse de caractère ne lui permettra pas de rester sur la limite où elle l'a placé, mais le jettera bientôt dans le camp ennemi. Il le montre sollicité déjà, comme il s'en vante dans toutes ses lettres, par Caraccioli, Aléandre, Glapion, le prince Georges de Misnie, le pape et l'empereur, tout prêt à écrire contre Luther. Il

dépeint le magnifique triomphe qu'on prépare au vengeur de la foi catholique, au vainqueur des hérétiques, au nouveau Camille qui rétablira la fortune chancelante de Rome, et fait voir Érasme ébranlé par la crainte, ébloui par les promesses, tenté par l'entreprise impossible de restaurer ce qu'il a renversé, se défendant comme un homme prêt à céder. « Que dis-je? ajoute Hutten, il n'hésite plus, il a donné des gages à l'ennemi, rompu la paix avec nous; et partout on entend répeter ces paroles : Érasme s'est vendu au pontife romain (1). »

Après avoir dépeint ainsi le caractère d'Érasme, et lui avoir assigné sa véritable place, Hutten essaie de l'arrêter encore en lui faisant peser le fardeau dont il veut charger ses épaules, et en réfutant les raisons qu'il peut alléguer pour sa justifier sa conduite. « Il n'a pas songé, selon lui, à ce qu'il faudrait faire : prouver, l'Écriture à la main, que Rome est l'Église universelle, apostolique; que le pape est le chef de l'Église, tout puissant pour interpréter, changer, torturer la parole du Christ; infaillible, quelque vicieux qu'il soit; élevé au-dessus de tous les souverains, préposé à la surveillance de tous les trônes. Voilà ce qu'il lui faudra tenter, et cela dans un âge où il est difficile de chercher des sentiers nouveaux, et plus prudent de recueillir les doux fruits d'une gloire acquise que de songer à en conquérir une nouvelle et peut-être une amère. Mais il a pour lui, dit-il, l'antiquité, l'universalité de la foi romaine; l'antiquité, il n'y a point prescription contre l'erreur; l'universalité, l'Asie, la Grèce, ont toujours protesté contre

(1) Hutt. Exp. Erasmus pontifici romano se dedidit ; p. 369 et sqq.

elle. — Les luthériens lui accorderont au moins, en chose si grave, de prendre l'avis de tant d'hommes éclairés, éprouvés? Quoi! n'a-t-il point en lui-même son propre conseil, sa raison? Et d'où vient subitement au savant, au fier Érasme, cette impéritie, cette timidité toute nouvelle (1)?

Mais Érasme n'approuve point les formes arrogantes, les emportements et les nouveautés théologiques de Luther. Ici Hutten touche du doigt le point le plus délicat, et serre Érasme de près, en même temps qu'il fait connaître la valeur et les limites de l'autorité de Luther. Il n'est pas non plus luthérien, dit-il, et n'aime point à s'entendre appeler de ce nom (2). Mais est-ce pour ses opinions nouvelles sur le libre arbitre et sur les sacrements que le pape et la curie poursuivent Luther? Non! c'est parce qu'il a, sinon le premier, au moins avec le plus de puissance, résisté à la tyrannie pontificale, rendu à l'Évangile sa véritable place, affranchi la foi des sanctions humaines et démasqué toutes les superstitieuses inventions de Rome. « Eh bien ! c'est parce qu'avant lui, sinon aussi bien, ajoute-t-il, j'ai fait la même chose; c'est parce qu'il est d'un bon citoyen d'être utile à la patrie, et d'un bon chrétien de confesser la vérité au péril de sa vie, que j'accepte ce nom, puisqu'il est maintenant

(1) L. c. 373 et sqq. Unde hæc igitur ex tanta nuper prudentia, subito imperitia tibi ? Unde ruditas ?

(2) L. c. Nec me ipse lutheranum dico, aut ab aliis dici libenter audio. Sed quid est in Luthero quod maxime improbet romanus pontifex ? Quod..... quæ ego, quia et priusquam ille inciperet, egressus sum, quoniamque..... malo me dici lutheranum, quam officium deserere.

celui des ouvriers de la même œuvre. Je n'ai point eu Luther pour maître, je ne suis d'aucune faction; mais j'aime mieux m'entendre appeler luthérien que d'être soupçonné de faire défaut à une cause honnête. Et, en ce sens, toi qui as ouvert la voie, avant que le monde connût le nom de Luther et le mien, ou il faut brûler tous tes livres ou te résoudre à passer aussi comme nous tous pour un luthérien (1). »

Restaient les deux dernières, les deux plus graves objections qu'Érasme opposât aux écrits et aux actes de Hutten : il ne faut pas toujours dire la vérité ni d'une certaine manière. Le temps, les circonstances ne la comportent point. Enfin, fût-il permis de dire toujours toute vérité, il ne faut jamais appeler la violence à son aide.

Hutten ne se laisse point arrêter par ces objections; il n'était point homme à comprendre les tempéraments que demande le vrai lui-même. « Quoi! s'écrie-t-il, il ne faudrait pas confesser toujours la vérité pour laquelle le Christ a donné l'exemple de mourir! Parole sacrilége, qu'il faudrait te faire rentrer dans la gorge (2)! » L'habitude déjà très-répandue de s'autoriser de toutes les paroles de l'Écriture pour faire, au nom de Dieu, ce qui est contre lui, funeste exemple donné d'ailleurs par les successeurs du Christ et maintenant tourné contre eux, ne laisse pas Hutten sans argument pour soutenir la cause de la guerre. « Enseigne-moi, dit-il, une autre voie par où la vérité puisse conquérir son droit; le Christ a

(1) L. c. 375. At vel aboleri maximam tuorum librorum partem, vel censeberis et tu factione hac....

(2) L. c. 376. Quam tuam sacrilegam vocem in jugulum recogi oportuit.

d'ailleurs annoncé qu'il serait fait beaucoup de guerres en son nom. »

Hutten considère enfin les raisons d'Érasme comme autant de subterfuges pour préparer sa désertion, et il le pousse à faire ce pas par ces dernières paroles : « Franchis donc la limite fatale. Tu as flotté jusqu'ici entre les deux partis : passe au vainqueur. Ils te l'ont dit, toi seul nous soutenais ; sans toi, nous ne serons plus rien. C'est en vain que tu résistes ; leurs applaudissements, leurs flatteries, leurs présents peut-être, t'entraînent. Tu es à eux bon gré mal gré, instrument utile entre leurs mains, mais jamais aimé, jamais pardonné ; car, si tu combats parmi nos adversaires, tes livres, et les meilleurs, sont avec nous. Quoi que tu fasses, tu nous as tous suscités ; et, dans le camp ennemi, encore avec nous, tu combattras contre toi-même, d'autant plus faible et plus à plaindre que tu auras affaire à la meilleure partie de toi, et que ton ambition luttera contre ta vertu (1) ! »

Soyons justes : il appartient à un ennemi, parmi les mille motifs qui déterminent la conduite d'un homme et même la moindre de ses actions, de découvrir et de signaler la part de la faiblesse ou de l'égoïsme ; la mission de l'historien, plus équitable et plus douce, est de rechercher et de mettre au jour celle de la conviction et du désintéressement. Érasme était avant tout, mais avec infiniment plus de science et d'esprit que ses contempo-

(1) L. c. 383. Neque tu minus a nostra nunc parte stas, postquam ad illos descivisti. Vel invito te, auxilia abs te sunt in his castris, libri tui, meliores illis, quos scribes postea.

rains, ce qu'on appelait au commencement du XVIe siècle un humaniste. Dans l'affaissement général de la foi catholique à cette époque, sa raison s'était éveillée au contact de l'antiquité ressuscitée ; depuis, il l'avait vouée avec ardeur aux progrès de la science profane et sacrée, écartant avec la satire, dans le présent, les ennemis opiniâtres des lettres ou les partisans de la fausse érudition, pour relever dans le passé l'édifice de la vraie science. C'est ainsi que, dans les lettres sacrées, il avait commencé les travaux de l'*Exégèse*, pour préparer, par la restauration de la science défigurée, celle de la foi éteinte ; et que maintenant encore il se contentait de paraphraser l'Écriture, laissant au temps, aidé des travaux humains, le soin de déterminer précisément par les données mêmes de la science la nature de la foi.

Mais voici qu'au moment où le savant avec sa raison discutait, commentait, paraphrasait les textes, un moine tire prématurément des premiers essais de la science renouvelée une foi nouvelle, pour l'offrir aux consciences avides où l'ancienne était morte ; puis, qu'un chevalier rêve pour sa patrie et lui prépare, les armes à la main, sur les ruines d'un gouvernement ébranlé par sa base religieuse, une constitution nouvelle appropriée à la nouvelle foi. Érasme, étonné à l'entreprise du premier, qui le menait sur un terrain inconnu, trembla à celle du second, dont il ne pouvait d'ailleurs, comme étranger, comme Hollandais, partager les passions politiques. Tenté d'établir un lien logique entre le chevalier et le moine, entre la révolte politique et la révolte religieuse, ami du repos et de la paix, par le besoin de ses études autant que par tempérament, il voulut se soustraire

également à l'alliance de ceux qu'il avait suscités et au au pouvoir de ceux qu'il avait combattus, décidé à se maintenir toujours entre les deux partis opposés, sur le domaine de la science et de la raison ; position difficile à garder dans un temps où les passions religieuses commençaient à renaître. Entre les hommes de la foi nouvelle, dont les piéges, les caresses cherchaient à l'entraîner, parce qu'ils le croyaient avec eux ; entre les menaces et les offres des soutiens de l'ancienne foi, qui usaient de leur puissance pour l'intimider et le gagner, Érasme crut d'abord pouvoir abriter son indépendance philosophique et son repos nécessaire à la science, là où il trouvait sinon la perfection, au moins les garanties de l'ordre ancien et d'une autorité établie ; mais il s'aperçut bientôt de son erreur. Poursuivi par les attaques de ceux qu'il semblait abandonner, obligé de donner des gages à ceux qui le recueillaient, assez clairvoyant d'ailleurs pour distinguer le côté faible de la nouvelle Église, comme il avait vu celui de l'ancienne, les écarts de Luther et ceux plus grands encore de ses disciples, comme il avait vu auparavant les abus et les vices de Rome, il se sentait tous les jours entraîné davantage par conviction autant que par position, non pas à renier son passé, mais à retourner ses attaques, de la corruption et de la décadence du principe de l'autorité, contre les écarts et les excès de l'esprit de révolution.

L'attaque de Hutten, en ajoutant à tous les autres motifs d'Érasme celui de la passion, décida sans doute le philosophe de Rotterdam à franchir le dernier pas.

Les lettres qu'il écrivit, à la lecture d'un libelle si direct et si violent, témoignent d'une colère, d'un

ressentiment dont il eût mieux fait peut-être de réprimer l'expression. « Jamais rien de plus impudent, de plus grossier, de plus odieux, dit-il à Pirkheimer, n'a été écrit par un homme qui n'a plus rien à perdre. » A l'entendre, Hutten n'a voulu, ainsi qu'Eppendorf, que lui escroquer de l'argent par la crainte, ou vivre de calomnie. Il cherche à se justifier auprès de Mélanchton, en disant qu'il ne pouvait recevoir dans sa maison, le chevalier fanfaron *(gloriosum militem cum sua scabie)*, et tout le chœur des évangélistes.

Lorsqu'il apprend que Hutten, cherchant un nid pour mourir, ainsi qu'il s'exprimait quelque part dans son ressentiment, avait trouvé un asile dans la ville de Zurich, auprès de Zwingle (1), il le dénonce dans une lettre aux magistrats de Zurich et à Zwingle, comme un homme dangereux à la cause évangélique, aux bonnes études et à la moralité publique (2).

Sans ménagements pour tous ceux qui peuvent avoir pris part, même de loin, à cette affaire, il signale dans deux lettres successives, au grand conseil de Strasbourg, l'imprimeur du libelle de Hutten, Schott, comme coupable de compromettre par ses odieuses publications la tranquillité de la ville et la cause de l'Évangile; il écrit à Hédion, qui invoque la miséricorde du sénat de Strasbourg en faveur de la pauvreté de l'imprimeur, que celui-ci aurait dû plutôt envoyer ses enfants mendier ou

(1) L. c. p. 817. Ille chorus titulo evangelicorum. — Nidum aliquem ubi moreretur.

(2) Schreiben des Erasmes. Op. Hutt. t. 5. p. 397, ainsi que la défense de Hutten.

vendre les charmes de sa femme, que de souiller ainsi le pain qu'il leur donne à manger. Enfin, après avoir hésité assez longtemps, il se décide, en qualité d'ancien ami, à faire à Hutten l'honneur de lui répondre, et d'éponger lui-même ses éclaboussures (*spongia Erasmi adversus adspergines Hutteni*).

Érasme examine d'abord les motifs de l'attaque d'un ancien ami, et il en fait assez bon marché. Il n'a pas été rendre visite à Hutten, dit-il; mais qui a jamais vu Érasme sortir de chez lui en hiver, *salutandi gratia* (1)? Il a fait prier Hutten de ne point augmenter, en le venant voir, les périls dont il est déjà entouré; mais, après tout, il n'a point refusé de le recevoir; c'était déjà beaucoup risquer, dans l'état où étaient les affaires de Hutten et les siennes. N'aurait-on point su à Rome, en Espagne, en Angleterre, en Brabant, qu'Érasme avait eu une entrevue avec le compagnon de Seckingen? Hutten n'aurait-il pas dû lui-même épargner ce péril à Érasme? Quant à la lettre à Laurin, parmi les raisons qui l'ont empêché de voir Hutten, il a mentionné seulement la moins défavorable, *minime odiosam*.

Érasme met plus de soin à se défendre du reproche de versatilité et de faiblesse que lui a fait Hutten. Il affaiblit d'abord la part qu'il a prise autrefois à la guerre contre l'Église. Il n'a jamais, dit-il, pensé ou écrit sérieusement tout ce que Hutten rapporte, contre Hogstraten, les universités de Louvain, de Cologne, et les Frères prêcheurs; contre ses ennemis, contre Aléandre,

(1) Erasm. Sp. 411. Quis unquam vidit Erasmum brumæ tempore, salutandi gratia, prodire domo?

l'Église et la papauté. Il l'avoue : il a donné des encouragements aux lettres en louant Reuchlin, Hutten même et beaucoup d'autres humanistes. Hé bien ! il est prêt encore à louer Reuchlin ; quant à Hutten, il en avait mieux auguré, cela est vrai. Dans les luttes des humanistes et des dominicains, au lieu d'exciter les premiers, il les a toujours engagés à la modération, comme il l'a bien prouvé en arrêtant deux ans la publication du *Triumphus Capnionis*. S'il a pu louer autrefois Luther, il n'a jamais approuvé toutes ses opinions ; il a condamné les vices des Romains, les abus de la curie, mais non l'Église et la papauté. Hutten a pris des propos de table et quelques lettres écrites dans l'intimité ou sous quelque influence particulière, pour l'expression réelle de la pensée d'Érasme. A table, il s'en confesse, il a le défaut d'aimer à plaisanter et de ne point savoir retenir sa langue (1) : ce n'est point à Hutten à le lui reprocher. Érasme ne lui a-t-il point une fois demandé quand il pendrait Hogstraten, et celui-ci ne lui a-t-il pas répondu : bientôt ? Quant à ses lettres, pour en conclure les opinions de l'écrivain, il faudrait les produire toutes et tenir compte, pour quelques-unes, des embarras d'un homme qui a une correspondance si étendue et qui est bien obligé d'adapter une chaussure à chaque pied.

Des brouillons, dit-il assez cruellement, quoique avec quelque vérité, ont cherché à l'entraîner dans la faction de Luther, semblables à ces noyés qui s'attrapent où

(1) L. c. 417. sqq. In conviviis aut confabulationibus amicorum nugor, quidquid in buccam venit, sæpe liberius quam expedit. Et hoc mihi vitium est maximum, etc., etc.

ils peuvent, au risque d'entraîner avec eux ceux qu'ils saisissent; il a dû faire connaître à Hogstraten, aux universités, à Aléandre, au pape, sa véritable façon de penser. Il n'a jamais aimé le grand inquisiteur; mais, dans l'intérêt de ses études, il n'a point voulu avoir querelle avec lui. D'ailleurs, ne lui est-il plus permis de louer les ordres des mendiants, les universités, parce qu'ils renferment quelques mauvais moines, ou quelques ignorants? Autant vaudrait détester la chrétienté, parce qu'il y a de mauvais chrétiens. Ne peut-il pas rendre son estime, ses éloges à Latomus et à Lee, ayant fait la paix avec eux? Érasme permet à Hutten de haïr et d'injurier qui il lui plaît; il n'a pas juré de n'avoir jamais d'autre ami et d'autre ennemi que ceux de Hutten (1). Il était, il est vrai, fort mal disposé contre le légat Aléandre, qui voulait le confondre dans la persécution contre Luther; mais il a eu avec lui un entretien de trois heures, dans lequel il s'est lavé de tout reproche d'hérésie, de toute complicité avec Luther; et ils ont fait la paix. Enfin, n'ayant jamais relevé que des abus, des vices regrettables dans la papauté, il peut bien saluer avec joie un pape qui les fera disparaître.

Après avoir, comme on le voit, non sans quelque peine, expliqué, justifié les variations, les contradictions que Hutten lui a reprochées, Érasme profite de l'occasion pour prendre une position nette et décisive entre l'Église et ses ennemis, puisque Hutten l'y a forcé.

(1) L. c. 422. An ego tale fœdus cum Hutteno unquam inii, quale solent reges, ne cum quoquam jungerem amicitiam, qui cum ipse haberet bellum.

« Comment, dit-il, aurait-il quitté le parti des luthériens? il n'a jamais fait cause commune avec eux ; comment chercherait-il à rentrer dans le giron de l'Église? il n'en est jamais sorti. Il y a trois ans, il a déjà dit dans les *Colloques familiers*, qu'il n'était point avec Luther ; cependant il a quitté le Brabant, depuis deux ans, pour se soustraire à ceux qui voulaient le forcer à écrire contre lui.

» Mais Hutten lui reproche de douter que l'Esprit-Saint parle par la bouche de Luther et puisse s'allier avec tant de violence et d'amertume ; il l'accuse d'être prêt à écrire contre le moine Augustin. Érasme l'avoue, il doute encore de l'inspiration de Luther; et, s'il se trompe, il prie le Christ de favoriser l'entreprise du moine (1). Après cela, s'il est disposé à discuter sans passion sur l'Évangile avec Luther, le mal est-il si grand ? Luther et l'Évangile n'y pourraient-ils point gagner (2) ? Luther n'aimerait-il point mieux d'ailleurs avoir Érasme pour adversaire que Hutten pour soutien (3).

» Mais il écrira en faveur du Saint-Siége, auquel il a promis de ne jamais manquer. Qu'y a-t-il donc là de si répréhensible ? Il restera fidèle au Saint-Siége, cela ne veut pas dire qu'il défendra la tyrannie, protégera tous les abus. Il ne manquera point au Saint-Siége, tant que celui-ci ne manquera point à la gloire du Christ.

(1) L. c. 444. Et inter amicos dolens aliquoties dixit me dubitare de spiritu illius.... 449. Quod si Lutherus spiritu Christi ducitur, precor ut Christus bene fortunet quod agit.

(2) L. c. Si doctrina illius sincera est, per contradictionem, velut igne purgata, magis elucescet.

(3) L. c. Erasmum adversarium, quam Huttenum propugnatorem. 444.

Dans cette époque de trouble, au milieu de tous les dangers qui ont menacé sa réputation et sa vie, Érasme a toujours pris soin de se conduire de façon à n'exciter aucun trouble, à refuser son concours à tous ceux qu'il n'approuvait point, et cependant à ne trahir nulle part la vérité évangélique (1). D'un côté, il voit l'antiquité de la tradition, qui vaut bien la parole de Hutten ; l'infaillibilité pontificale, qui vaut bien celle de Luther ; l'autorité, chose excellente et qu'il faudrait créer, si le Saint-Siége ne la tenait de Pierre (2); de l'autre, il voit un homme dont il doute, et, au-dessous de lui, une faction composée d'hommes unis par la même haine contre Rome, mais sur le reste entièrement différents, divisés même, car si les uns appuient Luther pour obtenir la ruine de la tyrannie romaine, la réforme du clergé, l'affranchissement des consciences; les autres, hommes de trouble et de rapines, n'ayant rien à perdre, abusent de son nom pour rejeter tout espèce de frein; en vérité, le doute est permis en pareille occurrence. S'il cherche maintemant les causes de ce schisme, il rencontre les mêmes raisons de s'abstenir. Il s'agit en effet de savoir si le Saint-Siége vient du Christ, si la confession est dans l'Évangile, si le libre arbitre ou la grâce conduisent au salut, si les œuvres de l'homme peuvent être bonnes et

(1) L. c. 443. In tantis rerum tumultibus, in tantis etiam periculis et famæ et vitæ ita moderatus sum mea consilia, ut nec tumultus auctor essem, nec causam quæ mihi non probabatur, nec evangelicam veritatem alicubi proderem.

(2) L. c. Utrum sanctius est sequi autoritatem pontificis romani, an sequi autoritatem Hutteni ?... Quin etiam si pontificis non esset à Christo, tamen expediret unum esse qui cæteris autoritate præemineret ; p. 459.

si la messe est un sacrifice; toutes choses dont il vaudrait mieux soustraire la connaissance au vulgaire et qui d'ailleurs ne sont point articles de foi! S'il lui fallait se prononcer, il serait bien embarrassé. Quelle que fût l'opinion qu'il condamnât pour approuver l'autre, il proscrirait beaucoup de bon pour adopter bien des choses qu'il ne comprend pas. Tenterait-il de faire justice distributive, il se mettrait les deux partis sur les bras. Pour ces questions scolastiques d'ailleurs, il ne voudrait point arracher la vie à un autre, ni donner la sienne. Prêt à mourir pour le Christ, il ne veut point être martyr de Luther (1).

» Il restera donc fidèle à lui-même, devoué à la cause des lettres, préparant une théologie plus simple, plus vraie, ainsi qu'il fait actuellement dans ses *Paraphrases* (2), désirant, il l'avoue, dans l'intérêt de son repos, non de son bonheur, l'amitié des puissants et des bons, et décidé à conserver dans ses travaux le calme de son âme à l'approche du moment où il paraîtra devant le tribunal du Christ. Si c'est là être faible, il préfère cette faiblesse à celle de Hutten qui se cache au fond de la Suisse au lieu d'aller à Rome s'offrir au martyre. Si c'est rechercher la faveur des puissants, il ne trouve pas cela si coupable que d'emprunter pour ne jamais rendre, d'extorquer par menaces à ceux qui ne sont pas prê-

(1) L. c. Si totum Lutherum damnem, video cui parti addam animos, et quantum bonorum obruam; si totum probem, primum fecero arroganter, qui probem quæ forte non intelligo. Sl divisero sententiam, utrique parti quædam tribuens, quædam adimens, etc., etc.

(2) L. c. Proveho bonas litteras, simpliciorem, sinceriorem theologiam. ... Paraphrases meditor, etc. etc. *passim*.

teurs, ou de détrousser les passants sur les grands chemins. Si c'est se laisser corrompre par les présents du pape ou de l'empereur, cela n'est pas plus honteux que de voir un chevalier aux gages de l'inquisiteur Hogstraten ou d'un imprimeur endetté. »

Érasme eut pu épargner à la bonté de sa cause et à la misère d'un proscrit ces dernières injures. Hutten, loin d'y pouvoir répondre, n'eut pas le temps de les lire. Arrivé à Zurich, auprès de Zwingle, il y rencontrait, malgré les lettres de son ennemi, un favorable accueil, et un bien meilleur témoignage du réformateur suisse qui demandait à Pirkeimer « si c'était bien là ce terrible Hutten, ce destructeur, qu'il voyait si affable pour le commun peuple et les petits enfants; si cette bouche, où respirait la douceur, avait bien pu souffler sur les papistes un tel orage. »

Mais les dernières infortunes de Hutten avaient achevé d'épuiser sa constitution. Envoyé par Zwingle auprès du pasteur et médecin Schnegg, dans l'île d'Ulfnau, sur le lac de Zurich, il y succomba bientôt, en promettant encore à son ami Eoban Hesse un dernier livre contre les tyrans, *in tyrannos*, pour faire la postérité juge entre lui et ses ennemis (29 août 1523).

L'impression de la réponse d'Érasme n'était pas encore terminée (1). Au risque de paraître, comme il le dit lui-même, disputer le cadavre de son ennemi aux vers, Érasme la fit achever et répandre. « J'aurais voulu,

(1) Hutten mourut le 29 août 1523. — Erasme avoue lui-même que l'impression ne fut achevée que le 3 septembre ; mais il soutient que le bruit de la mort de Hutten n'était pas arrivé jusqu'à Bâle ce jour-là.

écrivit Luther à ce propos, que Hutten n'eût point attaqué; j'aurais mieux aimé encore qu'Érasme n'eût pas répondu. Si c'est là se défendre, qu'est-ce que calomnier (1)? » Zwingle, Bucer, OEcolampade, Albert Érasme, Othon de Brunfels, prirent la défense du chevalier (2). Érasme s'anima de plus en plus, fit faire en moins de deux mois trois éditions de sa réponse, et les fit précéder de préfaces où il enchérit sur les reproches les plus sanglants qu'il avait faits au chevalier (3). Ce qui est plus grave, il échangea à ce propos, avec Luther, deux lettres qui sont le prélude d'une guerre plus sérieuse (4).

---

(1) Voir Mart. Luther. ad N. amicum epistola. Op. Hutteni, p. 564. t. 5.

(2) Voir Op. Hutt. t. 5. Ott. Brunf. resp. ad Spong. Erasm. et Erasmi Alberi judicium.

(3) V. la préface intitulée : Erasmus candido lectori. T. 5, p. 594.

(4) V. Op. Hutt. t. 5, ces deux lettres.

CONCLUSION.

Depuis le moment où il s'est échappé de l'abbaye de Fulde jusqu'à celui où il est allé mourir dans une île du lac de Zurich, nous avons suivi pas à pas les actes, les pensées même d'Ulrich de Hutten. Les conclusions que nous pouvons maintenant tirer de cette biographie, sur le personnage lui-même et sur son époque, seront d'autant plus rigoureuses, que Hutten, par son caractère comme par la nature de ses écrits et de sa correspondance, n'a guère de secrets pour nous. Exempt de la crainte ou de l'intérêt, de la faiblesse ou de l'ambition, qui pouvaient en modifier l'expression sincère, il nous a rendu ses impressions telles qu'il les a ressenties, ses pensées telles qu'il les a conçues ; son tempérament passionné, son esprit indépendant, quoique encore en proie à quelques préjugés, ont été comme l'écho désintéressé, sinon complètement impartial, de tous les sentiments, de tous les intérêts qui étaient en jeu dans ce grand drame, qu'on a appelé la *Réforme*. Nous pouvons donc l'accepter, non comme un juge, mais comme un témoin dont les dépositions quelquefois récusables, peuvent cependant servir de pièces utiles et curieuses à consulter pour juger ce grand procès dans son ensemble.

Chose remarquable ! dans les luttes variées qu'il a soutenues, Hutten a toujours eu au fond le même adversaire et défendu la même cause : au couvent, quand il résiste à la volonté de son supérieur ; dans les univer-

sités allemandes, quand il défend Reuchlin contre le prieur des dominicains, Hogstraten; en Italie et à la diète d'Augsbourg, quand il proteste, au nom des droits de l'empire et des intérêts de l'Allemagne, contre les prétentions et les exigences du Saint-Siége; au château d'Ebernburg, quand il veut dégager la religion des chaînes de la tradition, et la conscience, de l'autorité du successeur des Apôtres, partout il combat pour la liberté contre le pouvoir spirituel. Le principe de l'autorité théocratique est en effet tellement puissant, tellement étendu, il se mêle si intimement à tout, à la vie domestique, aux lettres, à la politique, à la foi, que la liberté ne pouvait chercher à s'échapper d'un côté sans le rencontrer en face d'elle.

Hutten est d'abord obligé, pour disposer librement de sa personne, de se soustraire à l'autorité ecclésiastique de l'abbé de Fulde; c'est par là qu'il commence à prendre part aux luttes que soutient l'esprit laïque et séculier, pendant son siècle, contre le pouvoir spirituel de l'Église romaine. Sa jeunesse jetée ensuite au milieu des universités allemandes, à l'époque de la renaissance des lettres en Allemagne, est entraînée dans le premier combat entre les humanistes et les scolastiques, entre le principe du libre examen et le principe d'autorité.

Après avoir pris conscience de lui-même dans cette rude gymnastique, à laquelle l'enseignement scolastique l'avait soumis, l'esprit humain, fortifié tout-à-coup aux sources plus libres et plus vives de l'antiquité, commençait à sentir sa puissance. Enfermé jusque-là dans un cercle étroit, astreint à des objets d'études particuliers, à la démontration de certaines vérités, il veut s'em-

parer tout-à-coup de sa propre direction, franchir les limites qu'on lui a imposées, s'attacher à ses objets de prédilection, reconnaitre la vérité avant que de la démontrer. Étrange révolte! condamnable ingratitude! impiété sans nom! Voici que le disciple s'insurge contre le maître, méconnaît ses prescriptions et conteste jusqu'à son enseignement et ses titres; la réflexion secoue le joug de la foi, au lieu de la démontrer la discute, et la science dédaignant le service de la théologie, sa maîtresse première, passe à celui du paganisme. Les humanistes succèdent aux scolastiques. L'Église qui, au milieu du naufrage de la société antique, avait recueilli, élevé, formé l'esprit humain, s'étonne, s'irrite contre son pupille indiscipliné, et veut le ramener à l'obéissance par les menaces. L'esprit humain achève de lui échapper, se sépare d'elle, et bientôt lui fait la guerre. En effet jusque-là, non seulement il avait suivi ses leçons, obéi à ses volontés, mais il semblait comme identifié, confondu avec elle; il parlait la même langue, et portait pour ainsi dire le même costume. Mais maintenant, il commence à parler un langage différent, soit qu'il renouvelle l'idiôme de ses maîtres ou préfère les idiomes nationaux; et, désireux d'éviter toute confusion, toute entrave, il renonce aux priviléges et aux gênes de la cléricature, pour se faire simple et libre laïque. Jovial ou sérieux, moqueur ou savant, il attaque, il ruine l'autorité du maître dont il s'est séparé, tantôt en raillant ses méthodes surannées et sa vieillesse déréglée, tantôt en lui opposant les enseignements et la conduite de ses devanciers.

C'est la première, la grande lutte de la renaissance

et de la scolastique aux secrets de laquelle Hutten nous a initiés dans ses *Élégies*, dans sa correspondance, surtout dans les *Epistolæ virorum obscurorum* et le *Triumphus Capnionis*. Il applaudit à la naissance des écoles nouvelles et rivales à côté des vieilles universités ; il encourage les jeunes gens à déserter celles-ci pour affluer vers celles-là ; à dédaigner, à railler comme lui les titres de bacheliers, de licenciés, qui étaient jusque-là comme la consécration de la science et le gage des faveurs du pouvoir. Il voit avec joie la science du juste, le droit, frappée d'une lumière nouvelle, échappée aux nuageux commentaires d'Accurse et de Barthole, dépasser celle du divin, et il applaudit les juristes prêts à prendre le pas sur les théologiens, lorsque la théologie aussi se retrempe aux sources même du Christianisme, fait tomber les arguties des scolastiques devant la profondeur des Pères, et l'ascétisme monacal devant le dévoûment des martyrs. Prodige étrange! l'antiquité retrouvée tend à rajeunir, à renouveler, à polir toute littérature, toute science, tout art, que dis-je? la foi chrétienne même. Les chefs-d'œuvre de la poésie païenne règlent, tempèrent, fortifient l'inspiration de la poésie chrétienne, ceux de la prose antique éclairent, enhardissent, élèvent la raison moderne. Pour interpréter ce mouvement, l'architecture crée des lignes, la peinture invente des couleurs nouvelles. « O siècle! ô lettres! s'écrie Hutten enivré, c'est une joie de vivre. »

En vain l'Église crie au paganisme, à l'immoralité, à l'hérésie, et prétend défendre la foi latine contre l'esprit du schisme grec, et l'Évangile contre le judaïsme; en vain elle conteste les droits de cette littérature laïque,

de cette science laïque, de cette théologie laïque, qui n'ont point reçu la consécration, et elle s'apprête à en appeler à ses foudres si redoutées; Hutten, à la tête des poètes païens, poursuit de ses plaisanteries la barbarie, l'ignorance des scolastiques et des moines ennemis des études nouvelles; il dévoile les vices cachés trop souvent dans un temps de décadence sous un rigorisme apparent, et enseigne le mépris de la colère de Rome, tandis que les théologiens laïques, armés d'une critique supérieure, distinguent la tradition de la parole divine, ravivent l'esprit sous la lettre, dégagent la foi des pratiques extérieures, et en appellent des successeurs des Apôtres aux Apôtres mêmes. Le pouvoir théocratique, incapable de se défendre seul, appelle enfin à son aide le secours de l'autorité séculière qu'il a consacrée, affermie, et dans laquelle il a trouvé jusque-là un instrument souvent docile. Mais voici que la raison humaine cherche aussi à enlever cet appui au pouvoir spirituel, et enhardit l'empire à s'affranchir d'une onéreuse tutelle. L'œuvre était facile en Allemagne où l'empereur pouvait accuser le Saint-Siége de sa décadence complète, et sentait avec l'empire le poids de l'oppression romaine.

Tout est mis en œuvre par les humanistes, les juristes et les écrivains de la renaissance en Allemagne, pour gagner l'empire. C'est sur ce terrain surtout que Hutten joue le principal rôle. Poète gibelin en Italie, dans ses *Exhortations* à Maximilien contre Venise, dans ses *Épigrammes* sur l'Italie et sur Rome, il cherche à réveiller les vieilles prétentions de César au-delà des Alpes; il couvre de ses railleries, de ses dédains le lion de Saint-Marc, le coq gaulois lui-même; il accuse Jules II d'avoir

jeté les *clefs* dans le Tibre pour saisir le glaive, et ne voit déjà dans la curie romaine que le centre d'une vaste exploitation simoniaque, entreprise sous la raison de la Trinité chrétienne, et où les choses et les biens spirituels sont vendus aux prix des biens de la terre; orateur impérialiste à Augsbourg, dans ses discours sur la croisade et contre la dîme, il provoque peut-être les refus que la diète oppose aux demandes du Saint-Siége, et se fait l'écho fidèle de ses récriminations. Frappé du spectacle affligeant de la faiblesse et de l'anarchie de l'empire, il en dénonce avec énergie les vraies causes, l'esprit de rivalité et d'insubordination des États, et il propose d'y remédier par la restauration du pouvoir impérial. Un peu plus tard, en voyant les intrigues du légat Caïetano, lors de l'élection de Charles-Quint, il va plus au fond de la question. Dans le *Panégyrique de l'électeur Albert*, il résume l'histoire de l'empire d'un point de vue tout national; dans son livre sur la *fausse donation de Constantin*, il attaque par la base les prétentions universelles du Saint-Siége à la domination politique de l'occident. En remontant à l'*origine de la querelle entre le Sacerdoce et l'Empire*, aux causes du *schisme qui a éclaté dans la chrétienté, sous l'empereur Henri IV et sous Grégoire VII;* en retraçant *la conduite des papes vis-à-vis des souverains de l'Allemagne*, il montre comment l'empire, après avoir dominé la papauté et l'Église, est tombé peu à peu sous leur domination; il rappelle quels échecs le Saint-Siége a fait essuyer aux empereurs allemands; il fait sentir au pouvoir séculier la lourdeur du joug théocratique; il accuse la papauté de la chute de l'empire, de l'anarchie de l'Allemagne;

il excite Charles-Quint, sinon à dominer comme autrefois la papauté et l'Église, au moins à s'en rendre complètement indépendant, à briser avec le droit divin, à rendre l'empire tout laïque, et à soustraire l'Allemagne à l'oppression romaine. L'intérêt présent, l'honneur national, n'en font pas moins, selon lui, un devoir à l'empereur que les souvenirs et les leçons du passé; car cette autorité théocratique est encore la source de toutes ces exigences, de tous ces abus qui perpétuent la décadence, la misère et la honte de l'empire.

La cause des lettres est ainsi la même que celle de l'empire ; le même ennemi les opprime, et Hutten peut s'écrier, en plaidant devant Charles-Quint la cause de la liberté de la pensée persécutée dans sa personne : « Ne sens-tu pas que tu es aussi pour quelque chose » dans cette affaire? *Annon sentias, ad te quoque per-* » *tinere hinc aliquid?* »

Mais affranchir l'esprit humain de la censure ecclésiastique, briser les liens qui attachent l'empire et l'Allemagne à Rome et à l'Église, c'est rompre avec la foi, dont la papauté est la manifestation visible. Rien d'étonnant que la raison humaine et l'empire, les humanistes et Charles-Quint hésitent, comme si le terrain allait manquer sous leurs pas. Rome ne peut être ébranlée profondément que par la foi, sur laquelle son autorité repose. Le plus rude coup porté à la papauté doit venir du Christianisme même, et c'est un enfant de l'Église, un moine seul, qui peut achever ce que la raison humaine et l'intérêt national ont commencé. En contestant en effet, la Bible à la main, l'autorité spirituelle, dont Hutten, au nom de la liberté intellectuelle et politique

seulement, a voulu affranchir l'Allemagne, Luther légitime ce qui n'était jusque-là qu'une insurrection de la raison, une révolte de la nationalité; en opposant à Rome une autorité plus haute, celle du Christ, dont elle tient toute la sienne, en détruisant l'identification de l'Église avec le Christ, il fait tomber la suprématie de la papauté et du clergé sur la raison humaine et sur la société temporelle.

D'un même coup, l'esprit d'examen est affranchi du servage de la théologie; le pouvoir politique, du joug du droit divin; la conscience, de la servitude de la tradition : tous trois, de la domination du pouvoir spirituel et de l'Église; et le mouvement qui emporte vers la liberté les esprits dans la renaissance, les intérêts dans la politique, les consciences dans la foi, ne s'appelle déjà plus que d'un mot, mais qui a une triple signification littéraire, politique et religieuse, celui de Réforme ou Réformation.

Cependant l'opposition, jusque-là intellectuelle et politique contre Rome, revêt un caractère tout religieux qui lui attire même d'Érasme le reproche de tourner de nouveau à la théologie, parce que l'édifice théocratique du moyen âge ne saurait être renversé que par une révolution religieuse. La raison humaine, le patriotisme allemand viennent puiser de nouvelles forces contre Rome aux sources de l'Évangile. Hutten lui-même, que ses misères en Italie, que sa haine contre l'Église persécutrice et corrompue, que ses passions avaient jeté dans bien des écarts, prête l'oreille à cette théologie nouvelle, qui vient corroborer ses attaques contre l'Église; le satirique correspondant d'Ortuinus Gratius, qui n'avait

pas ménagé même les objets de l'adoration des moines; le poète païen, qui avait, dans le dialogue intitulé *Fortuna*, préféré, sans en être satisfait cependant, les préceptes de la morale antique, aux sermons des moines, vient avec joie déposer ses doutes aux pieds du Christ, devenu le complice de l'esprit humain. Le chevalier gibelin, le patriote impérialiste, s'enrôle sous le drapeau de l'Évangile, devenu l'auxiliaire de la nationalité allemande; il n'embrasse point toutes les opinions du moine augustin; il ne comprend pas ses distinctions les plus subtiles; « il n'est point, dit-il lui-même, luthérien, et n'aime pas beaucoup à s'entendre appeler de ce nom, » mais il partage les sentiments d'un grand nombre de ses contemporains sur certaines pratiques et certains enseignements de l'Église, et, comme Luther est devenu le drapeau autour duquel se groupent tous les adversaires de l'Église, il aime mieux passer pour luthérien que de paraître déserter la cause qu'il a jusque-là défendue.

C'est ainsi que le *poète orateur de toute la chrétienté* devient l'expression la plus complète et la plus générale de la révolution qu'il embrasse tout entière. Ce caractère éclate surtout dans la *Triade*, monument irrécusable de la rencontre, de l'adhésion de tous ces éléments de la Réforme allemande. Cet écrit ne contient rien moins que la réformation complète de l'Allemagne, sous le rapport politique, religieux et intellectuel, l'avènement de l'esprit séculier, laïque, dans l'État, dans la foi, dans les lettres. L'empire, affranchi de la consécration romaine, onéreuse et humiliante cérémonie, ne relève plus du droit divin, et reprend son indépendance et sa force sur des bases vraiment séculières et nationales. L'Alle-

magne, par la sécularisation des biens de l'Église, devient un État tout laïque, où le pouvoir spirituel n'entre plus avec le temporel en partage de l'autorité et des domaines, et elle retrouve ainsi son unité sous un empereur tout puissant sorti d'une élection toute séculière. L'Église allemande, séparée de Rome, où ses grands dignitaires ne vont plus acheter l'ordination, se retrempe aussi dans une élection libre et nationale. Une existence modeste, exempte des tentations de la richesse et des privations de la pauvreté, est assurée au clergé, et ramène dans son sein la vertu et la science absentes ; le célibat ne lui est plus imposé. Les ordres religieux, les couvents, dont le nombre et la richesse dépeuplent et appauvrissent l'Allemagne, sont diminués ou même abolis; le clergé ne forme plus un ordre à part, indépendant : il rentre dans le siècle et vit de la vie commune. Des pratiques sous l'abus desquelles la religion et la morale étaient étouffées, les messes privées, les indulgences, l'adoration des Saints, la confession, cessent d'être des lois religieuses; la lecture et l'explication des paroles de la Bible, la prière adressée à Dieu dans la langue nationale, deviennent le fond d'un culte plus populaire et plus simple. Avec le produit des biens ecclésiastiques sécularisés, on fonde des universités nouvelles, indépendantes, où la science humaine se développe désormais sans entraves; on entretient les humanistes, les savants, dont le talent honore le pays; et les lettres fleurissent sur le sol libre de l'Allemagne.

Telle est la révolution que Hutten propose à l'Allemagne; il n'est besoin à l'entendre d'abord ni d'armes ni de guerres. L'empereur et l'Allemagne n'ont qu'à

vouloir. L'initiative toute-puissante de Charles-Quint lui paraît devoir tout entraîner; il peut laisser la papauté et la curie impuissantes, affamées dans Rome, en leur coupant les vivres. Satisfait de l'élection des princes, il n'ira pas mendier à genoux la couronne impériale de la papauté. Libre alors, indépendant, il ne craindra plus l'intervention d'un pouvoir étranger dans ses États; il pourra se faire respecter davantage des princes qui n'auront plus d'appui au-dehors, et prendra en main l'œuvre de la réforme de l'Église. Sous sa protection, le peuple s'asssemblera pour élire désormais ses chefs spirituels. Les princes, les chevaliers l'aideront dans l'œuvre de la sécularisation des biens de l'Église. S'il est besoin à la chrétienté ou à l'Allemagne d'un centre religieux, Mayence ou Cologne en serviront bien mieux que la Babylone italienne. Dans l'Allemagne régénérée, la foi n'ayant plus aucun contact avec l'Italie, se purifiera d'elle-même au souffle de la raison libre. Ainsi l'intérêt de l'empereur, celui de la religion concordent. Charles-Quint, les princes de l'empire, les chevaliers, les hommes libres des villes et le commun peuple, en s'unissant, peuvent achever l'œuvre. On le voit, nul n'a mieux compris que Hutten toute l'étendue, toute la profondeur de la révolution du XVIe siècle en Allemagne. Il ne propose rien moins à Charles-Quint, et même sur une plus grande échelle, que ce que Henri VIII, en Angleterre, a entrepris un peu plus tard sous l'inspiration de Thomas Cranmer.

Mais dans une semblable *réformation* de tout le système social, tout ne saurait aller ainsi de soi-même. L'empereur, en face des accroissements tous les jours

plus considérables de la puissance des États en Allemagne, ne peut rompre l'alliance séculaire avec le Saint-Siége sans ruiner tous les vieux fondements de son autorité; avec le pouvoir de la Sainte-Église romaine en Allemagne tombe du même coup l'autorité du Saint-Empire romain. Il est impossible que Charles-Quint se mette à la tête d'un mouvement dont d'autres peut-être recueilleront les résultats. Les princes laïques, disposés à secouer le joug de l'Église, à la condition cependant que l'empereur ne profite pas seul de la révolution, craignent aussi, en voyant déjà l'effet produit par cette nouvelle parole de liberté dans la petite noblesse, dans les villes et parmi les paysans de campagnes, de relâcher les liens de l'obéissance politique en même temps que ceux de l'obéissance religieuse. L'Église d'ailleurs qui n'a point perdu toute influence sur les âmes, et qui est encore puissante, comme corps politique, par ses possessions et par ses alliances, ne se résigne pas à périr sans combat. Enfin la raison humaine s'effraie, recule, témoin Érasme, devant l'effet de ses propres paroles, devant les conséquences de ses principes.

Hutten seul n'est point homme à reculer. Il est le plus impatient, sinon le premier des lutteurs. Il l'a dit quelque part : « La fièvre allume, aiguise son esprit; » il est plus vrai dans cet aveu qu'il ne pense; il y a souvent dans ses écrits et dans sa conduite comme une excitation fébrile, comme l'ardeur déréglée d'un tempérament malade. Quand l'empereur et les princes, d'abord assez favorables, maintenant plus circonspects, font défaut à l'œuvre qu'il veut entreprendre, il appelle les chevaliers, les bourgeois des villes, même les paysans à l'aide, au

risque de voir ceux-ci, après avoir rejeté le joug divin, secouer encore tout joug humain. Mais Hutten est un de ces hommes qui ne voient que le but et ne reculent devant l'emploi d'aucuns moyens.

Quand il sait l'empereur disposé à repousser l'initiative de la révolution et à renouer plus étroitement que jamais l'alliance avec l'Église; quand il voit une partie des princes se grouper autour du chef de l'État contre la révolution, il remet la cause qu'il a défendue au corps indisciplinable de la petite noblesse allemande, et jette le premier cri de l'affreuse guerre des paysans. Il veut aussi faire de l'ordre avec du désordre, chose périlleuse que la nécessité la plus absolue seule pourrait expliquer, et il risque ainsi de précipiter sa patrie dans l'anarchie, pour avoir voulu plus promptement soulager ses misères. En vain des voix amis l'avertissent du danger; l'impérieuse, l'implacable conviction qu'il agit au nom de l'autorité divine et que, sous l'invocation de la foi nouvelle, il doit marcher à son but, ne lui permettent point l'hésitation. Il joue l'avenir de sa patrie sur un coup de dé, il dit aussi son *Jacta est alea,* cette parole dangereuse qu'il est permis aux César seuls de prononcer, parce que seuls ils se sentent assez forts pour maîtriser le sort. L'humaniste alors devient un farouche sectaire; l'écrivain impérialiste, qui a prêché l'obéissance à l'empire, veut servir l'empereur malgré lui; l'ennemi d'Hogstraten persécuteur au nom de la foi catholique, veut propager la foi par les armes au nom de Luther; le lettré confie la cause des lettres à cette caste d'hommes indisciplinés et pillards qu'il a traités de *centaures,* à ces paysans dont il redoute la grossièreté; l'admirateur, le disciple

de Luther, fait descendre la réforme dans l'arène sous la cotte de maille de la petite noblesse; *le poète-orateur de la chrétienté* n'est plus que l'auteur des manifestes d'un condottiere heureux qui vise peut-être à usurper l'électorat sécularisé de Trèves, et celui qui a voulu restaurer les lettres, l'empire et la foi en prépare la ruine.

Ainsi Hutten, après avoir abordé toutes les questions, a failli les compromettre toutes; il était de ceux qui savent renverser, mais non rebâtir. Sur le terrain de la conscience, Luther seul, en circonscrivant la raison dans les limites de l'Évangile, devait arrêter les premiers et redoutables écarts de l'esprit humain, récemment échappé à la Gehenne de la scolastique. En politique, à défaut de la puissance impériale, institution vieillie, ruinée sans retour, les princes allemands, comme Frédéric-le-Sage et quelques autres, et la forte municipalité d'un petit nombre de villes libres, étaient seuls capables de réaliser peu à peu, et sur une plus petite échelle, l'affranchissement du pouvoir laïque, et d'arrêter ce mouvement de liberté qui allait, après les chevaliers, agiter les paysans eux-mêmes. Les États seuls, devaient, après une longue lutte contre la papauté appuyée du pouvoir impérial, soustraire peu à peu l'Allemagne à l'autorité temporelle et spirituelle de Rome, et, sous la protection de pouvoirs locaux assez forts, assurer la prospérité, l'indépendance du pays et le libre développement de la raison et de la conscience humaines.

Ne soyons pas trop sévères cependant envers Hutten et envers ses projets; ce qui a manqué à son esprit, c'est la mesure; ce qui a manqué à son cœur, c'est la règle,

précieuses qualités sans lesquelles les autres souvent ne sont rien. Mais il faut pardonner beaucoup à celui qu'a encouragé Érasme, qui a protégé Reuchlin, et qu'a consolé Zwingle, à celui qui a tant aimé, tant combattu, tant souffert. Une confiance naïve, illimitée, dans les hommes et dans les choses, un dévoûment sans bornes aux idées, accompagnés d'une ardeur passionnée pour tout embrasser et tout entreprendre, peuvent être la source de grandes actions comme de bien des fautes, et constituent un caractère qui serait plus à plaindre qu'à blâmer s'il n'était la cause d'écarts, souvent désastreux pour l'individu comme pour la société. Qui s'est plus vivement que Hutten intéressé aux travaux de l'esprit humain, à ses luttes, à ses dangers? Qui s'est plus sincèrement attaché à tous les génies qu'un même élan entraînait vers les régions nouvelles de la pensée? Quel cœur l'amour du pays a-t-il fait battre plus fortement à une époque où le patriotisme ne faisait que de naître? Quelle âme généreuse, quoique susceptible d'égarements et de chutes, a éprouvé plus de dégoût pour l'hypocrisie, ce masque de la vertu, plus d'indignation contre la superstition, contre l'ignorance, ces fléaux de la raison, contre cet abus, ce commerce des choses les plus sacrées, qui menaçaient de perdre alors la religion et les mœurs? Celui-là mérite bien quelque indulgence qui a dépensé ses jours sans les compter, qui a affronté mille périls, sans les voir, pour le succès de la cause qu'il avait embrassée. Il est permis à Érasme de refuser d'être le martyr de Luther et de reprocher au chevalier ses inconséquences et ses fautes, mais il ne faut point refuser à la tombe de Hutten, mort vaincu et proscrit,

quelques-uns de ces lauriers qu'Érasme, plus juste d'abord, ne lui avait pas enviés.

Ainsi, en Allemagne, la réforme est un fait historique très-complexe dès sa naissance même, et la vie d'Ulrich de Hutten peut servir à en faire connaître les différents éléments ainsi que leurs rapports. La raison humaine, le pouvoir temporel, la conscience religieuse réclamaient également leur liberté du Saint-Siége qui les opprimait par la censure ecclésiastique, la suzeraineté théocratique, et la tradition de l'Église. L'histoire du XVIe siècle en Allemagne est aussi bien une réforme et une renaissance politique qu'une renaissance religieuse et une réforme intellectuelle. Luther reconnaît dans Reuchlin son précurseur, son saint Jean-Baptiste, et la lecture d'un livre tout politique de Hutten (*de falsa donatione Constantini*), le décide à rejeter l'autorité du pape qu'il avait jusque-là respectée. La renaissance engendre la réforme qui vient légitimer celle-ci loin de la contredire, et l'État, émancipé par elles, les secourt et les fortifie à son tour. En un mot, le principe de l'autorité théocratique, qui était le fond de l'état social au moyen âge, est attaqué à la fois dans l'ordre intellectuel, politique, religieux, par le principe de la liberté laïque et séculière qui tend à servir de base au monde moderne.

Seulement Luther l'emporte sur Reuchlin et Hutten, et l'élément religieux embrasse, entraîne les deux autres, parce que la foi étant la pierre angulaire de l'édifice, c'était là que devait porter le coup qui devait tout ébranler. Reuchlin avait parlé au nom de la science, Hutten au nom de la politique surtout, Luther parle au nom de Dieu. Toutes les questions s'effacent devant la

question religieuse, parce que celle-ci les comprend et les résout toutes. Il n'importe que Luther circonscrive et règle les efforts de la raison humaine en lui donnant pour limite l'Évangile qui devient, à la fois pour elle, une sanction et une autorité; les humanistes abdiquent leur liberté, sinon en faveur de Luther, au moins en faveur du Christ qui les sauve de l'inquisition. C'est en vain que Luther impose des chaînes à la volonté humaine, comme il a fait à la raison; la révolte du patriotisme allemand contre les exigences et le despotisme de Rome s'abrite sous l'égide des Écritures qui affranchissent l'État de l'Église. Si la postérité a eu le tort de ne voir que Luther et l'élément religieux dans la réforme, c'est donc avec raison qu'elle leur a attribué la part la plus décisive dans cette grande révolution. Hutten en effet a embrassé tous les éléments de la réforme, mais Luther a appuyé sur l'élément principal; Hutten, en poussant à l'excès les conséquences de la révolution, a failli la faire aboutir à la plus profonde anarchie morale et politique; mais l'Allemagne s'est trouvée heureuse, devant les menaces de la chevalerie allemande et les extravagances de l'anabaptisme, que Luther ait su conjurer ces périls, en formulant d'une part une confession nouvelle pour l'esprit humain, et en mettant de l'autre la réforme politique sous la protection des États allemands, le seul principe d'ordre qui put prévaloir en Allemagne dans l'abaissement de l'empire.

Qu'il nous soit permis cependant en arrivant à ces conclusions de revenir aux considérations qui terminent l'introduction à cette étude, et de regretter que de part et d'autre on n'ait point écouté ces éloquentes et prophétiques paroles adressées au xve siècle par le car-

dinal Julien au pape Eugène IV : « On se jettera sur » nous quand on n'aura plus aucune espérance de notre » correction; les corps périront avec les âmes; Dieu » nous ôte la vue de nos périls comme il a coutume de » faire à ceux qu'il veut punir; le feu est allumé devant » nous et nous y courons. » S'il en avait été autrement, la cour de Rome, avec une vue plus claire de ses intérêts, et moins de lenteur à entreprendre une œuvre devenue nécessaire, eut évité l'attaque de *ces esprits superbes*, dont parle Bossuet, *qui n'ont pas su respecter la chaire de Moïse, malgré les mauvaises œuvres des docteurs et des pharisiens assis dessus*. La réforme se fut opérée peu à peu, pacifiquement, par une libre et prudente discussion, ainsi que le voulaient Jean Gerson, Nicolas de Glemengis, Pierre d'Ailli, et sans briser la grande et féconde unité du christianisme. La raison publique et la saine philosophie, en distinguant ce qui doit être séparé, en limitant le domaine de l'autorité temporelle et celui de l'autorité spirituelle, le domaine de la science et celui de la foi, eussent prévenu ces déchirements qui ont amené en Europe tant de sanglantes catastrophes. Par le progrès naturel, régulier des choses, et au sein de l'unité chrétienne, l'esprit laïque et séculier, en respectant ce qui est de la foi, se fut émancipé graduellement dans l'État et dans la science, sans révolte comme sans ingratitude, contre ce pouvoir tutélaire qui avait protégé ses premiers développements; et, dans une indépendance et un accord admirables, l'État eut marché avec l'Église, et la raison avec la foi, pour s'entr'aider au lieu de se combattre, pour se fortifier au lieu de s'affaiblir dans l'œuvre commune de civilisation à laquelle il leur est donné de présider.

TABLE DES MATIERES.

—

INTRODUCTION.

Pag.

Danger d'accorder une trop grande importance à un homme dans une époque. V
La réforme est-elle une révolution littéraire, politique ou religieuse ? V
Impossibilité de décider cette question en se préoccupant trop de Luther. VI
Union, solidarité de la science, de la politique, de la foi, au moyen âge. VII
La révolution du XVIe siècle contre la théocratie doit être intellectuelle, politique et religieuse. IX
Choix de la biographie de Hutten. XI
Raison de ce choix. XII
Plan de la biographie. XIV
Conséquences qui doivent résulter de ce travail pour l'histoire de la réforme. XVII

CHAPITRE PREMIER.

Littérature.

JEUNESSE DE HUTTEN. — LES UNIVERSITÉS ALLEMANDES. — LES *Epistolæ obscurorum virorum.*

Naissance, éducation de Hutten. 1
Commencement de la lutte de la scolastique et de la renaissance en Allemagne. 3
Hutten à l'abbaye de Fulde. 5
Hutten s'échappe du couvent. 7
Hutten à Erfurth, à Cologne. 9
— à Francfort-sur-l'Oder. 11
— à Greifswald. 12
— à Rostock. — Les *Elégies.* 14
— à Wittemberg. 15
— à Vienne. 16

Dégoût de Hutten pour la théologie et le droit. — Le *Nemo*. 18
Continuation de la lutte de la scolastique et de la renaissance. 19
Érasme, Reuchlin. 20
La censure et la presse ecclésiastiques. 22
Querelle de Reuchlin et du juif Pfefferkorn. 24
C'est la première lutte du libre examen et du principe d'autorité. 26
Les *Epistolæ obscurorum*. — Première partie. 29
Caractère de ces premières lettres; analyse. 30
Proscription des auteurs profanes. 31
Décadence des vieilles universités. 33
L'immoralité, l'incrédulité, résultat des études profanes. 34
Orgueil des humanistes et des juristes. 36
Effet produit par les premières lettres. 38
Leur auteur. 39
Seconde partie des *Epistolæ obscurorum virorum*. 40
Les *obscurantins* et les *obscurantistes*. 41
Lutte de la scolastique et de la théologie séculière. 42
La ligue des reuchlinistes. 45
L'affaire de Reuchlin et de Pfefferkorn à Rome. 47
Jugement sur cette fameuse satire. 49
Le *Triomphe de Capnion*, Triumphus Capnionis. 51

CHAPITRE II.

Politique.

Première Section. — *L'Italie*.

Caractère aventureux et remuant de Hutten. 55
Son premier voyage en Italie (1511). 56
Il juge les guerres d'Italie en vrai gibelin. 57
Saint Marc et la *Pêche vénitienne*. 58
Les deux livres des *Épigrammes*. 59
Il voit dans Maximilien l'empereur du moyen âge. 61
Mésaventures de Hutten à Pavie et à Bologne. 62
Satires contre l'Italie et contre Jules II. 63
Second voyage de Hutten en Italie (1516). 64
Lettre à Maximilien, réponse d'Eoban Hesse. 65
Épigrammes sur Rome. 67

DEUXIÈME SECTION. — *L'Allemagne.*

Retour de Hutten en Allemagne (1517). 68
Il entre au service de l'électeur de Mayence, Albert. — Pourquoi. 70
Ses occupations, son enthousiasme pour les lettres. 72
État de l'Allemagne à cette époque. 73
L'empire et le sacerdoce. 74
Panégyrique de l'électeur Albert. 76
Premiers écrits contre la *puissance politique du Saint-Siége.* 78
Le *Départ de Pasquill.* 79
De la fausse donation de Constantin. 80
L'électorat de Mayence. 81
Diète d'Augsbourg. — Rôle de Hutten. 82
Oratio Decimarum. 83
L'*Exhortation contre les Turcs.* 84
Discours contre la Dîme. 87
Caractère de ces écrits. — Hutten écrivain impérialiste. 88
Le dialogue intitulé : *Inspicientes.* 89
C'est un tableau satirique de l'état politique de l'Allemagne. 93

CHAPITRE III.

Religion.

ULRICH DE HUTTEN ET MARTIN LUTHER.

Premiers jugements de Hutten sur Luther. 95
Hutten mal à l'aise à la cour ecclésiastique de Mayence. 97
Le dialogue intitulé : *Misaulus.* 99
Febris prima contre Caïetano. 100
Hutten quitte Mayence. 101
Lettre à Frédéric Piscator, le dialogue *Fortuna,* hésitation de Hutten. 103
Il déclare décidément la guerre à Rome. 108
De la querelle de Henri IV et de Grégoire VII. 109
Dédicace à Léon X. 111
Febris secunda. Hutten s'aventure aussi sur le terrain de la conscience. 112
Vadiscus ou la *Triade romaine,* importance de cette satire. 113
Hutten y proteste, au nom de la liberté des lettres, contre le principe d'autorité ; 114
— au nom de l'empire, contre la suzeraineté pontificale ; 115

— au nom de l'Allemagne, contre les exigences de la curée romaine ; 116
— au nom de la conscience, contre la simonie des choses saintes. 120
Hutten cependant ne veut pas détruire la papauté, mais Rome. 126
Rapprochement de Hutten et de Luther. 130
Bulle du pape contre Hutten et contre Luther. 131
Jacta est alea, Hutten ne ménage plus rien. 132
Il commente la bulle de Léon X contre Luther. 133
Il la joue sur le théâtre. *Bulla ou bullicida.* 134
Il abandonne la langue latine pour la langue nationale ; il tombe sous l'influence de Luther ; l'humaniste devient théologien. 137
Parallèle entre la papauté et l'empire. 141
— *entre le pape et le Christ.* 143
Doléance et exhortation contre les papes. 145

CHAPITRE IV.

Guerre.

Première Section. — *Hutten et Seckingen.*

Hutten veut remettre la cause de la réforme aux soins de l'empereur. 152
Il est mal reçu en Brabant. 153
Il s'adresse aux princes et aux *hommes libres* de l'Allemagne. 155
Il se réfugie au château d'Ebernburg. 159
Projets de Hutten. 160
Pourquoi Charles-Quint ne prend pas l'initiative de la révolution. 162
Pourquoi les princes de l'empire, les humanistes même, s'effraient des projets de Hutten. 166
La diète de Worms vue du château d'Ebernburg. 166
Colère de Hutten quand Luther est condamné. 172
Hutten fait des chevaliers les instruments de la révolution politique et religieuse ; il veut servir l'empire malgré Charles-Quint, la foi malgré Luther. 173
Monitor primus. 174
Monitor secundus. 175
Hutten veut faire de Seckingen un nouveau Jean Zisca. 176
Dispositions de la chevalerie allemande. 179
Hutten veut donner aux chevaliers l'alliance des villes. 181
Le dialogue des *Brigands.* 182
Les chevaliers et les marchands. 184

Les juristes et les théologiens. 186
Hutten jette le premier cri de la guerre des paysans, dans le dialogue intitulé : *Karsthans*. 188
Prise d'armes de Seckingen contre l'électeur de Trèves. 190
Adresse aux villes de Francfort et de Worms. 193
Siége de Trèves ; l'Allemagne menacée de tomber dans l'anarchie. 195
Défaite de Seckingen, conséquences. 196

DEUXIÈME SECTION. — *Hutten et Érasme.*

Danger de l'impatience dans les révolutions. 197
Hutten écrit son *Apologie*. 199
Rencontre de Hutten et d'Érasme à Bâle. 203
Érasme refuse de voir Hutten. 205
La lettre à Laurin achève de brouiller les deux anciens amis. 206
Lettre de Hutten contre Érasme. 208
Causes et preuves de la versatilité d'Érasme, selon Hutten. 209
Pourquoi Hutten est luthérien. 213
Comment Érasme l'est lui-même, quoi qu'il fasse. 214
Vrais motifs de la conduite du philosophe de Rotterdam. 216
Colère d'Érasme contre Hutten. 217
Réponse d'Érasme à Hutten. 219
Hutten auprès de Zwingle. 225
Mort de Hutten. 226

CONCLUSION.

Hutten, dans la littérature, dans la politique, dans la religion, a toujours le même adversaire : le pouvoir spirituel. 227
Dans les *Epistolæ obscurorum* et le *Triumphus Capnionis*, il proteste contre la censure ecclésiastique, au nom de la liberté de l'esprit. 229
Dans ses écrits politiques, il veut affranchir l'empire de la suzeraineté pontificale, l'État de l'Église. 231
Dans ses opuscules théologiques, il veut affranchir la conscience de la tradition catholique. 233
La *Triade romaine* est le monument de la rencontre des trois éléments de la réforme. 235
La réforme est un affranchissement de l'esprit séculier, laïque, dans les lettres, dans la politique, dans la foi ; une révolte de l'esprit humain, de l'État, de la conscience, contre la théocratie romaine. 236
Comment Hutten a compromis la révolution, en l'exagérant. 239
Comment Luther l'a assurée, en la réglant. 242

ERRATA.

Page 3, ligne 12, *Deventer et Zwoll*, lisez : *Deventer et de Zwoll.*

Page 28, ligne 10, *mais craignait,* lisez : *mais elle craignait.*

Page 37, ligne 25, *celui de l'imprimeur d'*Aldus Minutius, lisez : *de l'imprimeur Aldus Minutius.*

Page 40, ligne 5, *après la publication,* lisez : *après la publication de la première partie.*

Page 64, ligne 15, *succèdera déjà,* lisez : *succède déjà.*

Page 76, ligne 14, *célébré la fondation,* lisez : *pour célébrer dignement la fondation.*

Page 97, ligne 4, *une subdivision du pouvoir,* lisez : *une subdélégation du pouvoir.*

Page 114, ligne 22, *que nous savons trop,* lisez : *que nous avons trop.*

Page 155, ligne 7, *où ils pourraient,* lisez : *où on pourrait.*

Page 211, ligne 15, *de mettre,* lisez : *que de mettre.*

Page 212, ligne 15, *alléguer pour sa justifier,* lisez : *pour justifier.*